n° 201 FICTION sept. 1970

FICTION

NOUVELLES

CHRONIQUE

RUBRIQUES

Couverture de Claude Auclair

Au prochain sommaire de "Fiction":

HARLAN ELLISON

Le rôdeur dans la cité à la lisière du monde

ROBERT BLOCH

Un jouet pour Juliette

EDGAR PANGBORN

Longs-Crocs

PHILIPPE CURVAL

Les sables de Falun



BON DE COMMANDE " F "

à adresser aux Editions OPTA — 24, rue de Mogador — Paris 9e

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré

	F	F.B.	F.S.
☐ *Au cœur de la Terre* / *Pellucidar* / par EDGAR RICE BURROUGHS	31	277	24
☐ *Tanar de Pellucidar* / *Tarzan au cœur de la Terre* / par EDGAR RICE BURROUGHS	31	277	24
☐ *Les rois des étoiles* / *Retour aux étoiles* / par EDMOND HAMILTON	31	277	24
☐ *Les amants étrangers* / *L'univers à l'envers* / par PHILIP JOSÉ FARMER	31	277	24
☐ *A la poursuite des Slans* / *La faune de l'espace* / par A.E. VAN VOGT	31	277	24
☐ *En attendant l'année dernière* / *A rebrousse-temps* / par PHILIP K. DICK	32	286	25
☐ *Histoire du futur (tome 2)* / par ROBERT HEINLEIN	39	348	30
☐ *Dracula* / par BRAM STOKER	41	366	31,80
☐ *Cristal qui songe* / *Les plus qu'humains* / par THEODORE STURGEON	36	321	27,90
☐ *Retour à l'âge de pierre* / *Terre d'épouvante* / par EDGAR RICE BURROUGHS	32	286	25
☐ *La poupée sanglante* / *La machine à assassiner* / par GASTON LEROUX	36	321	27,90
☐ *Au-delà du néant* / *Destination univers* / par A.E. VAN VOGT	33	295	25,50
☐ *Les enfants d'Icare* / *La cité et les astres* / par ARTHUR C. CLARKE	33	295	25,50
☐ *Elric le Nécromancien* / par MICHAEL MOORCOCK	40	357	31

	F	F.B.	F.S.
☐ *Le livre de Mars* / par LEIGH BRACKETT	37	330	28,70
☐ *Agent de l'empire terrien* / par POUL ANDERSON	37	330	28,70
☐ *Les cavernes d'acier* / *Face aux feux du soleil* / par ISAAC ASIMOV	37	330	28,70
☐ *Docteur Bloodmoney* / *Le Maître du Haut Château* / par PHILIP K. DICK	36	321	27,90
☐ *Ceux de nulle part* / *Les Robinsons du cosmos* / par FRANCIS CARSAC	37	330	28,70
☐ *Le cycle des épées* / par FRITZ LEIBER	43	384	33,50

Franco de port. Supplément de 1 F 30 pour envoi recommandé.

NOM .... PRENOM ....

ADRESSE ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :
— chèque bancaire — mandat-poste — mandat-lettre
— virement-postal — C.C.P. Editions OPTA 31.529.23 La Source

(Rayer les mentions inutiles)
Pour la Belgique : M.Duchâteau - 196, Av. de Messidor - BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500.41
Pour la Suisse : M. Vuilleumier - 56, Bd de St-Georges - GENEVE - C.C.P. 12.6112



titres disponibles :

7 - PHILIP K. DICK - Loterie solaire
8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres

titres à paraître :

17 - PHILIP JOSÉ FARMER - Cosmos privé
18 - SARBAN - Le son du cor
19 - EDMOND HAMILTON - La vallée magique
20 - GORDON R. DICKSON - Dorsai
21 - ROGER ZELAZNY - L'île du mort

Pour commander les précédents titres
ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

galaxie/bis

bulletin d'abonnement:

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador - Paris 9e

nom ....

prénom ....

adresse ....

Je souscris un abonnement aux six prochains volumes à paraître dans la collection Galaxie-Bis, contre la somme de 32 F (Etranger : 33,50 F). Mon abonnement devra débuter avec le numéro ....

Je règle par (cochez la case correspondante)
☐ mandat-poste ☐ chèque bancaire joint ☐ virement au C.C.P. 31.529.23 La Source

Pour la Suisse : FS 26 M. Vuilleumier, 56 bd de St-Georges GENEVE - C.C.P. 12.6112

Pour la Belgique : FB 300 M. Duchâteau, 196 Av. de Messidor BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500-41

galaxie/bis

bon de commande

à adresser aux Editions OPTA, 24 rue de Mogador - Paris 9e

nom ....

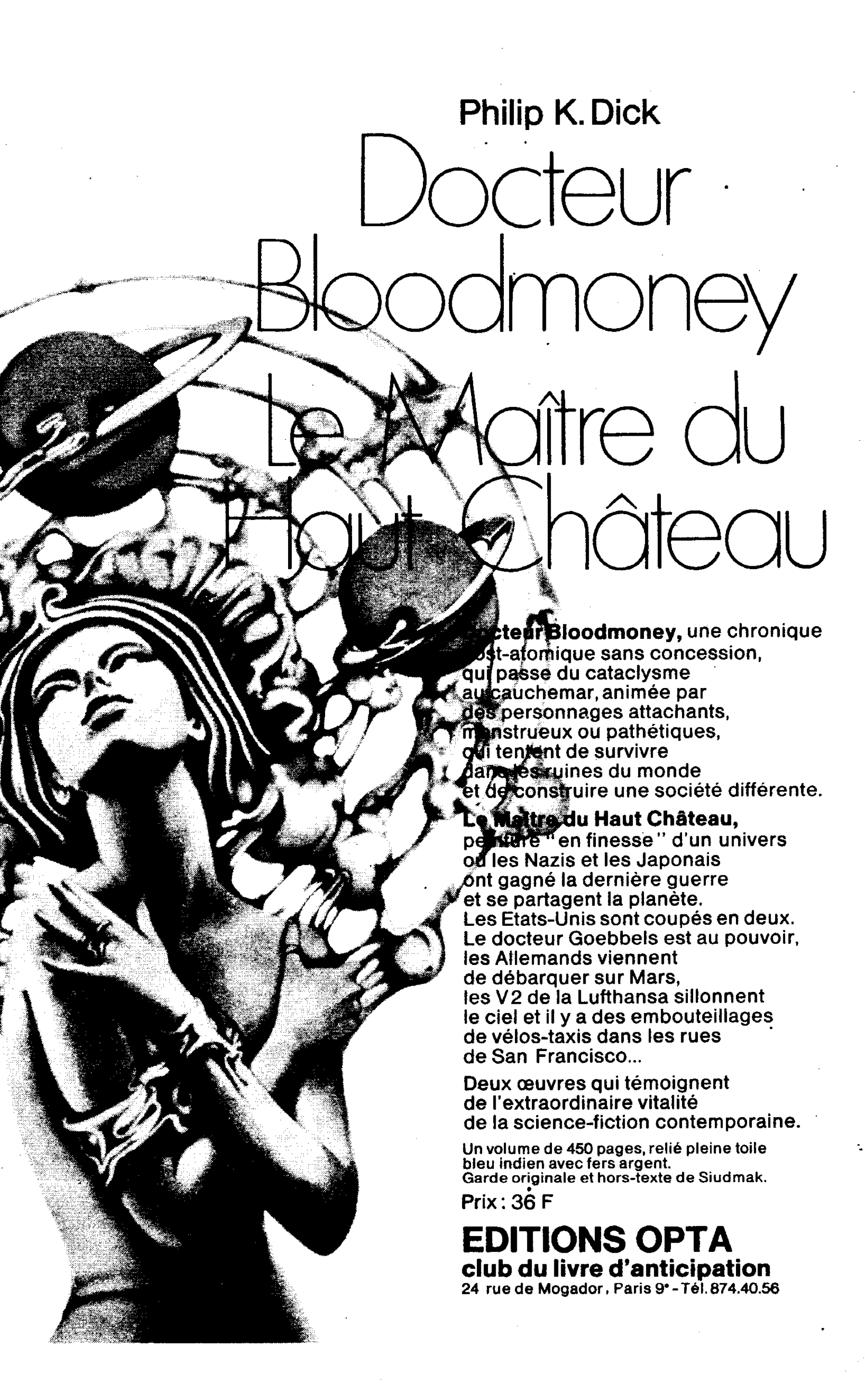
prénom ....

adresse ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Galaxie-Bis :

☐ 7 – PHILIP K. DICK - Loterie solaire
☐ 8 – DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
☐ 9 – ROBERT SHECKLEY - Oméga
☐ 10 – PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
☐ 11 – PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
☐ 12 – JACK VANCE - La machine à tuer
☐ 13 – HENRY KUTTNER - Les mutants
☐ 14 – JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
☐ 15 – PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
☐ 16 – WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres

Chaque volume : 6 F.
(Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)


Philip K. Dick
Docteur Bloodmoney
Le Maître du Haut Château
Docteur Bloodmoney, une chronique post-atomique sans concession, qui passe du cataclysme au cauchemar, animée par des personnages attachants, monstrueux ou pathétiques, qui tentent de survivre dans les ruines du monde et de construire une société différente.
Le Maître du Haut Château, peinture "en finesse" d'un univers où les Nazis et les Japonais ont gagné la dernière guerre et se partagent la planète. Les Etats-Unis sont coupés en deux. Le docteur Goebbels est au pouvoir, les Allemands viennent de débarquer sur Mars, les V2 de la Lufthansa sillonnent le ciel et il y a des embouteillages de vélos-taxis dans les rues de San Francisco...
Deux œuvres qui témoignent de l'extraordinaire vitalité de la science-fiction contemporaine.
Un volume de 450 pages, relié pleine toile bleu indien avec fers argent.
Garde originale et hors-texte de Siudmak.
Prix : 36 F
EDITIONS OPTA
club du livre d'anticipation
24 rue de Mogador, Paris 9e - Tél. 874.40.56

FICTION SPECIAL

BON DE COMMANDE

à adresser aux

Editions OPTA, 24 rue de Mogador, Paris (9e)

NOM : ....

Prénom : ....

Adresse : ....

Je désire recevoir le ou les volumes suivants, parus dans la collection Fiction Spécial :

- ☐ 12 — S.F. MADE IN FRANCE
- ☐ 13 — CHEFS-D'ŒUVRE DE LA SCIENCE-FICTION (2ème série)
- ☐ 14 — HISTOIRES MACABRES
- ☐ 15 — HISTOIRES STELLAIRES
- ☐ 16 — GRANDS CLASSIQUES DE LA SCIENCE-FICTION - (1ère série)

Chaque volume : 6 F *(Cocher d'une croix la case correspondant au titre désiré.)*

N° 16 - 7 F

Je règle par : mandat-poste
chèque bancaire joint
virement au C.C.P. 31.529.23 La Source

(rayer les mentions inutiles)

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

BRIAN W. ALDISS	62	Le nouveau père Noël
	63	Comment tuer un brontosaure
	64	Le cœur d'une ville
	100	Le monde vert - 1/ La grande montée
	101	Le monde vert - 2/ Le nomansland
	102	Le monde vert - 3/ La Bouche Noire
	103	Le monde vert - 4/ Du côté de la nuit
	104	Le monde vert - 5/ ... et revivre à jamais
	115	Jusqu'en Ton sein
	117	Echardes
	153	L'arbre à salive
	164	Malheur aux vainqueurs
	168	La grève des cigognes
	S. 15	Le ver ailé
ROBERT BLOCH	41	J'embrasse ton ombre
	44	Eve au pays des merveilles
	45	Cher fantôme !
	50	Si vous n'y croyez pas
	55	Mon barman et son monstre
	65	Le Train pour l'Enfer
	S. 3	A l'aube du grand soir
	S. 10	Manuscrit trouvé dans une maison déserte
	S. 10	L'apprenti sorcier
	S. 10	Enoch
	157	Fondus enchaînés
	S. 11	L'étrange voyage de Richard Clayton
	S. 13	L'œil avide
DEAN R. KOONTZ	182	Les enfants du voyage
	185	Voir le soleil en face
	192	Le douzième lit
	195	Quand viennent les dragons
	197	La muse détruite
BARRY N. MALZBERG	188	La guerre définitive
	191	Triptyque
JACK VANCE	124	Magie verte
	149	Le Monde Supérieur
	150	Les montagnes de Magnatz
	152	Pharesme le sorcier
	154	Les pèlerins
	156	Le castel d'Iucounu
	S. 15	La planète de Sulwen
	200	Les faiseurs de miracles (1)

DEAN R.
KOONTZ

Des mains partout

Dans ses nouvelles récentes, Dean Koontz a mis au point une technique où il juxtapose avec adresse la science-fiction et le suspense style « série noire ». On en a eu un exemple dans Galaxie *avec* L'Oiseau de Rêves *(nº 62). En voici aujourd'hui un autre, une histoire menée tambour battant et qui ne vous laisse pas le temps de respirer, où l'auteur s'est amusé à rehausser d'un véritable monceau de gadgets SF une intrigue criminelle typique.*

P. H.

1

TIMOTHY n'était pas humain. Pas entièrement. Si l'on compte les bras et les jambes dans la définition du corps humain, alors Timothy n'atteignait pas les normes d'admission à la société. Si on fait en outre figurer deux yeux dans ladite définition, Timothy en était également exclu car il n'avait qu'un œil, et encore était-il placé dans une position inhabituelle : un peu plus près de son oreille gauche que ne doit l'être un œil humain et nettement plus bas dans son crâne hypertrophié qu'il n'est normal. Puis il y avait son nez. Totalement dépourvu de cartilage. La seule preuve de son existence, c'était deux trous et des narines irrégulières ponctuant le centre approximatif de sa tête mal formée, aux os saillants. Et il y avait sa peau : d'un jaune cireux comme un fruit artificiel, grossière, avec de grands pores inégaux qui ressemblaient à des points noirs au fond desquels le sang se serait coagulé. Enfin il y avait ses oreilles : aplaties contre la tête et un peu pointues comme celles d'un loup. Il y avait aussi d'autres détails qui se seraient révélés à un examen plus rapproché, plus intime, des choses comme ses cheveux (d'une texture totalement différente de toute variante raciale au sein des familles humaines normales), la pointe de ses seins (si l'on ose dire car ils étaient un rien concaves au lieu de convexes), et ses parties génitales (qui étaient mâles, mais renfermées dans une poche juste au-dessous du nombril, et non entre ses membres tronqués). Il n'y avait qu'un aspect sous lequel Timothy fût dans une certaine mesure humain, et c'était le cerveau. Mais, là encore, il n'était pas absolument normal, car son QI était un peu supérieur à 250.

Il avait été produit par Matrices Artificielles, entreprise d'ordre strictement militaire destinée à fabriquer des êtres utilisables comme armes de guerre, des êtres doués de capacités extra-sensorielles, psioniques, qui permettraient enfin de mettre les Chinois à genoux. Mais quand des produits aussi rabougris que Timothy se mirent à sortir des Matrices, les savants et les généraux chargés de l'affaire levèrent les bras au ciel et se résignèrent une nouvelle fois à être en butte à la réprobation publique.

On mit Timothy dans un foyer spécial pour les fabrications sous-humaines des Matrices, où l'on pensait qu'il mourrait dans les cinq ans. Mais ce fut au cours de la troisième année qu'il y passait qu'on en vint à se rendre compte que Timothy (il était la

naissance « T » dans la cinquième série alphabétique, d'où son nom) était plus qu'un légume sans cervelle. Bien plus ! Cela se produisit à l'heure du repas. La nurse lui versait consciencieusement dans la bouche des cuillerées de bouillie prédigérée, lui essuyant lèvres et menton au fur et à mesure qu'il bavait, quand l'un des autres « enfants » du service entra dans les affres de la mort. Elle se précipita pour aider le médecin qui injectait un sédatif dans la masse de tissu mutant, laissant Timothy sur sa faim. En raison de l'instruction à donner à une nouvelle nurse dans l'après-midi, on avait déjà oublié de le nourrir au repas précédent. En conséquence il avait une faim de loup. Mais la nurse ne revint pas en réponse à ses miaulements désespérés. Il se retournait et sautait sur son matelas de mousse, mais, privé de jambes et de bras, il ne pouvait nullement atteindre le bol de nourriture posé sur la table près de son berceau, situation d'autant plus pénible que le bol était en vue de son œil unique et mal placé. Il cligna sa paupière, la ferma à demi et souleva la cuiller sans y toucher ! Il la lévita jusqu'à sa bouche, lécha la bouillie et renvoya la cuiller puiser dans le récipient. Il en était à sa sixième cuillerée quand la nurse arriva, vit ce qui se passait, et s'évanouit incontinent.

Le même soir, on emmena discrètement Timothy hors du service.

Il ignorait où on l'emmenait. D'ailleurs, ayant toujours manqué des stimulants sensoriels dont jouissaient les enfants normaux de trois ans, il ne s'en souciait pas. Faute d'excitations appropriées, il n'avait jamais atteint à des processus de pensée rationnels et logiques. Il ne comprenait rien au-delà des nécessités fondamentales : manger, respirer, boire, excréter. Il ne lui était jamais venu à l'esprit de se demander où il allait — s'il savait même aller quelque part !

Mais il ne resta pas longtemps dans l'ignorance. Les militaires étaient impatients d'un nouveau succès (ils n'en avaient encore connu que deux) et pressaient sa croissance. Ils évaluèrent de leur mieux son QI et découvrirent qu'il était un peu supérieur à la norme. C'était bon signe. Ils avaient craint de devoir travailler avec un idiot doué de capacités extra-sensorielles. Ensuite les ordinateurs établirent un programme d'instruction approprié à sa situation particulière. Le programme fut mis en application.

On comptait qu'il parlerait en sept mois.

Il parla au bout de cinq semaines.

Qu'il saurait lire au bout d'un an et demi.

Il lisait comme un universitaire après trois mois.

Ils s'aperçurent que son QI augmentait, ce qui n'était en rien surprenant. Le QI se fonde à la fois sur ce que l'individu apprend et sur sa connaissance innée. Quand on l'avait soumis aux premiers tests, Timothy n'avait encore absolument rien appris. Sa note supérieure à la norme lui avait été acquise exclusivement par son savoir inné. L'intérêt des expérimentateurs grandit quand Timothy atteignit 250 et plus de QI. Il y avait maintenant dix-huit mois qu'il avait levé sa cuiller sans avoir de mains. Il dévorait les livres. Mais il passait de sujet en sujet, de deux semaines consacrées à des traités de physique perfectionnée à un mois de littérature anglaise du XIX[e] siècle. Toutefois les militaires ne s'en souciaient pas. Ils désiraient seulement qu'il fût assez instruit pour soutenir une conversation. Au bout des dix-huit mois, ils estimèrent que ce résultat était acquis. Aussi passèrent-ils à d'autres projets...

Ils guidèrent ses capacités psioniques, s'efforçant de les accroître. Il y avait bien des rêves dans les cervelles militaires. Des rêves où Timothy détruisait toute l'armée chinoise d'une seule décharge de puissance psionique. Mais les rêves ne sont jamais que des rêves. La triste constatation s'imposa bientôt que les pouvoirs *psi* de Timothy étaient singulièrement limités. Ce qu'il pouvait léviter de plus lourd, c'était une cuillerée de compote de pommes. Et son rayon d'action n'était que d'une trentaine de mètres. Comme arme absolue, c'était plutôt raté.

La réaction des généraux dépassa la simple déception. Quand le premier moment de paralysie fut passé, ils n'eurent plus qu'un vif désir de revanche. Ils se décidèrent à le disséquer pour découvrir ce qu'ils pourraient de ses capacités.

Heureusement pour lui, la guerre prit fin la même semaine.

Les spécialistes de la biochimie avaient trouvé une arme décisive. En définitive, les Matrices Artificielles s'étaient révélées inutiles. L'arme finale était un virus répandu sur le continent chinois à peu près dans le même temps que les généraux s'apercevaient des limitations de Timothy. Avant qu'ils aient pu le disséquer, le virus terrifiant avait anéanti à peu près la moitié de la population chinoise mâle — car il était composé de façon à n'affecter que certaines combinaisons de chromosomes particulières aux seules races mongoloïdes — et avait contraint l'ennemi à se rendre bon gré mal gré.

Les plans de dissection se perdirent. Les Matrices furent placées sous la direction des gens de la biochimie, qui décidèrent de dissoudre l'entreprise. Mais les biochimistes étaient fascinés par Timothy. Durant trois semaines, il dut subir des tests incessants. Il fit tant de démonstrations de lévitation de cuillers qu'il ne voyait en rêve que cuillers flottantes. Et il entendait leurs discussions sur « ce à quoi pouvait bien ressembler son cerveau ». Ce furent trois dures semaines.

Mais finalement ils ne le scièrent pas en tronçons pour satisfaire leur curiosité. Il y avait eu quelque part une fuite et la presse avait été informée ; l'histoire du mutant si horriblement infirme qui maniait des cuillers sans les toucher fit sensation pendant trois jours. Au cours de cette brève période d'agitation, le bureau le plus important du gouvernement maintenant orienté vers la paix, le Bureau des Anciens Combattants, intervint et se chargea de Timothy. Le sénateur Kilroy annonça que le Bureau allait réadapter le jeune homme, lui fournir des servo-mains à plaques anti-gravité et un système de plaques anti-gravité pour se mouvoir. De nouveau Timothy fit sensation durant trois jours. De même que l'habile politicien qu'était le sénateur au crédit duquel on porta cette initiative...

2

TIMOTHY (ou « Ti », comme on l'appelait à présent, car il n'avait pas adopté de nom de famille après avoir obtenu sa liberté) se tenait dans le patio, en surplomb de la falaise, et regardait les oiseaux voleter bruyamment parmi la verdure des pins qui garnissaient en rangs serrés le flanc de la montagne. Derrière lui se dressait la maison construite avec les avances des éditeurs de ses livres — *Autobiographie d'un rebut* et *En faveur de la conception artificielle* — fier monument élevé sur les ruines des caves d'approvisionnements secrets destinés à la Révolution probritannique. Il chérissait sa demeure ainsi que son contenu car cela représentait quatre-vingt-dix pour cent de son monde. Les dix pour cent supplémentaires étaient son entreprise. Il était habile et son entreprise lui rapportait beaucoup. Il consacrait ses revenus surtout à l'entretien de la maison, à l'achat de livres et de films pour sa salle de projections privée. Avec ses premiers droits

d'auteur, il avait monté et lancé le premier journal destiné uniquement à la distraction des lecteurs. Pas d'actualités. Rien que des commérages, encore des commérages et toujours des commérages. C'était une feuille scandaleuse qui s'étalait sur les murs télé-imprimeurs de onze milliers de foyers à huit heures du matin et à quatre heures et demie de l'après-midi, très précises. Mais, pour le moment, son journal n'occupait pas sa pensée et son attention se concentrait sur les oiseaux qui voltigeaient au-dessous de lui. Il ordonna à sa servo-main gauche d'écarter les branches qui lui cachaient un spécimen particulièrement intéressant. La prothèse à six doigts jaillit de lui sur les plaques de gravité qui garnissaient sa paume, descendit d'un coup douze mètres plus bas jusqu'à la branche gênante et la poussa de côté sans aucun bruit.

Mais les oiseaux se tenaient trop sur leurs gardes : ils s'enfuirent. Ti fit alors appel à ses pouvoirs *psi* limités pour atteindre les deux cents contacts miniaturisés du module de commande enfermé dans le globe surmontant les plaques de gravité qui enfermaient ses moignons de jambes. Les contacts manipulés par son pouvoir extra-sensoriel, agissaient à leur tour sur ses mains et lui permettaient de se déplacer comme il le voulait sur sa sphère. Il rappela sa servo-main puisque l'oiseau avait disparu. Elle revint à lui et flotta à son côté gauche, devant son épaule, dans la même position que la main droite de l'autre côté.

En regardant sa montre, il eut la surprise de voir qu'il avait laissé passer l'heure de sa conversation accoutumée avec Taguster. Il manipula les mini-contacts, pivota en l'air et franchit les portes du patio pour pénétrer dans le confortable salon. Il se mut sur le tapis de fourrure et glissa dans le fauteuil en forme de coupe de son appareil de liaison mentale. Il leva une servo-main pour abaisser le casque étincelant qui s'ajusta à son crâne osseux (lequel avait été également traité de façon spéciale), tendit l'autre servo-main et actionna les contacts appropriés pour projeter son intellect dans le récepteur du salon de Taguster. Il y eut un instant de brouillage, avec des noirs intenses et des grisailles qui tournaient en essaim autour de lui. Son esprit se précipita par le faisceau de liaison mentale, dépassant des milliers d'autres intellects acheminés sur d'autres récepteurs, franchit les soixante kilomètres qui le séparaient de la ville et de la maison de Taguster. Les noirs et les gris tourbillonnèrent à l'étourdir, puis se dissipèrent, remplacés par des couleurs. La première chose qu'il distingua par l'objectif du récepteur, ce fut Taguster étendu mort contre le mur...

Non. Pas mort. Il y avait du sang, certes, une petite mare autour de la tête du guitariste, mais cette même tête bougeait, elle était animée d'un hochement presque inconscient, mais c'était quand même un mouvement. Ti s'installa l'esprit dans le confortable intérieur du récepteur et mit en circuit le boîtier phonique : « Lenny ! »

Il lui était presque impossible de croire que le musicien fût blessé — peut-être mortellement. Un bon ami ne peut pas mourir. Jamais ! Le traumatisme de la situation lui revint en écho sur le faisceau de liaison mentale et lui secoua le corps, pour tenter de communiquer à cette masse de chair inerte la compréhension de toute cette horreur.

« Lenny, que s'est-il passé ? »

Taguster leva un peu la tête, assez pour que Ti distingue un mince dard à demi enfoncé dans sa gorge. Taguster s'efforça de parler, mais il n'émit qu'un vague gargouillis.

Qui avait pu vouloir tuer Leonard Taguster ? Et pourquoi l'assassin n'avait-il pas terminé son œuvre ?

Le musicien gargouillait frénétiquement, comme s'il s'efforçait désespérément de fournir un renseignement. L'esprit de Ti se débattait dans le récepteur comme pour se libérer et se vider de sa charge. Il luttait contre la panique et il le savait. Taguster voulait dire quelque chose. Mais comment y serait-il parvenu avec sa gorge perforée ? Il n'était pas en état de parler. Et, selon les apparences, la fléchette avait été trempée dans un produit qui l'empêchait de marcher, qui le paralysait partiellement. Il promena une main molle sur le mur, en un simulacre d'écriture, et Ti comprit l'allusion. Il fit pivoter la tête du récepteur de façon que les caméras lui montrent la plus grande partie de la pièce. Il y avait un bureau avec divers instruments propres à l'écriture, à une dizaine de mètres à peine, contre le mur du fond. Mais les récepteurs n'étaient pas mobiles... et Taguster ne pouvait pas se mouvoir. Ti songea à se retirer du récepteur, à réintégrer son corps et à appeler la police de chez lui. Mais, à le regarder, Taguster ne vivrait pas assez longtemps et son désir de communiquer était trop intense pour qu'on le néglige.

Ti ne s'était jamais préoccupé de savoir si ses pouvoirs *psi* se déplaçaient en même temps que lui quand il entrait dans un récepteur, mais c'était le moment ou jamais d'essayer ! Il cligna des yeux qu'il n'avait pas (on ne saurait qualifier d'yeux les objectifs

des caméras, et son œil personnel était à la maison, planté de travers dans sa tête mal formée) et il força son énergie *psi* à se concentrer au voisinage du bureau. Il se tendit et joua avec le crayon qui lui échappa et faillit rouler pour tomber sur le plancher. Il redoubla d'efforts, le souleva et le fit flotter jusqu'à l'endroit où agonisait Taguster. Ti avait l'impression de transpirer.

Taguster ramassa le crayon et le tint comme s'il ne savait qu'en faire. Il toussa, un peu de sang sortit de ses lèvres, et il le contempla un instant.

« Lenny, » insista le mutant, « écrivez. Ecrivez... »

Taguster leva un regard perdu sur le récepteur et parut acquiescer du menton. Il leva la main et inscrivit sur le mur : MARGLE. Les lettres étaient tremblées, inégales, mais lisibles.

« Qu'est-ce que cela veut dire ? »

Taguster parut soupirer et lâcha le crayon.

« Lenny ! »

Taguster regarda de nouveau le récepteur, tâtonna pour retrouver le crayon, le souleva et griffonna sous « *Margle* » : NOM.

Donc, Margle était un nom. Et, maintenant que le lien lui était fourni, il semblait à Ti qu'il se rappelait l'avoir déjà entendu, bien qu'il ne sût plus où ni dans quelles circonstances. De toute façon, le musicien avait désigné son assassin, et le mutant se sentit en droit de quitter la scène, le temps de prévenir la police. Mais alors quelqu'un poussa un cri.

C'était un cri de femme, aigu et perçant. Il partit à pleine voix, décrut en un gargouillis semblable à celui de Taguster et s'éteignit. Il était venu de la direction de la chambre à coucher. Il y avait là un second récepteur, un poste annexe de celui du salon, et Ti quitta son perchoir pour aller occuper celui de la chambre.

C'était bien une femme. Elle avait tenté de sortir par la fenêtre, mais sa chemise de nuit transparente s'était accrochée au verrou, la retardant une fraction de seconde de trop. Il y avait trois fléchettes dans son dos et le déshabillé jaune ruisselait de rouge, le rouge du sang. Ti regarda vers la droite, à la recherche du tueur. Il avait présumé que l'homme était déjà parti, mais il n'avait que blessé Taguster, puis il s'était précipité pour tuer la femme avant qu'elle s'échappe. Le sang inondait maintenant le déshabillé et dégoulinait de la frange de dentelle. Il braqua la caméra à gauche et aperçut le tueur. Et celui-ci n'était pas un homme...

C'était un limier de police. Son corps de métal noir flottait vers

la porte, ses deux servo-mains projetées devant lui, les doigts tendus comme pour s'accrocher à quelque chose et l'étrangler à mort. Le tube à fléchettes pointait de son ventre poli, prêt à l'action. Tel était le meurtrier, une dizaine de kilos d'ordinateur en forme de boule, capaable de pister un homme à l'odeur, à la vue, au toucher, au son. Et seule la police y avait droit !

Mais pourquoi la police aurait-elle désiré supprimer Taguster ? Et pourquoi aurait-elle recouru à une méthode si compliquée pour le détruire ? Pourquoi ne pas simplement le convoquer sous un chef d'accusation imaginaire avec des tas de preuves soigneusement préparées, pour s'en débarrasser légalement ?

Le limier disparut par la porte du couloir et Ti se souvint soudain de Taguster toujours étendu dans le salon. Le limier retournait achever sa besogne ! Les dards étaient évidemment empoisonnés, bien que les limiers de police n'eussent droit qu'à des hypnotiques de défense et de capture. Maintenant que la maîtresse de Taguster ne pouvait plus informer qui que ce soit, le moment était venu de s'occuper comme il le fallait du guitariste.

Ti quitta le récepteur de la chambre pour regagner celui du poste principal. Taguster gisait toujours dans la même position contre le mur ; il n'avait pas encore perdu connaissance et continuait de gargouiller pour tenter de dire à Ti qui était Margle. Mais le limier arrivait ! Ti fouilla hâtivement la pièce à la recherche d'une arme.

Le limier passa la porte et dériva dans la direction de Taguster.

Ti trouva une statuette, un petit paysan conduisant un mulet, un bronze d'art que Taguster avait rapporté de sa tournée au Mexique. Il le souleva avec son pouvoir *psi* et le lança contre le limier. L'objet rebondit sur le flanc luisant de la machine et retomba sur le plancher, sans causer de dégâts. Le limier pivota vers Taguster, son tube sortant davantage de son ventre, pour dégager la ligne de tir.

Ti découvrit un cendrier, tenta de le soulever, n'y parvint pas.

La panique menaçait de lui faire perdre l'esprit. Mais cela n'avancerait guère le musicien, se morigéna-t-il. Il était son seul espoir ! Il ne restait que quelques secondes. Il se rappela alors le pistolet sur le bureau. Il était placé à l'opposé des crayons, une arme lourde et laide pour intimider les cambrioleurs. Il toucha extra-sensoriellement le pistolet, sans pouvoir le déplacer. Il pressa plus fort, parvint à en faire pivoter le canon vers le limier. Presser la souple détente de l'automatique était facile. L'arme cracha une

aiguille narcotique qui rebondit sur la machine. Cela ne faisait aucun effet !

Et le limier tira sur Taguster. Quatre fois, dans la poitrine. Le guitariste émit un gargouillement plus épais, soupira, et sa tête retomba. Il était bien mort, à présent. Ti eut l'impression que toute son énergie avait été pompée par un vampire électrique, et pourtant il ne voulait pas laisser échapper le limier. Il fit pivoter les caméras pour découvrir des objets assez petits pour les manipuler avec ses faibles moyens. Il dénicha des bibelots et des figurines qu'il fit pleuvoir inutilement sur la mécanique à tuer. Celle-ci examina la pièce, intriguée, décochant des dards dans la direction d'où venaient les projectiles, mais incapable de deviner où étaient ses assaillants. Enfin elle lança une volée de fléchettes contre la tête du récepteur et flotta hors de la pièce, hors de la maison, au loin...

3

DURANT un temps, Ti resta dans le récepteur, en contemplation devant le cadavre de Taguster. Il était trop affaibli pour entreprendre autre chose. Il avait l'esprit plein des souvenirs de leur amitié, les images se succédant comme des feuilles mortes emportées par un froid vent d'automne. Finalement, à court de souvenirs, il n'eut plus qu'à réintégrer son propre appareil, sa propre maison. Il rompit avec le récepteur de Taguster, laissa son esprit se fondre dans le faisceau de liaison mentale, se mêler aux noirs et aux gris et au murmure à peine perceptible des milliers d'autres clients de la ligne. Les couleurs apparurent et il fut brusquement dans son propre corps. Il resta assis un moment à récupérer l'énergie perdue ; puis il se servit d'une servo-main pour lever le casque de son front et couper la transmission.

Que faire à présent ?

En temps normal, la question ne se fût pas posée, car il n'aurait pas perdu de temps avant d'appeler la police. Mais c'était un limier de police qui avait tué Leonard Taguster ! Si les autorités légitimes avaient conspiré pour ôter la vie au musicien, si improbable que ce fût, alors ce serait une folie de les joindre pour leur demander d'enquêter sur le crime. Non, il fallait en savoir plus long avant de passer à l'action. Mais à partir de quoi ? Margle ! Il

possédait un nom. Il quitta le fauteuil spécial, traversa le salon, longea un couloir orné de peintures et parvint à la bibliothèque. Il s'arrêta devant le mur où l'écran de communication directe avec *Enterstat*, son journal, était encastré comme un œil atteint de cataracte. Il pressa un bouton, le troisième des jaunes dans une rangée où alternaient jaunes et verts. Un panneau glissa à côté de l'écran, dévoilant un clavier d'ordinateur en liaison directe avec l'ordinateur d'*Enterstat*. Il pressa les touches MARGLE et enfonça la barre DONNÉES COMPLÈTES.

Trente secondes après, un feuillet imprimé sortait de la fente de renseignements pour tomber dans le plateau de plastique, où elle brillait, encore humide. Il attendit un moment qu'elle fût sèche, puis la ramassa avec sa servo-main. Il la porta à son œil qu'il ferma à demi. Klaus Margle était en rapport avec les Frères de la Nuit, l'organisation de la pègre qui empiétait sur le territoire autrefois sacro-saint de la Mafia, et la rumeur prétendait qu'il en était le numéro un, bien qu'il fût impossible de le vérifier. Il avait près de deux mètres de haut et pesait cent kilos. Il avait les cheveux foncés mais les yeux d'un bleu de bébé. Sa joue droite s'ornait d'une cicatrice de huit centimètres. Il lui manquait le pouce de la main droite. Il aimait prendre part aux expéditions courantes mais dangereuses de la bande. Il n'envoyait jamais un homme exécuter une mission qu'il n'avait pas déjà accomplie lui-même dans un autre cas. C'était un homme d'action et non un gangster de bureau ou de conseil d'administration. Il fréquentait la jeune starlet en ascension, Polly London. Voilà pourquoi *Enterstat* avait sa biographie. Fin des renseignements.

Ti reposa le papier dans le plateau et resta en contemplation devant le clavier de l'ordinateur. Cela expliquait la présence du limier de police. La pègre était en mesure de mettre la main sur tout ce qu'elle désirait en corrompant les fonctionnaires bien placés. Eh bien, il n'avait donc qu'à composer immédiatement le numéro de la police et à lui signaler le meurtre, puisqu'elle n'était pas impliquée. Le pouvait-il ? Son intuition (il avait depuis longtemps appris à la respecter) lui disait qu'il fallait en savoir plus long sur Klaus Margle avant de poser dans ce méchant guêpier le pied qu'il n'avait pas. Il forma le numéro du poste principal de l'*Enterstat* sur l'écran de communication et attendit que le système à deux dimensions (presque exclusivement réservé aux affaires, depuis que la liaison mentale en trois dimensions s'était emparée de tout le secteur privé) eût sonné. L'écran s'illumina

soudain et le visage du rédacteur en chef, George Creol, apparut puis se stabilisa ; ses yeux étaient grands et mélancoliques. « Oh ! bonjour, patron ! Que demandez-vous ? »

— « Je voudrais des renseignements en vue d'une histoire intéressante. »

— « Vous vous remettez à écrire, patron ? Vous nous avez toujours pondu des articles remarquables. »

— « Eh bien... c'est une affaire sur laquelle je me penche. Je me suis dit que ce serait sans doute un bon papier. »

— « De qui s'agit-il ? »

— « Klaus Margle. C'est peut-être lui le chef des Frères de la Nuit. Il fréquente Polly London. Pas de pouce à la main droite, cicatrice à la figure. Je n'en sais guère davantage, et encore ai-je eu ces détails par notre ordinateur. Pourriez-vous mettre un enquêteur là-dessus ? »

— « Bien sûr, patron. Pour quand désirez-vous ça ? Demain ? »

— « Dans une heure. »

— « Mais, patron... »

— « Pas besoin de compliquer les choses. Je ne vous demande pas son profil psychologique ni autres informations de ce genre. Les données fondamentales. Mettez-y une douzaine de reporters s'il le faut, mais que ce soit prêt dans une heure ! »

— « Ça doit être gros ! »

— « Ça l'est. »

— « Je m'en occupe tout de suite. Je vous rappelle dans une heure. »

Creol se retira et l'écran redevint vide.

Ti se servit un solide whisky et attendit.

Au bout d'une heure, un signal sortit de l'appareil de communication. Il activa la réception et observa le visage de Creol qui se précisait. « C'est fait, patron ! Dites, c'est un sacré personnage ! »

— « Faites voir. »

— « Voilà ! »

Creol plaça les documents sous le lecteur de son émetteur, un feuillet à la fois, puis pressa le bouton de commande. En quelques instants, les copies s'accumulèrent dans le plateau de Ti. Celui-ci ne se hâta pas de les saisir, malgré ses nerfs qui l'y incitaient. Creol n'était déjà que trop curieux. Ti voulait savoir où il allait avant de rendre publique son aventure. Une fois toutes les pages amassées, il remercia le rédacteur et coupa la communication. Il envoya sa servo-main cueillir les renseignements et les emporta

dans le salon. Il se glissa dans un fauteuil-coupe sous un globe lumineux et coupa le courant de ses plaques de gravité.

Quand il eut fini de lire tout ce que les enquêteurs avaient recueilli sur Klaus Margle, il eut la certitude absolue que cet homme était bien le chef des Frères de la Nuit. La liste des autres gangsters éliminés à son instigation était plutôt impressionnante. En étudiant les meurtres imputés provisoirement à Klaus Margle, Ti y retrouvait le fil de la montée d'un criminel habile qui se hissait jusqu'au sommet par l'assassinat. Ces renseignements lui apprirent encore une chose : il avait bien fait de ne pas aviser la police. Klaus Margle avait été arrêté à neuf reprises. Et il s'en était tiré chaque fois. Peu importait qu'il le dût à l'astuce de ses avocats ou à des versements d'argent opportuns. Ce qui comptait, c'était que la police, même si elle se chargeait de l'affaire, finirait par libérer Margle comme auparavant. Alors il viendrait s'occuper lui-même d'un rebut appelé Timothy ! Non, ce n'était pas une histoire à confier à la police. Pas avant de disposer de preuves concluantes contre Margle, des preuves qui ne permettraient pas au criminel de s'en sortir en achetant les autorités. Ti devrait donc régler l'affaire tout seul...

4

Ti s'installa dans son fauteuil de liaison mentale, désactiva ses plaques de gravité et respira profondément. Quand il abaissa le casque et l'ajusta, son esprit explorait déjà les divers aspects de la situation. Pourquoi Klaus Margle aurait-il voulu la mort d'un guitariste de concert ? Et comment, en premier lieu, Taguster avait-il fait la connaissance du gangster ? Ce n'était pas son genre de relations habituel. Ces questions exigeraient des réponses avant que la cause soit portée devant les magistrats. Mais Taguster était mort et Margle ne parlerait pas, alors où en était Ti ? Nulle part. Il ajusta les commandes, fonça dans le faisceau et s'installa dans le récepteur du salon, chez Taguster. Le corps était toujours là, bien sûr, grotesquement tordu par les affres de l'agonie.

Ti promena les caméras de droite et de gauche et découvrit la porte de placard qu'il cherchait. Il espérait que la chose était encore où Taguster avait l'habitude de la conserver. Grâce à ses

pouvoirs *psi*, il ouvrit la porte du placard. Des voyants d'alarme s'éclairèrent, ambre, écarlate, vert. Il coupa l'alarme et examina le simulacre. C'était d'une ressemblance parfaite avec le musicien... sinon que ce faux-semblant n'était pas hérissé de dards empoisonnés.

Taguster avait fait fabriquer cette réplique de lui-même pour l'aider à échapper à ses admirateurs trop empressés. Quand il était en tournée, c'était toujours l'androïde qui entrait dans les hôtels par la grande porte tandis que Taguster se faufilait par l'entrée de service. Le simulacre marchait, parlait, pensait, agissait presque en toutes choses comme Taguster lui-même. Son cerveau complexe était bourré de rubans de mémoire et de schémas de réactions psychologiques, si bien qu'il pouvait passer pour l'individu original, même en compagnie de relations du type courant, quoiqu'un ami intime comme Ti, par exemple, ne s'y fût pas laissé prendre.

Ti contacta psioniquement le mécanisme dissimulé sous le veston de sport un peu voyant et actionna les circuits. Les yeux de l'androïde s'ouvrirent, d'abord un peu troubles, puis plus clairs pour finir par devenir pénétrants. « Toi, Sim, » dit Ti, « viens ici. »

L'androïde sortit de l'armoire et s'immobilisa devant le récepteur. Un instant, Ti eut l'impression surnaturelle que Taguster était revenu d'entre les morts. Cela lui répugnait, soudain de commander à cette image de son ami comme un monarque à un serf... mais c'était indispensable à la réussite du plan à demi élaboré qui prenait forme en son esprit.

« Sim, » répéta-t-il.

L'androïde leva les yeux droit sur la caméra.

« Sim, il y a une jeune femme à la fenêtre de la chambre. Elle est morte. Je désire que tu la portes dans la réserve. Fais attention à ne pas répandre de sang sur le tapis. Va. »

— « Entendu, » dit Sim en pivotant vers la chambre. L'instant d'après, il revenait, portant le corps dans ses bras. Le sang avait cessé de couler et séchait déjà sur le déshabillé de dentelle. Le simulacre traversa le salon et disparut.

Ti passa dans le récepteur de la cuisine et suivit du regard l'androïde qui pénétrait dans la réserve. Il ne voyait par la porte qu'une partie de cette pièce, car elle ne renfermait pas de récepteur. « Vide le congélateur, » dit-il à l'androïde. Celui-ci s'exécuta, empilant sur le plancher jambons, rôtis et légumes.

« Maintenant, mets le corps à l'intérieur. »

Ce qui fut fait.

Il lui ordonna ensuite d'aller chercher la dépouille de Taguster et d'agir de même. S'il lui fallait un jour ou deux pour mettre son plan au point et passer à l'application, s'il lui fallait deux jours pour prendre Margle au piège, il tenait à s'assurer que les cadavres seraient bien conservés pour l'autopsie ultérieure. C'était une sinistre besogne, mais la seule possible. Quand les deux corps furent dans la chambre froide et que les aliments eurent été jetés dans l'incinérateur, il envoya l'androïde effacer toute trace des meurtres, laver le sang du plancher et du tapis, essuyer ce que le musicien avait écrit au crayon sur le mur. Quand l'homme-machine en eut terminé, la maison avait repris son apparence accoutumée, sa tranquillité.

« Assieds-toi et attends-moi, » commanda-t-il.

Le simulacre obéit.

Ti plongea dans la liaison mentale et regagna son foyer. Il alla dans sa bibliothèque devant sa machine à écrire et, avec ses habiles servo-mains, rédigea un nouvel article de tête pour l'édition de quatre heures et demie. Polly London lirait sûrement l'*Enterstat* pour voir si elle y était mentionnée, et il était fort possible qu'elle fasse part de l'article à Klaus Margle — si ce dernier n'était pas déjà lui-même abonné à *Enterstat*... Quand il eut aligné les huit cents mots de son papier, il appela Creol. Les yeux tristes de l'homme lui apparurent d'abord, puis le reste du visage. « Patron ? Les renseignements n'étaient pas suffisants ? »

— « Si, c'était parfait, George. Ecoutez, j'ai une autre histoire pour l'édition de quatre heures et demie. Supprimez l'article vedette, quel qu'il soit, et remplacez-le par celui-ci, sous un titre en caractères de cinq centimètres. »

— « Mais... »

— « Je sais que le journal est prêt, mais c'est ce que je veux. »

— « Passez-moi l'article, patron. »

Il le fit. Quelques secondes après, il le voyait tomber dans le plateau de Creol. Le rédacteur en chef le prit et le lut. « Quel titre ? » demanda-t-il en s'armant d'un crayon.

— « Voyons... UN GUITARISTE VICTIME D'UNE TENTATIVE DE MEURTRE. »

— « Il n'a pas été tué ? »

— « Non. »

— « Alors l'article n'est pas fameux, patron. Celui que nous avions... »

— « Je sais. Mais je tiens quand même à ce que celui-ci soit en vedette. »

— « Il va falloir recomposer toute la une. »

— « Faites-le. »

— « C'est vous le patron ! »

— « Exact. »

Il raccrocha. Son cœur battait trop vite. Il sentait les pulsations rapides à son cou. Il retourna dans le fauteuil de liaison mentale et passa de nouveau chez Taguster. Le simulacre attendait, les mains jointes sur les genoux. Ti réfléchit un instant avant de commander : « Tu vas téléphoner à l'agence de détectives Harvard et joindre un de leurs opérateurs... un des meilleurs. Tu lui diras qu'on a tenté de te tuer et que tu veux savoir qui est le coupable. Ajoute que tu souhaites le rencontrer demain quand tu auras rassemblé tous les renseignements que tu pourras trouver de ton côté. Dis-lui... demain à quatre heures. »

L'androïde se leva, trouva le numéro de l'agence et le composa sur l'appareil à écran. Il conclut la transaction, allant jusqu'à discuter du prix journalier pour un agent de première classe, puis il raccrocha et se retourna. « C'est arrangé, » dit-il de la voix même qu'aurait eue Leonard Taguster. « Rien de plus ? »

— « Pas encore. Autant te désactiver. » Il expédia de nouveau son énergie *psi* sous le veston de sport et coupa le courant. L'androïde parut s'affaisser dans son fauteuil. Ses yeux s'embrumèrent puis se refermèrent comme dans le sommeil.

Ti attendait dans le récepteur de liaison mentale. A quatre heures et demie, l'*Enterstat* annoncerait qu'une tentative de meurtre avait eu lieu contre la personne de Taguster. Il serait également mentionné que le guitariste s'était adressé à l'agence Harvard pour mener une enquête. Si Margle lisait l'article ou en entendait parler, il téléphonerait à Harvard... lui offrirait peut-être de payer les frais à la place de Taguster, en se prétendant un de ses amis intimes. L'agence accepterait, pensant vraiment représenter le musicien. Et Margle croirait son homme toujours en vie. Ce qu'il ferait alors relevait de la devinette. Mais il était improbable qu'il envoie de nouveau le limier pour une mission que celui-ci avait déjà sabotée. Margle était trop minutieux pour cela. Et, étant donné sa tendance à se mêler lui-même de ce genre d'affaires, il se montrerait peut-

être en personne. C'est là-dessus que comptait Ti. Pour le moment, rien d'autre à faire que d'attendre...

5

Tout était prêt. La caméra de cinéma était en place chez lui, tout près de l'appareil de liaison mentale, disposée de façon à se déclencher pour enregistrer tout ce qui se passerait dans la maison de Leonard Taguster. Si seulement Margle consentait à se montrer...

A 6 h 30, l'écran de communication vibra.

Ti activa aussitôt l'androïde dont les yeux clignotèrent, très clairs. Il se dressa et s'approcha de l'écran avec autant de naturel qu'un homme qui se réveille d'un bon somme. Il pressa le bouton pour prendre la communication, et l'écran s'illumina bien qu'il ne s'y montrât pas d'image. Mais le simulacre émettait quand même et Klaus Margle — car qui d'autre aurait tenu à ne pas montrer son visage sur l'écran ? — avait une vue de face de l'homme qu'il avait donné ordre de supprimer. « Qui est à l'appareil ? » demanda l'androïde.

Il n'y eut pas de réponse.

« Qui est là ? »

L'écran s'éteignit. Le correspondant avait raccroché sans prononcer une parole.

L'androïde regagna son siège et regarda le récepteur mental. « Ai-je bien agi dans la circonstance ? »

— « Oui. Oui, très bien. »

— « Alors peut-être pourriez-vous m'expliquer tout cela. J'aimerais être mieux informé de la situation. »

Ti raconta à l'homme mécanique la mort de son propriétaire, ainsi que tout ce qu'il avait appris du meurtrier présumé. Quand il eut fini de parler, il était épuisé. Ils attendaient, immobiles. L'obscurité vint et ils allumèrent les lampes tamisées qui répandaient dans la pièce une douce clarté orangée. A 10 heures, Ti se rendit compte qu'il n'avait rien mangé de la journée... et qu'en outre il avait très soif. Mais il n'osait pas quitter le récepteur, de peur que le suspect ne se présente durant son absence. Et puis, à 11 heures et quart, ils entendirent un premier bruit d'intrusion...

Il y eut un craquement de bois fendu, puis des coups sourds,

comme si une fenêtre ou une porte avait été arrachée de son encadrement. Le simulacre se leva et lança dans la pièce un regard circulaire. « La cuisine, » dit-il.

Ti se transféra dans la cuisine. La porte penchait en effet un peu en dehors de son cadre, puis elle trembla sous un nouveau choc violent. Une épaule ? Celle de Margle se forçant un passage dans la maison ? La porte céda, le pène se détacha, le battant se rabattit à l'intérieur. Derrière, flottait le limier. Mais cela ne cadrait pas du tout avec Margle ! S'ils pensaient que le limier avait échoué... Alors Ti comprit. Si le limier avait connu l'échec, Margle le renvoyait sur les lieux pour découvrir la cause de cet échec ! Il devait y avoir des hommes au-dehors, au cas où le limier serait une fois encore empêché d'accomplir sa mission. Et le heurt entre limier et androïde était imminent. Le simulacre entra dans la cuisine. Le limier le détecta et fonça en grondant presque comme un vrai chien. Il se précipita dans la cuisine sombre et tira une demi-douzaine de fléchettes. Les dards se fichèrent dans la pseudo-chair de l'androïde, mais le poison était sans effet sur cet ensemble non humain de fils et de lampes, qui ne saignait même pas. Le limier pivota à gauche et lâcha six autres dards dans le flanc du simulacre. Là encore, l'arme ne tua pas.

L'androïde marcha sur le limier.

Ce dernier projeta ses servos dont l'un enserra le cou de l'androïde, dans le but de l'étrangler. L'autre servo se leva pour marteler le visage artificiel. Le nez de l'homme-machine se tordit de façon bizarre mais ne se brisa pas. L'androïde leva les mains à son tour et détacha brutalement de lui les servos. Il se retourna et poussa violemment les mains de métal contre le mur, en brisant quelques doigts, puis en insistant jusqu'à ce qu'ils soient tous cassés. Les mains flottaient à l'endroit où il les laissa, le système de gravité fonctionnant toujours ; mais elles ne pouvaient plus obéir aux ordres de leur maître le limier.

— « Capture-le et détruis-le, » commanda Ti.

Le simulacre s'avança et empoigna la sphère, qui s'efforça de s'éloigner sans y parvenir. Elle lui décocha en vain des fléchettes dans la poitrine. Il la traîna par la pièce, la projeta contre le mur. Le choc fut sec et sonore ; la sphère se débattit, mais elle n'était pas de force contre les muscles métalliques et électroniques surhumains du simulacre. Il frappa à coups redoublés, comme il l'avait fait pour les servo-mains, jusqu'à ce que le coffrage de l'antigravité se bosselle et que les plaques se détachent. Il déchira

le boîtier, arracha les connexions des plaques et les jeta à l'autre bout de la cuisine, où elles restèrent à flotter au-dessus de l'évier.

« Et maintenant, rejette-le dehors, » ordonna Ti.

L'androïde obéit ; il emporta l'animal d'acier sur l'encorbellement de la terrasse de derrière et le lança par-dessus la balustrade, d'où il tomba dans l'allée. La chute fut sonore, la sphère se fragmenta en une douzaine de morceaux. L'androïde rentra et alla au récepteur. Le temps était venu d'une nouvelle attente.

Les minutes s'additionnaient. Une demi-heure. Ti commençait à s'inquiéter, à songer qu'il avait été si brutal avec le limier qu'il avait effrayé l'assassin, lequel s'était enfui. Mais au moment où il allait en parler à l'homme-machine, il entendit grincer des semelles dans l'escalier qui menait de la pelouse de derrière à la terrasse. « Ils arrivent, » murmura-t-il.

Le simulacre acquiesça de la tête.

Ti replongea dans le faisceau de liaison mentale et rentra chez lui ; d'une servo-main il régla la caméra sur les impulsions enregistrées par ce circuit et commença à filmer la cuisine. Quand il retourna chez Taguster, les gangsters n'étaient pas encore arrivés.

Ils vinrent au bout de deux secondes, précédés de grenades à gaz. La cuisine s'emplit de fumées bleu-vert, épaisses et âcres, qui tourbillonnèrent, se répandant par toute la maison, pénétrant dans toutes les pièces. Quelques instants après, trois silhouettes sombres franchirent l'embrasure de la porte, portant des masques respiratoires et brandissant des pistolets à aiguilles comme des enfants qui jouent. Ti mit la caméra au point sur eux et fut transporté de joie en apercevant la figure de Margle... yeux bleus, cheveux noirs, cicatrice à la joue. Il eut de lui un excellent cliché, très net. Il filma ensuite les deux complices, bien décidé à les faire condamner tous. Il laissa l'objectif braqué sur leurs visages. Cependant les intrus ignoraient sa présence. Ils aperçurent l'androïde et conclurent que c'était Taguster muni lui aussi d'un masque. Ils décidèrent de tirer pendant qu'ils en avaient l'occasion. Leurs pistolets crachèrent en un crépitement saccadé qui revint en écho des murs de la cuisine emplie de gaz.

Les dards se plantèrent mais sans effet. Le simulacre avança sur le trio. L'un des gangsters découvrit un interrupteur et l'actionna de la paume. Dans la clarté qui s'ensuivit, ils virent toutes les fléchettes plantées dans la pseudo-chair et reconnurent le simulacre pour ce qu'il était. Ils rengainèrent leurs armes et foncèrent

sur lui. Il battit en retraite, mais ils le coincèrent, lui bloquèrent les bras et, passant la main sous sa veste, le désactivèrent. Il cligna les paupières, les ferma, puis s'affala contre le mur, glissant finalement au sol comme un ivrogne à bout de forces.

— « Séparez-vous et fouillez la baraque, » dit Margle.

Les deux hommes errèrent de par la maison. Margle inspecta la réserve (mais pas le congélateur) et le placard de la cuisine. Il avait fini depuis une ou deux minutes quand les autres revinrent. « Rien nulle part, » dit l'un d'eux en secouant la tête. Puis il parut s'apercevoir de la faible lueur des caméras du récepteur de liaison mentale. « Patron ! »

Ils foncèrent sur le récepteur comme des fous, ricanant, reniflant, le visage empourpré, les lèvres tordues. L'un d'eux leva la crosse de son arme pour fracasser l'objectif, mais Margle le retint. « Non ! »

— « Mais, patron... »

— « Vous ! » aboya Margle, braquant son rictus droit dans la caméra, « on vous retrouvera ! On va vous découvrir par les registres d'appel. » Il sourit et appliqua le bout des doigts sur la lentille. Puis il prit son pistolet, écarta la main et brisa le verre optique...

6

Il était dans le récepteur de liaison mentale de sa maison, ébranlé, fatigué ; il leva le casque et débrancha la machine. Margle avait brisé l'objectif, mais pas assez vite. La caméra avait marché pendant toute la scène. Maintenant seulement, la confrontation passée, il sentait combien ses nerfs avaient été tendus. Il s'efforçait de se décontracter en appliquant des méthodes de relaxation yoga qu'il avait étudiées autrefois. Cela agissait un peu. Oui, Margle pouvait remonter à la source de l'appel s'il utilisait les services d'un expert de la liaison mentale, et nul doute que la bande en eût la possibilité, car la pègre avait accès à tout. Seulement, même avec l'aide d'un spécialiste, cela prendrait plusieurs heures. Et il ne restait guère de temps à Margle.

Ti débrancha la caméra cinématographique et l'emporta dans la bibliothèque, dans le coin réservé au cinéma. Il inséra la bobine exposée dans l'appareil automatique de développement, attendit

huit minutes et en retira le film tout prêt. Il en examina une partie à la lumière, entre ses servo-mains tendues. Il y avait bien là le visage de Klaus Margle, aussi laid que dans la réalité, avec la cicatrice et les autres caractéristiques. Ti avait gagné.

Il s'approcha de l'écran et enfonça le bouton nº 1. Un instant après, l'écran s'illumina et montra le visage d'un sergent de police. « Police, » dit-il, crayon en main, prêt à noter tout renseignement pertinent bien que l'appel — comme tous ceux adressés au commissariat — fût déjà en cours d'enregistrement.

— « Je vous signale un meurtre, » dit Ti, qui soudain regretta de ne pas faire preuve de plus de circonspection.

La figure du sergent fut remplacée par une autre qui surmontait des épaules vêtues de brun sombre, un homme en civil. « Bureau des homicides, » dit le nouveau venu. « Je vous écoute. »

— « J'ai... un meurtre à signaler. »

— « Je vous écoute. »

— « Je... »

— « Alors ? »

— « Je voudrais vous en parler personnellement. J'ai des preuves. »

— « L'écran de communication fera l'affaire. C'est ainsi que nous réglons toutes les questions d'homicide... »

— « En personne, » insista Ti. Il savait comme on pouvait le renvoyer de l'un à l'autre, par téléphone. Son rédacteur en chef, Creol, agissait de même avec presque tous ceux qui téléphonaient à *Enterstat* en demandant à parler à Ti lui-même.

— « Ecoutez, monsieur... vous n'avez pas donné votre nom ! Le nom de la personne fournissant le renseignement constitue la première partie de la déclaration. Comment vous appelez-vous ? »

— « Timothy, de l'*Enterstat.* »

Les sourcils de l'inspecteur remontèrent sur son front. « Et vous ne voulez pas parler par l'écran de communication ? »

— « Non. »

— « Nous allons vous envoyer quelqu'un. Votre adresse figure au fichier central ? »

— « Oui. »

— « Nous serons chez vous dans un quart d'heure. »

Quand la police avait affaire aux riches, elles les traitait différemment des pauvres ou même des gens seulement à l'aise. Ti le savait et cela lui déplaisait, mais il n'en était pas moins satisfait pour le moment. Pour être certain que l'affaire trouverait sa so-

lution, il avait la conviction qu'il devait lui-même déclencher l'enquête. Et comme il leur était plus facile de venir à lui, il avait été forcé de les y inciter.

Quinze minutes plus tard, à la seconde près, on sonnait à la porte. Il expédia une servo-main tourner le bouton et ouvrir er grand le battant. Un homme mince, à fine moustache, entra dans le salon. La servo-main referma derrière lui. Il examina Ti un moment, en s'efforçant de dissimuler son étonnement — bien qu'il eût certainement été au courant de la nature particulière du mutant — et ôta son bonnet de fourrure. « Inspecteur Modigliani, » se présenta-t-il, d'un ton net, pressé, chaque syllabe se détachant comme un coup de feu.

— « Heureux de vous connaître, inspecteur. Entrez et asseyez-vous. »

L'homme mince prit un siège tandis que Ti flottait jusqu'à un de ses fauteuils-coupe et coupait l'énergie de ses plaques de gravité. « Ceci n'est pas du tout habituel, » commença Modigliani.

— « C'est une affaire peu commune. »

— « Peut-être pourriez-vous me mettre au courant ? »

Ti n'hésita qu'un instant avant de se lancer dans son récit. Quand il eut terminé, l'inspecteur resta les mains jointes entre ses genoux, à se tordre les lèvres comme pour attraper sa moustache et la mordiller. « Tout à fait extraordinaire. Et vous dites avoir ce film ? »

— « Oui. »

L'inspecteur fronça les sourcils. « Vous avez commis une violation de domicile, vous savez. »

— « Comment ? »

Modigliani se leva et alla jusqu'au mur, puis il se retourna, théâtralement. « Violation de domicile privé, monsieur. Vous avez pénétré dans la vie privée d'autrui pour photographier des personnes au moyen des circuits de la liaison mentale. »

— « Mais c'était pour recueillir des preuves ! »

— « C'est le travail de la police, vous ne croyez pas ? »

— « Ce que je sais, » dit Ti en activant ses mécanismes, et en quittant son fauteuil, « c'est que Klaus Margle a été l'objet de neuf arrestations sans jamais avoir mis les pieds dans une prison. »

— « Qu'entendez-vous par là ? »

Ti faillit cracher les accusations qu'il sentait si fondées, mais il tint sa langue, le temps de se calmer. « Rien. Rien. Mais... eh bien, jetons un coup d'œil au film, voulez-vous ? »

— « Oui, j'aimerais assez voir ces images. »

Ti le mena dans la bibliothèque où il installa le projecteur et l'écran mural. « Eteignez, voulez-vous ? »

Modigliani éteignit et les ténèbres régnèrent.

Le projecteur bourdonna et soudain l'écran s'emplit d'images. Pour commencer, des nuages de fumée qui tourbillonnaient. Puis, à travers les vapeurs, trois hommes s'avancèrent, munis de masques respiratoires serrés entre leurs dents, les narines bouchées. L'image se centra sur l'homme de tête, Klaus Margle, plus grand que nature !

Mais seulement son visage. Tandis que le film se déroulait, Ti se rendait compte de son erreur : il s'était donné tant de mal pour obtenir de bons clichés de la figure de Margle qu'il avait manqué presque tout le reste des activités du trio. Il avait braqué les caméras sur les têtes des intrus, omettant ainsi de noter leurs agissements. Il n'y avait pas de son non plus. A la fin, le visage menaçant de Klaus Margle penché sur l'objectif manquait d'impact, puisque ses paroles ne s'entendaient pas.

Le film hésita, glissa et s'arrêta.

— « C'est peu, » observa Modigliani.

Ti voulut protester.

L'inspecteur l'interrompit : « Ce n'est vraiment pas grand-chose. Des visages. Vous auriez aussi bien pu filmer Klaus Margle n'importe où. »

— « Mais les gaz lacrymogènes... »

— « Et je ne l'ai vu tuer personne. Il me semble toujours que nous devrions avant tout nous occuper de l'accusation de violation de domicile contre vous, monsieur, et non d'une vague insinuation contre Mr. Margle. »

Ti comprenait bien l'inutilité de la discussion, mais il ne se laisserait pas manœuvrer si facilement. Il avança des arguments, plaida, s'emporta et cita des noms. Naturellement tous ces noms étaient soigneusement enregistrés par le magnétophone privé de l'inspecteur, pour référence ultérieure. A la fin, il en fut réduit à lui suggérer d'appeler la maison de Taguster. Ou les récepteurs seraient tous détruits, ou ce serait Margle et ses hommes qui répondraient.

— « Ou bien, » observa Modigliani, « il n'y aura pas de réponse, ce qui ne suffit pas non plus à justifier une perquisition. »

Mais il y eut une réponse. Le visage de Taguster apparut sur l'écran, tout souriant : « Oui ? »

Modigliani se tourna vers Ti et lui adressa un regard du genre je-vous-l'avais-bien-dit.

— « C'est l'androïde, » souffla Ti.

Modigliani déclina son identité au simulacre de Taguster. « On nous a signalé que vous avez été tué, » ajouta-t-il.

Taguster éclata de rire. Difficile de croire que ce n'était qu'un androïde. « Comme vous pouvez le constater... » Il ne se donna pas la peine d'achever sa phrase.

— « Cela vous dérangerait-il que je passe par la liaison mentale pour inspecter de près votre appartement ? » s'enquit Modigliani.

— « Allez-y, » fit le simulacre, d'une voix assurée.

— « Je vous remercie. » Modigliani coupa la communication et revint dans le salon où était l'appareillage de liaison mentale. Il se plaça dans le faisceau et parvint dans le récepteur du salon chez Taguster. Il explora les chambres, les salles de jeu, la bibliothèque, la scène et enfin la cuisine. Il remercia Taguster de l'avoir autorisé à visiter les lieux et lui présenta ses excuses. De retour dans la maison de Ti, il ôta le casque mal ajusté à son crâne. « Rien, » dit-il.

— « Le récepteur de la cuisine... »

— « ... était en parfait état de marche. Je ne sais pas ce que vous cherchiez à démontrer, monsieur, mais... »

— « Ils ont pu appeler un spécialiste pour remettre l'appareil en état. »

— « Et Taguster ? »

— « C'était son androïde ! »

— « Les androïdes, vous devez le savoir, ne font en général rien qui puisse nuire à leurs propriétaires. Si le vrai Leonard Taguster avait été assassiné, son androïde n'aiderait pas les meurtriers de son plein gré. »

— « Ils ont pu le manipuler. »

— « Là, il faut un *véritable* expert. »

— « Vous n'ignorez pas plus que moi que Margle a les moyens de se payer les meilleurs spécialistes et qu'il en a toujours sous la main ! »

La stupidité apparente de Modigliani commençait à exaspérer Ti qui ne parvenait plus à dissimuler sa fureur. Son visage difforme s'empourpra et ses servo-mains s'agitèrent contre sa volonté. Elles allaient et venaient comme des animaux effrayés cherchant

un endroit où se cacher. Mais alors Modigliani découvrit ses cartes : « Monsieur, » dit-il, « je dois vous avertir de ne pas vous laisser aller à la diffamation. Mr. Klaus Margle, auquel vous faites allusion, n'est autre que le propriétaire d'un grand nombre de restaurants et de garages. C'est un homme d'affaires respectable et il ne devrait pas être en butte à des propos aussi diffamatoires... »

— « Inspecteur Modigliani, » dit Ti, contrôlant sa voix, mais sur le point d'éclater de rire, « vous savez très bien... »

— « Notre entretien est enregistré. Je dois vous en informer. » Le policier écarta le haut de son veston à col rond pour découvrir le mini-magnétophone accroché sur sa poitrine.

Ti se tut. Il comprenait à présent pourquoi Modigliani lui avait causé tant de difficultés. L'homme était vendu. Quand il avait appris que l'accusé n'était autre que Klaus Margle, il avait compris du même coup où devait le mener le devoir — et ce n'était nullement à la vérité. Il ne comptait nullement enquêter sur le crime. Tout ce qu'il voulait, c'était discréditer le témoignage de Ti. Et il s'y prenait bien. Ti se rendait compte qu'on prendrait sa colère pour des vociférations ineptes, s'il ne réussissait pas à se dominer. « Il vaut peut-être mieux que vous vous retiriez, » finit-il par déclarer, bouillant de rage.

— « Le film, » dit Modigliani, retournant dans la bibliothèque.

Ti flotta rapidement à sa suite, mais trop tard. Quand il franchit la porte, l'inspecteur avait déjà ôté la bobine du projecteur et revenait. « Vous ne pouvez pas l'emporter ! » protesta Ti.

— « Au contraire. Nous devrons l'examiner pour nous assurer qu'il ne s'agit pas d'un trucage. Je ne sais pas ce qui vous dresse ainsi contre Mr. Margle, » dit-il, « au point de monter une telle histoire en vue de le discréditer, mais si le film a été falsifié en vue de servir de fausse preuve, vous entendrez parler de nous. »

Et il se retira. Ti resta derrière la fenêtre à le suivre des yeux, sachant bien que le film serait détruit avant de parvenir au commissariat et que l'inspecteur Modigliani toucherait une bonne prime des Frères de la Nuit ce même mois.

Il se remit en liaison mentale pour contacter le domicile de Taguster. L'androïde était là, apparemment plongé dans la lecture d'un livre. Il accueillit Ti en affectant l'attitude d'un homme véritable et lui demanda comment il allait. Ti ne se donna pas la peine de répondre et se rendit de pièce en pièce, sans rien dé-

couvrir de nouveau. Alors il quitta la maison de Taguster, revint chez lui et ôta le casque.

Il était deux heures du matin et Margle était sûrement en route...

7

Il y avait des préparatifs nécessaires. La police ne lui serait d'aucun secours. Aucun espoir de s'assurer son aide. Ti savait, sans avoir besoin de confirmation, que tout autre appel serait automatiquement retransmis à Modigliani, qui s'occuperait de l'étouffer dans l'œuf. Il devait donc se défendre tout seul. Il possédait une collection d'armes à fléchettes, aiguilles et dards, avec lesquelles il s'amusait sur les cibles de son sous-sol. Il en prit trois et les remonta à l'étage. Il emporta aussi des livres dans la cuisine et les empila sur la table, braquant entre eux une des armes qui couvrait la porte à la hauteur de la ceinture. Ce pistolet, il était en mesure de l'actionner grâce à son talent psionique, en cas de nécessité. Il arma des deux autres pistolets ses servo-mains. Il n'y avait plus qu'à attendre...

Il les entendit dans la cour derrière la maison. Ils ne cherchaient pas à éviter le bruit. Leur assistant Modigliani leur avait probablement affirmé que la police resterait en dehors de l'affaire et que Ti était sans défense. Il se tenait dans l'encadrement de la porte entre la cuisine et la salle à manger, les deux pistolets braqués sur l'entrée, ses perceptions extra-sensorielles en alerte pour presser, le cas échéant, la détente de l'arme encastrée entre les livres. La porte frémit, puis quelque chose la heurta violemment. Elle s'enfonça, serrure fracassée, et un limier entra en planant.

Pourtant le limier avait été détruit, réduit en morceaux chez Taguster !

Ce qui voulait dire qu'ils en avaient plus d'un à leur disposition. Ce qui n'avait rien de surprenant, avec des relations comme Modigliani dans la police.

Mais les pistolets de Ti étaient sans utilité ! Les aiguilles auraient rebondi sans dommage sur la « peau » du limier et l'engin aurait foncé pour tuer vite et bien. Ti fila dans la salle à manger, lâchant ses armes et rappelant ses servos. Il s'était pré-

paré à accueillir des hommes et non des machines. Alors ? Il entendait le limier dans la cuisine, où d'ailleurs il ne s'attarda pas. Quand Ti parvint au salon, la mécanique bourdonnait déjà dans la salle à manger, lancée à sa poursuite.

La panique le prit au souvenir de la gorge du musicien percée par les dards, du corps ensanglanté de sa maîtresse qui avait tenté de sortir par la fenêtre pour échapper au démon de métal. Ce même démon de métal qui le traquait à présent. Mais il lutta contre la panique, sachant bien qu'elle ne le mènerait qu'à la mort.

Le limier pénétra dans le salon et sentit sa présence, puis il le balaya de ses sondes photo-électriques et de ses antennes radar, pour s'assurer qu'il était bien la proie désignée...

L'esprit de Ti fonctionnait à toute vitesse pour découvrir le moyen de s'échapper. La maison, la grande demeure qui lui était presque une mère, était équipée de manière à lui fournir tous les luxes, mais non pas le moyen d'échapper à la mort. Elle devait être cernée par Margle et sa bande ; par conséquent les portes étaient interdites. Il se rappela alors les caves sur lesquelles était construite la bâtisse, cette douzaine de cellules qui avaient servi d'arsenal pour la Révolution. S'il arrivait à y descendre, il disposerait de sorties nombreuses sur la montagne.

Le limier décocha une rafale de trois fléchettes.

•

Ti abaissa les commutateurs de vitesse contenus dans sa sphère flottante et fila dans le couloir ; il ouvrit la porte des caves et dévala l'escalier sans toucher les marches, des degrés qui ne servaient qu'aux visiteurs. Il traversa la pièce de spectacle à trois dimensions, avec ses trois écrans blancs qui occupaient trois murs entiers, et passa dans le stand de tir, refermant la porte derrière lui. C'était un lourd battant, une antiquité récupérée dans les caves avant la construction de la maison. Il faudrait au limier un moment pour l'enfoncer.

Il flotta le long du mur de gauche où il savait que se trouvaient les souterrains. Ceux-ci s'enfonçaient dans la montagne en une succession de cellules renforcées, une fois traversées les quatre ou cinq premières salles. De ces souterrains partaient plusieurs couloirs de sortie sur le flanc des hauteurs. Parvenu au bout de la pièce, il utilisa ses servos pour arracher la demi-lune qui garnissait l'angle d'un panneau de plastique. Puis, accrochant ses doigts de métal au bord du lambris, il en tira avec précaution une partie. Son regard plongea dans les ténèbres fraîches des caves.

Derrière lui, le limier cognait dur contre la porte.

Ti ne pouvait s'accroupir pour passer entre les poutrelles, mais il déplaça ses plaques antigravité de façon à se mettre sur le flanc, puis passa par le trou, la sphère en avant, pour se trouver dans la cave. Une fois à l'intérieur, il remit les plaques en position normale et se redressa. Ses servo-mains repartirent en arrière pour remettre le lambris en place, de l'intérieur. Cela embarrasserait la machine démoniaque durant quelques minutes, mais ne l'arrêterait pas définitivement. La machine le poursuivrait certainement.

A travers la cloison il entendit céder la porte du stand de tir, qui livrait passage au limier.

Il dérivait lentement dans la vieille cave, laissant son œil s'ajuster à la profonde obscurité. Quelques minutes plus tard, il distingua les silhouettes vagues de poutres tombées et de tables brisées, de chaises fracassées et de quelques rayonnages où avaient autrefois été entreposées des munitions, mais qui maintenant se détachaient des murailles et étaient recouverts de taches de moisissure. Il passa de la première cave dans la seconde.

Le panneau qu'il avait déplacé fut arraché du mur dans la première salle et la lumière du stand vint dissiper les ténèbres, suivie de peu par le limier.

Ti vira en direction de la troisième excavation le plus vite qu'il put ; il heurta de l'épaule une poutre à demi détachée de la voûte mais continua d'avancer.

Le limier était plus rapide.

Quand Ti parvint à l'entrée de la cinquième salle, il s'aperçut qu'il y avait eu un éboulement. Les poutres et les roches de la voûte lui barraient la voie. S'il avait disposé d'une demi-heure, ou mieux d'une heure, il aurait pu déblayer suffisamment les décombres pour passer, mais le limier était littéralement sur ses talons...

Il fit front à l'adversaire. Celui-ci surgissait de la troisième cave, contournant une pile de débris. Il lança trois fléchettes...

Ti s'était déplacé, devinant son intention. Les dards se plantèrent dans la muraille derrière lui. Il envoya ses servo-mains sur une poutre qui dominait la route du limier et les manipula de façon à ébranler les assises du madrier au ras du plafond. A l'instant où le limier passait dessous, la poutre se détacha et s'écroula sur la sphère de l'assaillant. Mais cela dérangea à peine la marche de la machine. Celle-ci fit un écart, chancela, mais se rétablit et se rapprocha, lâchant de nouveau trois aiguilles.

Qui ratèrent Ti toutes les trois.

Ti en fut surpris, car il n'avait pas eu le temps d'exécuter une esquive, et les limiers étaient en principe d'excellents tireurs.

Le limier lança encore trois fléchettes.

Qui manquèrent toutes les trois le but.

Alors Ti comprit pourquoi. Il les déviait avec son pouvoir psionique ! La seconde fois, il en avait été davantage conscient. Il resta le dos à la porte close de la cinquième salle et attendit la nouvelle attaque du limier. Ce dernier tira et de nouveau les dards s'écartèrent de part et d'autre, déviés soudain de leur cible. Durant les minutes qui suivirent, Ti détourna encore deux douzaines de projectiles effilés, et le limier se convainquit enfin que ce système d'armement était inutile en la circonstance. Il s'immobilisa, oscillant à cinq mètres de distance, et examina Ti à l'aide de tous ses instruments d'évaluation. Un instant après, ses deux servos s'étiraient vers le cou de Ti...

Celui-ci eut une prompte réaction, car il risquait d'être étranglé. Il rappela à lui ses propres servos. A un mètre cinquante de son visage, les mains de l'ennemi et les siennes se rencontrèrent et s'étreignirent, phalanges d'acier contre doigts de métal. Ti envoya le courant maximum dans ses mains et leur confia la tâche de briser les doigts du limier.

Mais celui-ci paraissait animé des mêmes intentions. Ses propres servos luttaient contre ceux de Ti, si bien que les quatre prolongements se débattaient en l'air, gagnant tour à tour quelques centimètres en direction de l'adversaire, pour reculer aussitôt. Finalement, réglés tous à la tension la plus élevée, les servos se figèrent, braqués les uns contre les autres. Quand les plaques antigravité et les connexions se mirent à lancer des étincelles et à fumer, cela se produisit dans les quatre mains à la fois. Les servos entrelacés tombèrent ensemble sur le sol, comme un oiseau de métal descendu par une balle dans l'aile. Maintenant chasseur et gibier étaient dépourvus de mains.

Le chasseur et la proie. Ti se rendit compte que les termes ne convenaient plus. Tous deux privés de mains et Ti en mesure d'éviter les aiguilles du limier, ni l'un ni l'autre n'était le chasseur. Il passa devant la machine, en direction du stand de tir. Ainsi il venait de découvrir une nouvelle application de ses pouvoirs. Il avait eu besoin de s'alimenter, en cette journée lointaine de sa prime enfance, et il avait soulevé la cuiller. C'était donc la nécessité qui développait ses capacités. Et maintenant qu'il était devenu nécessaire d'infléchir la course des dards, il venait de s'apercevoir

qu'il pouvait influer sur la trajectoire de petits objets même animés d'une haute vélocité... tout comme il soulevait les cuillers.

Il entra dans le stand. Le limier avait abandonné la poursuite et se cognait en aveugle aux poutres entrecroisées, comme si tout son cerveau eût été dans ses mains et que la perte de ces accessoires eût du même coup annihilé toute autre fonction. Ti remonta l'escalier en planant et enfila de nouveau le couloir de la maison. Il entendait des pas dans la cuisine : Margle et ses hommes venaient voir pourquoi le robot était si lent à accomplir sa besogne. Eh bien, Ti était prêt à les accueillir. Du moins le pensait-il. Il se concentra sur ses pouvoirs psioniques et tout son esprit en prit conscience. Il dériva dans le salon à l'instant où les Frères de la Nuit y pénétraient, l'arme au poing.

— « Votre limier est fichu, » leur annonça-t-il pour attirer leur attention.

L'homme à la gauche de Margle pivota et tira. Ti dévia les fléchettes, à l'exception d'une seule qu'il redirigea sur celui qui l'avait lancée. L'aiguille se planta dans la poitrine de l'homme et le poison envahit son organisme. Il s'étouffa, se plia en deux et s'écroula.

« Rendez-vous, Margle, » dit Ti, d'un ton las. « Je ne vous tuerai pas si vous vous livrez. »

Mais Margle et son dernier homme de main étaient accroupis derrière le canapé. Ils n'allaient pas tout lâcher sous prétexte que leur gibier avait eu un coup de chance. Dans le noir, cela leur faisait l'effet d'un hasard heureux, rien de plus. Ils ne pouvaient pas voir que Ti n'avait plus de mains.

— « Vous êtes cinglé, » répondit Margle. « Il fallait d'ailleurs que vous le soyez déjà pour vous mêler de cette affaire. »

— « Pourquoi avez-vous tué Taguster ? »

— « Pourquoi vous le dirais-je ? »

Le gangster ne semblait pas voir l'infirme dans le noir. Seul le mort l'avait repéré, et maintenant les autres s'efforçaient de se guider sur sa voix, ou attendaient qu'il bouge et se démasque.

— « Ou vous allez me tuer, n'est-ce pas... ou c'est moi qui vous tuerai. Dans un cas comme dans l'autre, cela ne change rien de me le dire, non ? »

— « Il prenait du PBT. »

— « Un stupéfiant ? »

— « Que nous lui fournissions. »

— « Et quelle raison de le supprimer ? »

Margle émit un rire, comme s'il se fût décontracté, que sa garde se fût relâchée. Mais Ti savait que, s'il bougeait, Margle déclencherait un tir de barrage meurtrier... dont tous les projectiles manqueraient d'ailleurs leur objectif.

— « Cela devenait trop cher pour lui. Alors il avait décidé de recueillir des renseignements sur nous. Il comptait les fournir au gouvernement, en échange d'une autorisation de consommation en qualité d'habitué de la drogue légalement reconnu. Alors il aurait pu se procurer gratuitement les stupéfiants. Seulement il s'est montré trop curieux et notre représentant a eu des soupçons. Nous avons fouillé son domicile pendant une de ses absences et nous avons découvert le dossier qu'il avait constitué à notre sujet. Presque assez complet pour donner toute satisfaction aux autorités fédérales appropriées. »

— « Cela n'aurait guère dû vous ennuyer. Les autorités, vous les achetez. »

— « Les locales, pas les fédérales. Avez-vous jamais essayé de corrompre un représentant des Nations Unies ? Un de leurs agents du bureau des stupéfiants ? C'est impossible. »

— « Et, en conséquence, vous l'avez tué. »

— « Oui, je l'ai tué. Ou plutôt, c'est un limier qui s'en est chargé. Vous avez été très malin, à ce propos. Nous nous sommes posé des questions, sur le moment. Mais appeler la police locale, c'était pure idiotie. Cela nous a grandement facilité la tâche de vous découvrir. »

Ti en savait assez, à présent. Il savait pourquoi était mort Taguster, l'homme aux doigts doux et agiles qui chatouillaient les cordes d'un instrument ancien. C'était le dernier morceau du puzzle qui lui avait été soumis le matin même et qu'il complétait maintenant, en moins de vingt-quatre heures !

« Pourquoi le limier n'a-t-il pas réussi à vous éliminer ? » s'enquit Margle, impatient à son tour de satisfaire sa curiosité.

— « J'avais plus de mains que lui, » répondit Ti. « J'avais une main supplémentaire. »

— « Hein ? »

C'était le moment. Ti se rapprocha du canapé.

Ils le virent et tirèrent.

Il fit dévier tous les dards.

Puis il fut derrière le canapé, sur eux, pour ainsi dire. Ils se relevèrent d'un bond, tirant en même temps. Il détourna tous les projectiles, sauf deux qu'il leur envoya. Margle reçut le sien dans

la joue droite. L'autre homme fut touché au cou. Tous les deux s'étouffèrent, comme le premier gangster, portèrent les mains à leur poitrine à l'instant où leur cœur cessait de battre et s'écroulèrent sur le tapis.

Il se détourna d'eux, répugnant à contempler des corps auxquels il avait lui-même ôté la vie. Il plana dans la pièce sombre jusque dans sa bibliothèque. Il y trouva un crayon et perdit un certain temps à le soulever et à le porter jusque devant l'écran de communication, par ses seuls moyens psioniques. Il composa le numéro privé de Creol.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis l'écran s'éclaira, révélant les traits ensommeillés du rédacteur. « C'est vous, patron ! »

— « J'ai une histoire pour vous, George. »

Creol consulta sa montre. « A 3 h 30 du matin ? »

— « Oui. Amenez ici une équipe, un photographe et trois reporters qui traiteront l'affaire sous des angles différents. »

— « Chez vous ? »

— « Chez moi. »

— « Tout de suite ? »

— « Oui. »

— « Et quelle est cette histoire, patron ? »

— « Vous l'intitulerez : LE DIRECTEUR D'ENTERSTAT VICTIME D'UNE TENTATIVE DE MEURTRE. »

— « Ne croyez-vous pas que vous devriez d'abord prévenir la police ? »

— « Elle peut attendre. En tout cas, j'estime que j'ai bien le droit d'en tirer d'abord un article. » Il raccrocha et retourna se placer dans l'appareil de liaison mentale. Il se rendit dans la maison de Taguster et débrancha les circuits de l'androïde qui lisait tranquillement un livre. Leonard Taguster était bien mort, à présent.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : A third hand.

BRIAN W. ALDISS

Ce petit drame

Brian W. Aldiss est, avec John Wyndham, l'auteur de SF anglais le plus traduit en France, ses deux plus grands succès restant Croisière sans escale *(Denoël) et* Le monde vert (Fiction *nos 100 à 104). Les autres ouvrages d'Aldiss parus dans notre pays sont* L'espace, le temps et Nathanaël, Equateur, Airs de Terre *et* Barbe-Grise *(tous chez Denoël). La féconde carrière d'Aldiss embrasse à peu près tous les genres possibles de science-fiction, et ces derniers temps on l'a même vu se convertir à la nouvelle vague (dans un roman comme* Report on probability A*). Si l'on voulait croire que c'est pour sacrifier à une mode, ce serait oublier qu'il arrivait déjà à Aldiss d'écrire des récits de ce type autrefois (voir* Echardes, *dans* Fiction *no 117). Le roman cité plus haut est sans doute un cas limite, mais une chose n'en reste pas moins certaine : depuis quelques années, la production d'Aldiss dans son ensemble est beaucoup moins tournée vers la tradition que ce qu'il écrivait auparavant, et il y fait davantage preuve d'un esprit de recherche. Le récit qui suit est un exemple de cette tendance récente, de cette volonté d'approfondissement à partir d'un thème donné. Aussi bien le choix du sujet (la démarche intérieure d'un personnage sur toile de fond de SF sociologique) que par la méthode mise en œuvre pour le définir (cette fragmentation en multiples facettes), une telle nouvelle n'aurait pu être écrite dans la SF d'avant 1960. Bref, Aldiss a su évoluer en même temps que la science-fiction, contrairement à certains auteurs américains renommés, pour qui le temps s'est arrêté il y a trente ans à l'époque de leurs premiers succès...*

A. D.

> Prends ta mesure au dedans de toi-même, ne te cherche pas dans la lune mais dans l'orbe ou circonférence microcosmique qui t'est propre. Trouve dans les aspects célestes matière à admonestation et conseil, mais ne les laisse pas régler et déterminer ta conduite.
>
> *Sir Thomas Browne*
> MORALE CHRÉTIENNE.

I. JUPITER. L'accoutumance aidant, il se rendit compte que ces lentes contorsions n'étaient pas de simples mouvements sans conséquence mais bien des gestes réfléchis et délibérés.

Ian Ezard avait perdu conscience de sa propre personne. Le panorama l'absorbait entièrement.

Ce qui se présentait au début comme un brouillard informe s'était dissocié en un déploiement de lumières dérivant avec lenteur. Ces lumières maintenant prenaient forme, devenaient des ailes lumineuses, des vertèbres phosphorescentes, des membres incandescents. Les ailes qui passaient cessèrent de paraître battre pesamment au hasard et offrirent toutes les apparences de mouvements concertés... prévus... conscients ! De même, la brume où évoluaient ces formes n'était plus un chaos ; les sens d'Ezard s'adaptant au spectacle, il discerna un environnement régi par ses lois propres, tout comme l'environnement où lui-même était né.

La terreur et l'effroi qu'il avait ressentis au premier abord s'estompaient, ce qui lui permit d'observer avec plus de précision. Il vit que les organismes de lumière se déplaçaient par-dessus et autour de... comment appeler ça ? Des remparts ? Des fortifications ? Des formations de nuages ? Ce n'était pas plus nettement défini par des bancs de sable noyés de brouillard, mais il était hanté par l'impression de détails compliqués que ses capacités rétiniennes ne parvenaient pas tout à fait à distinguer, comme s'il regardait des armadas de cathédrales baroques, échouées un peu trop profondément sous les vagues translucides.

Il songea avec une sympathie inattendue à Lowell, l'astronome qui avait aperçu d'imaginaires canaux sur Mars — mais sa propre position d'observateur était bien plus favorisée.

Il avait du mal à déterminer l'échelle de la splendide procession joyeuse et solennelle qui défilait sous son regard. Il se surprit à essayer d'interpréter l'inconnu en termes de choses connues ; ces organismes lui rappelaient les squelettes étincelants des cités

terrestres, quand on les voit la nuit du haut de la stratosphère, ou des amas de diatomées flottant dans une goutte d'eau. C'était difficile de se rappeler que les géométries vivantes qu'il examinait avaient chacune la dimension d'une grande île — soit près de quatre cents kilomètres de large.

Son effroi ne s'était pas complètement dissipé. Ezard savait qu'il lui suffisait d'ajuster les viseurs à infrarouge pour scruter bien plus avant l'atmosphère de Jupiter et découvrir... de la vie ? des images ?... d'une espèce différente. Jusqu'à ce jour, l'expédition Jupiter avait repéré six niveaux d'images de vie, chaque niveau séparé des autres de façon presque aussi nette que la mer l'est de l'air, par des gradients de pression entraînant des compositions chimiques différentes.

Couche après couche, animées d'une lente vibration, elles plongeaient de plus en plus profondément, par-delà toute possibilité de détection, jusqu'au magma qui formait le cœur du protosoleil ! Toutes ces couches contenaient-elles ne fût-ce que les traces et chimères de la vie ?

— « C'est comme de regarder à l'intérieur de l'esprit humain ! » s'exclama Ian Ezard ; peut-être songeait-il à Jerry Wharton, son beau-frère, dont l'esprit nageait dans la confusion. D'immenses pressions, d'immenses ténèbres, de terribles sagesses, des orages électriques séculaires — le parallèle entre les profondeurs atmosphériques de Jupiter et l'esprit était trop déconcertant. Il se redressa sur son siège et repoussa de côté le casque de vision pivotant.

La salle d'observation l'entoura de nouveau, immuable, familière jusqu'à la nausée.

— « Mon Dieu ! » dit-il en s'essuyant la figure d'un geste las. « Mon Dieu ! » Et au bout d'un moment : « Par Jupin ! » en l'honneur du monstrueux protosoleil filant comme une baleine sous leur fusée. Il ruisselait de sueur.

— « Ça oui, c'est un spectacle, » déclara le capitaine Dudintsev en lui tendant une serviette. « Et chacune des six couches que nous avons étudiées a plus de cent fois la surface de la Terre. Nous enregistrons la majeure partie sur bande. Certaines découvertes sont retransmises à la Terre en ce moment. »

— « Ils vont en tomber à la renverse ! »

— « La vie sur Jupiter... comment appeler cela autrement que

de la vie ? Cela va secouer la Russie, l'Amérique et l'ensemble de la Civoccid plus que n'importe quelle découverte scientifique depuis la reproduction ! »

Jetant un coup d'œil à son ordinateur-bracelet, Ezard remarqua qu'il avait séjourné sous le casque pendant quatre-vingt-six minutes.

— « Oh ! la conscience existe là-bas, c'est certain. Cela renverse toutes nos théories. Non seulement Jupiter renferme la plupart des matériaux bruts du système, soleil mis à part, mais il renferme aussi presque toute la vie. Une vie fourmillante, surabondante... Pas une amibe plus petite que Long Island... cela réduit la Terre à l'état d'avant-poste rocheux sur un rivage lointain. C'est un concept dur à assimiler ! »

— « Le Monde Blanc s'y fera, comme nous nous sommes faits au darwinisme. Nous nous adaptons toujours à tout. »

— « Et qui se soucie du Monde Noir ?... »

Dudintsev se mit à rire.

— « Vous oubliez le mari de votre sœur dont vous êtes toujours à vous plaindre ! Lui y songera ! »

— « Ça oui, il y pensera. Jerry aimerait voir disparaître complètement l'autre moitié du globe. »

— « Ma foi, il ne doit pas être le seul. »

La tête encore pleine des déconcertantes masses luminescentes en mouvement, Ezard alla prendre sa douche.

II. LA LUNE. Près du cœur de la nuit, dans Rainbow Bay City. Debout sous le dôme principal, au sommet d'une des tours d'observation. L'univers devant nous, tout proche des vitres ; les étoiles comme de la graisse qui flambe ; et, déformée par la courbure de la coupole, la Terre, pareille à une rognure d'ongle gelée. Le technicien en chef du rêve, Wace, et moi-même bavardant à bâtons rompus, pour tuer le temps, jusqu'à ce que nous reprenions notre tâche dans ce que ma fille Ri appelle « cette grosse vieille machine noire » là-bas sur Platon.

— « La spécialisation, c'est vraiment fantastique, Jerry ! » dit Wace. « Nous voilà à mi-chemin de la planète Jupiter et je ne sais même pas dans quel coin du ciel la chercher ! Le monde extérieur n'a jamais été mon domaine. »

C'était un petit homme sec et soigné, dans les trente-cinq ans, déjà vieilli. Son domaine était l'état infiniment complexe qui est celui du sommeil. Je tenais de Johnnie Wace une bonne part de mon intérêt pour la psychologie. Comme lui, je ne me serais pas trouvé là sans le projet LIC, auquel nous travaillions tous deux. Et cette grosse vieille machine noire n'aurait pas été installée de façon fort incommode sur la Lune si les insaisissables états hypnoïdes entre la veille et le sommeil, que nous étions en train d'étudier, n'avaient pas été plus faciles à atteindre dans les conditions de pesanteur minime régnant sur la Lune.

Je renonçai à trouver Jupiter. Je ne savais pas plus que Wace où chercher. D'ailleurs, une condensation légère provoquait la formation de gouttelettes sur les barres d'aluminium au-dessus de nous ; les courants d'air de la coupole projetaient les gouttes en oblique sur nous. Je sentais la tension grandir de nouveau en moi à mesure que se rapprochait l'heure de reprendre le collier — une tension que nous n'étions pas autorisés à atténuer en buvant. Je n'allais pas tarder à être connecté entre la vie et la mort, laissant le LIC pomper mon moi. Comme nous nous détournions pour partir, je regardai au-dehors, vers une coupole auxiliaire où des cactus poussaient dans le fertile sol lunaire, abrités très modérément contre les rigueurs de l'extérieur.

— « Voilà comment nous continuons à progresser, Johnnie, » dis-je en montrant les cactus. « Nous repoussons continuellement les limites de l'expérience — maintenant l'expédition trans-Jupiter a découvert que la vie existe là-bas. D'où l'Occident tire-t-il son dynamisme, alors que le reste du monde — le Tiers Monde — végète toujours assis sur son derrière ? »

Wace me jeta un regard bizarre.

« Je sais, j'ai enfourché mon dada ! Mais dis-moi, Johnnie, toi qui es si intelligent, comment se fait-il qu'à une époque de progrès la moitié du globe reste stagnante ? »

— « Jerry, je n'ai pas la même opinion que toi en ce qui concerne les Noirs. C'est précisément parce que tes symboles de base sont brouillés que tu es aussi précieux pour le LIC. »

Il vit que cette remarque m'irritait. Je n'avais pourtant fait qu'exprimer ce que je pensais. La Civoccid, englobant la plupart de l'hémisphère nord et pas grand-chose de plus, mis à part l'Australie, était un énorme camp retranché qui gardait les immensément longues frontières la séparant du Monde Noir ou Tiers Monde non développé et qui, de temps à autre, effectuait un raid

rapide en Amérique du Sud ou en Afrique pour briser les pouvoirs menaçant de se former. Tandis que nous nous efforcions d'aller de l'avant, le reste de la Terre surpeuplée nous tirait en arrière.

— « Tu connais mon point de vue, Johnnie... il n'est peut-être pas bien vu, mais je n'ai jamais essayé de le dissimuler, » lui dis-je en laissant mon expression s'assombrir. « Je ferais table rase de ce Tiers Monde inutile et je recommencerais à zéro, si c'était en mon pouvoir. Qu'avons-nous à perdre ? Il n'y a pas là de confusion dans mes symboles, n'est-ce pas ? »

— « Quand on a été soldat, on le reste toute sa vie... » Il n'en dit pas plus jusqu'à ce que nous pénétrions dans l'ascenseur. Alors il ajouta, de son ton tranquille : « Nous pouvons tous nous tromper, Jerry. Nous savons maintenant que les zones upsilon du cerveau que l'on vient d'explorer ne font pas de distinction entre le rêve et la réalité vécue. Elles ne font qu'altérer la notion du temps et constituent le passage vers l'inconscient. Ma théorie, c'est que l'homme occidental, avec sa hâte de progresser, a peut-être clos la porte et perdu le contact avec quelque chose qui est essentiel pour son bien-être psychique. »

— « Etant sous-entendu que les Noirs n'ont pas perdu ce contact ? »

— « Pas besoin de te montrer sarcastique ! L'histoire de l'Occident n'a rien dont on puisse être si fier. Tu sais que le LIC, notre programme, est mis en question et risque d'être supprimé. Certes, nous avons fait des progrès extraordinaires sur le plan matériel, nous avons des stations en orbite autour du Soleil et des planètes intérieures, ainsi que de Jupiter — et pourtant, nous ne connaissons toujours pas la paix intérieure. Le LIC est prévu pour jouer auprès du moi humain le rôle de l'ordinateur par rapport à la connaissance, néanmoins il rejette uniformément nos données. La faute n'incombe pas à la machine. Tire toi-même la conclusion. »

Je haussai les épaules. « Allons prendre notre service. »

Arrivés à la surface, nous sommes sortis et avons marché dans la direction de la voie souterraine où la navette pour Platon devait déjà être en gare. La grosse machine noire attendait postée au terminus du cratère et là, sous la direction de l'équipe de Johnnie Wace, moi et les autres sujets serions branchés. Parfois, je me sentais mal à l'aise dans cet univers raréfié dont Wace s'accommodait si bien et dans toute cette phraséologie intelligente sur le rêve et la réalité — bien que l'utilisant quelquefois moi-même en signe d'autodéfense.

Comme nous avancions vers la gare souterraine, la courbure du dôme déforma les cactus qui se trouvaient derrière. Si fragiles qu'ils fussent, les grands bras des figuiers de Barbarie s'étendirent, s'allongèrent et parurent envelopper la coupole avant d'être engloutis sous le flot de réverbération de l'électroluminescence. Tant que le problème d'annihiler la nuit le rayonnement lumineux ne serait pas résolu, les nerfs resteraient tendus dans le dôme principal.

Dans le souterrain encore partiellement inachevé, Wace et moi passâmes devant l'alignement de matériel de lutte contre l'incendie et de costumes de secours pour monter dans le train. Les autres membres de l'équipe étaient déjà à leur place, discutant des états d'esprit ambigus que le LIC encourageait. Ils accueillirent Johnnie avec entrain et il se joignit à leur conversation. Je languissais d'être de retour auprès de ma famille — telle qu'elle était — ou de faire une bonne partie d'échecs avec Ted Greaves, le simple vieux soldat Ted Greaves. Peut-être aurais-je dû demeurer moi aussi un vieux soldat qui passe son temps à donner un coup de main pour réprimer des émeutes dans les ruelles surpeuplées du littoral oriental ou à faire une expédition éclair au Brésil.

— « Je ne voulais pas te contrarier, Jerry, » dit Wace quand la porte se referma. Son petit visage était ridé d'inquiétude.

— « N'y pense plus. C'est moi qui t'ai attaqué. Ces temps-ci, la vie est trop compliquée. »

— « Entendre cela de toi, l'apôtre du progrès ! »

A quoi bon discuter ?... « Ecoute, nous avons découvert de la vie sur Jupiter. C'est formidable. J'en suis sincèrement ravi, ravi pour Ezard qui est là-bas, ravi pour tout le monde. Mais qu'est-ce que nous allons en faire ? Où cela nous mène-t-il ? Nous n'avons même pas encore résolu le problème de la vie sur la Terre. »

— « Nous y parviendrons, » dit-il.

Nous avons commencé à rouler dans le tunnel obscur.

III. RI. L'une des multiples complications de la vie sur Terre était les rêves de ma fille. Ils me charmaient énormément : à tel point qu'ils se confondaient souvent, j'en suis persuadé, avec mes propres divagations quand j'étais allongé, détendu, sur le divan de Wace sous les encéphalomètres et autres appareils du LIC. Mais ils me tracassaient en même temps qu'ils m'enchantaient. Cette

enfant recherche l'affection avec tant de constance que je n'ai pas toujours le temps d'y répondre, mais ses rêves, c'est autre chose.

A la façon dont Ri les racontait, ces rêves prenaient une limpidité curieuse. Peut-être étaient-ce des scènes d'un monde où j'aurais souhaité vivre, un monde joujou — un monde simplifié semblant pour ainsi dire ne guère contenir d'autres personnes.

Ri était le fruit de mon mariage de la troisième décennie. Ma femme de la quatrième décennie, Natalie, aimait aussi entendre le bavardage de Ri ; mais Natalie est patiente tant avec Ri qu'avec moi — plus avec Ri qu'avec moi, car elle aime bien me faire sentir son caractère.

Les rêves de Ri ont une certaine qualité qui fait que Natalie et moi les gardons pour nous. Nous n'en avons jamais parlé à nos amis, presque comme s'il s'agissait de petits secrets honteux entre nous. Je n'en ai jamais parlé non plus à mes camarades qui travaillent sur le programme du LIC, ni à Wace ni aux spécialistes mentaux du laboratoire lunaire. D'ailleurs, Natalie et moi nous évitons même d'en discuter ensemble, en partie parce que nous avons conscience de la vénération qu'éprouve Ri pour ses visions nocturnes.

Puis tout le plaisir que me donnaient les rêves de la petite se changea en inquiétude, à cause d'une remarque faite en passant par Ted Greaves.

Voici comment la chose advint.

J'étais rentré de la Lune la veille seulement, par la navette des congés, plus épuisé qu'à l'ordinaire. Les transports aériens entre Kennedy et l'Oriental, entre l'Oriental et l'Eurocen, étaient plus bondés que jamais en dépit de la mise en service d'avions géants supplémentaires ; la nouvelle de la découverte de vie sur Jupiter — au-dessus de toutes les villes civoccidiennes brillaient les énormes projections télévisées du visage de mon beau-frère — semblait avoir créé partout une agitation considérable. Qu'est-ce que les gens croyaient pouvoir en tirer, mystère, mais Wall Street enregistrait un véritable raz-de-marée d'optimisme.

Tant et si bien que j'étais arrivé chez moi complètement à bout. Ri dormait. Oui, elle mouillait toujours son lit, reconnut Natalie. Après une séance de sauna, je tombai endormi dans les bras de ma femme. La Terre tourna. Quand je repris conscience, le matin était venu et je fus réveillé par Ri qui approchait de notre lit.

Les fillettes ont la démarche lourde ; elles pèsent autant qu'un

bébé éléphant. Je peux traverser notre chambre sans faire de bruit, mais cette marmousette ébranle le sol.

— « Je croyais que tu étais encore sur la Lune à nourrir l'Inscient Clectif, papa, » dit-elle.

L'Inscient Clectif est sa charmante déformation du terme Inconscient Collectif ; avec sagesse, elle laisse tomber le « Libre » qui complète le sigle du LIC.

— « L'Inscient m'a donné une semaine de congé, Ri. Maintenant, laisse-moi dormir. Va lire ton livre ! »

Je l'observai à travers mes paupières mi-closes. Elle pencha la tête de côté et me sourit en se grattant le postérieur.

— « Alors cette vilaine chose noire est beaucoup plus intelligente et gentille que je le croyais. »

De son côté du lit, Natalie se mit à rire. « Mais c'est justement ça, le but de l'Inscient Clectif, Ri... d'être plus gentil et intelligent qu'un seul individu peut l'imaginer. »

— « Moi, je peux imaginer des quantités de gentillesses, » dit-elle. Elle ne voulait pas se laisser sevrer de son image d'un Inscient figuré par une grosse chose noire.

Elle grimpa sur le lit et commença à se hisser entre Natalie et moi. Elle avait apporté un grand livre plastique d'images-parlantes de modèle traditionnel qu'elle avait fourré sous son bras. En roulant par-dessus moi, elle me projeta un coin du livre dans la figure, me heurtant douloureusement la joue. Je hurlai :

— « Espèce de petite bourrique maladroite ! Ote-toi d'ici ! »

— « Papa, je ne l'ai pas fait exprès ! »

— « Je m'en moque ! Fiche le camp ! Retourne dans ton lit ! »

Je l'agrippai par le bras et la traînai par-dessus moi. Elle éclata en sanglots.

Natalie, furieuse, se dressa sur son séant. « Pour l'amour du ciel, laisse cette petite tranquille ! Tu es toujours en train de la bousculer ! »

— « Fiche-moi la paix... ce n'est pas ton œil qu'elle a cogné ! Et elle a encore pissé au lit, cette petite cochonne ! »

Voilà comment la dispute a commencé. J'ai honte de raconter la suite. Il y eut les larmes de la petite et celles de Natalie. C'est seulement après le petit déjeuner que tout le monde se calma. Oh ! je peux être parfaitement objectif maintenant dans cette confession et rapporter mes propres faiblesses, ainsi que ce que d'autres ont pensé de moi. Croyez-moi, si ce n'est pas de l'art, c'est de la thérapeutique !

Cela fait un curieux effet de se remémorer maintenant avec quelle fréquence nous nous querellions à l'heure du petit déjeuner... Pourtant, la pièce est des plus paisibles, avec son tapis rouge recouvrant le sol carrelé, ses murs blancs et le mobilier italien de couleur sombre. Nous avions sur les murs des peintures à l'huile démodées, à deux dimensions et non mobiles, et pas d'holoécran. Dans un coin, à demi dissimulée derrière un vase de fleurs du jardin, il y avait Jannick, notre robot domestique ; mais Natalie, qui préférait ne pas s'en servir, la laissait débranchée. Jannick était débranchée à cette occasion. La paix régnait. Néanmoins nous nous querellions.

Pendant que Natalie et moi buvions une dernière tasse de café, Ri vint me trouver en trottinant et dit : « Est-ce que ça te plairait que je te raconte mon rêve maintenant, papa, si tu n'es plus en colère ? »

Je la hissai sur mon genou.

— « Ecoutons donc, s'il n'y a pas moyen de faire autrement. Est-ce encore celui où il y a des mares d'eau chaude ? »

Elle secoua la tête.

— « Ce rêve est venu vers trois heures du matin, » dit-elle. « Je sais l'heure parce qu'un énorme oiseau noir qui ressemblait à un corbeau est venu cogner avec son bec contre ma fenêtre comme s'il voulait entrer et nous réveiller tous. »

— « Cela faisait aussi partie de ton rêve, alors. Il n'y a pas un seul corbeau dans toute cette région de l'Italie. »

— « Peut-être que tu as raison, parce que la maison avait l'air beaucoup plus sale qu'elle l'est pour de vrai... Alors je me suis assise, et puis je me suis mise à rêver que j'étais grasse et lourde et que je portais un gros livre-parlant gras et lourd en haut de la colline. C'était un livre beaucoup plus gros qu'aucun de ceux que j'ai. Je pouvais à peine respirer parce qu'il n'y avait presque pas d'air sur la pente. C'était vraiment un rêve très bête. »

— « Et qu'est-ce qui est arrivé dans ton rêve ? »

— « Rien. »

— « Rien du tout ? »

— « Rien sauf une chose. Devine un peu ? J'ai vu une de ces nouvelles voitures japonaises qui descendait la pente vers moi — tu sais, cette voiture où il y a une grosse roue tout autour. »

— « Elle doit parler de la Toyota Monocar, » dit Natalie.

— « Oui, c'est ça, Natalie, la Toyta Moggacar. C'était comme

une grosse roue qui était en feu, elle a roulé tout près de moi et elle est partie. »

— « Où ça ? »

— « Je ne sais pas. Je ne savais même pas d'où elle était venue ! Dans mon rêve, ça me faisait drôle, justement, alors j'ai regardé partout et au bord de la route il y avait une grosse goutte. Elle ne faisait que descendre, descendre ! Et elle était gardée par huit poteaux qui la protégeaient, des petits poteaux blancs ronds comme des dents. La Moggacar devait être venue de là. »

Nous sommes restés autour de la table, Natalie et moi, à réfléchir à ce rêve après que Ri eut filé jouer dans le jardin ; elle a des pinsons en cages, grenadins et orangés, qu'elle adore.

J'étais sur sa petite colline imaginaire, où l'air était rare et les couleurs pâles, et la silhouette solitaire de l'enfant se tenait là, serrant son livre et regardant la voiture passer comme une flamme. Un symbole du soleil, la roue sur laquelle Ixion est attaché, image de notre civilisation peut-être, signe tantrique de feux évocateurs... Toutes ces choses, et les premières stations automatiques qui tournaient maintenant en orbite autour du Soleil — l'une des grandes réalisations de la Civoccid et, en soi, un symbole suscitant les élans profonds qui couvent au cœur de l'homme. Ces élans se réverbéraient-ils à travers le subconscient de tous les petits enfants, les métamorphosant, les poussant plus avant sur la trajectoire que suit le Monde Blanc ? Quel effet produiraient les nouvelles en provenance de Jupiter ? Quelle sorte de rôle jouerait l'oncle Ian, le découvreur de vie, sur les tréteaux primitifs de l'âme de Ri ?

Je ne me posais ces questions que distraitement, en fait. Cela m'amusait de soulever des questions importantes, en vertu du principe que, si elles sont vraiment importantes, elles se suffisent à elles-mêmes et ne nécessitent pas de réponse. Les réponses ne me tourmentaient jamais, à cette époque. Je n'étais pas un penseur. Ma tâche sur Platon concernait les sentiments et c'est pour cela qu'on me payait. Les réponses incombaient à Johnnie Wace et à ses copains.

— « Nous ferions bien de nous secouer, » dit Natalie en ramassant ma tasse à café. « Puisque tu as un jour de liberté, profites-en. Tu es encore de garde à la frontière avec Greaves, demain. »

— « Je n'ai pas besoin que tu me le rappelles, merci. »

— « Je ne voulais pas te le rappeler... j'énonçais simplement un fait. »

Comme elle passait à côté de moi pour se rendre à la cuisine, je dis : « Je sais que cette maison est archaïque... une maison de paysans tout au plus. Mais si je ne m'étais pas porté volontaire pour faire du service sporadique à la frontière pendant mes heures de liberté, nous ne serions pas ici. Nous serions enterrés dans l'Oriental ou dans quelque autre énorme complexe citadin, comme celui où tu as passé ta misérable enfance. Alors tu te plaindrais encore plus ! »

Elle continua son chemin jusqu'à la cuisine avec les tasses et les assiettes. C'est vrai que la maison avait été construite pour et par des paysans, ou guère mieux ; ses murs de pierre, d'un mètre d'épaisseur, arrêtaient la chaleur de l'été et la brève froidure de l'hiver quand en revenait la saison. Natalie ne répondit pas immédiatement. Quand elle le fit, ce fut si doucement que je l'entendais à peine de l'endroit où j'étais assis, dans le living-room. « Je ne me plaignais pas, Jerry. Je n'oserais pas me plaindre... »

Je fonçai vers elle. Elle était debout près de l'évier, à peu près comme je l'imaginais, les ailes noires de sa chevelure maintenues en place sur sa nuque par un élastique. Je l'aimais, mais elle avait le don de m'exaspérer !

— « Qu'est-ce que ça veut dire... ce *je n'oserais pas me plaindre* ? »

— « Je t'en prie, ne me cherche pas querelle, Jerry. Je ne me sens pas la force d'en supporter beaucoup plus. »

— « Je te cherchais querelle ? Je croyais simplement t'avoir demandé ce que tu sous-entendais en disant ce que tu as dit ! »

— « Je t'en prie, ne t'énerve pas ! » Elle s'approcha et se tint contre moi, les bras passés autour de ma taille, les yeux levés vers moi. Je me raidis sans vouloir lui rendre son regard. « Je ne pensais pas à mal, Jerry. C'est terrible ce que nous nous disputons comme tout le monde... Je sais que tu es bouleversé ! »

— « Bien sûr que je suis bouleversé ! Qui ne serait pas bouleversé par ce qui se passe dans le monde ? Ton merveilleux frère et ses copains ont découvert la vie sur Jupiter ! Est-ce que ça nous touche ? Mon programme à moi, le LIC, il faudra le supprimer si nous ne commençons pas à obtenir des résultats. Et puis il y a aussi le malaise dans les universités — je me demande à quoi pense la jeune génération ! Si nous ne sommes pas forts, les Tiersins vont nous envahir et prendre le dessus... »

Elle commençait à s'énerver maintenant, elle aussi. « Ah ! oui, voilà la vraie raison pour laquelle nous sommes venus vivre ici, au bout du monde, hein... pour que tu puisses taper de temps à autre sur l'ennemi. Pas du tout parce que tu te préoccupais de l'endroit où j'aimerais vivre. »

— « A la différence de certaines gens, je me préoccupe de faire mon devoir envers mon pays ! »

Elle s'écarta de moi. « Il n'entre pas dans ton devoir d'être constamment ignoble envers Ri et moi, hein ? Non ? Tu te soucies de nous comme d'une guigne ! »

C'était un air bien connu qu'elle chantait là.

— « Ne ramène pas encore ça sur le tapis ! Si je m'en moquais, est-ce que je t'aurais acheté ce robot qui reste à ne rien faire dans la pièce à côté ? Tu ne t'en sers jamais, tu préfères engager à la place pour t'aider une grosse vieille bonne femme ! J'aurais mieux fait d'économiser mon argent. Et tu as le toupet de parler d'indifférence ! »

Ses yeux flamboyaient maintenant. Ah ! qu'elle était donc belle à voir.

— « Tu t'en moques, tu t'en moques ! Tu fais de la peine à ta pauvre petite fille, tu me négliges ! Tu es toujours parti sur la Lune ou à la frontière, sinon tu es là à nous tyranniser. Même ce stupide ami que tu as, Ted Greaves, a plus de bon sens que toi. Tu nous détestes ! Tu détestes le monde entier ! »

Je bondis en avant, lui saisis le bras et la secouai.

— « Tu es toujours en train de te plaindre ! Il ne reste plus très longtemps pour finir la décennie et que je sois débarrassé de toi. Ce ne sera pas trop tôt ! »

Je traversai la maison à grandes enjambées et sortis dans la rue en claquant la porte. Grâces en soient rendues aux étoiles, j'étais de service à la frontière le lendemain ! Les gens me saluaient, mais je ne leur répondis pas. Le soleil était déjà haut dans le ciel de l'Italie du Sud ; je transpirais en marchant et me réjouissais de cet inconfort.

Ce n'est pas vrai que je les tyrannisais. Natalie avait peut-être souffert dans son enfance, mais moi aussi ! Il y avait la guerre, à l'époque — la première des guerres entre la Civoccid et le Tiers, bien que nous ne l'envisagions pas exactement sous cet angle à cette

époque, avant le traité Communi-Capita. J'avais été mobilisé à l'âge où d'autres se taillaient des lauriers à l'université. J'avais eu peur, j'avais souffert, j'avais eu faim, j'avais été blessé, j'avais erré deux jours dans la jungle avant que l'hélicoptère de patrouille me récupère. Et j'avais tué quelques Tiersins. Même Natalie n'oserait pas prétendre que cela m'avait amusé. Tout cela appartenait à un passé bien révolu qui pourtant restait toujours présent. Dans mon esprit, cela ne s'était jamais estompé. La Terre avait tourné ; les projecteurs qui éclairaient cette vieille scène ne s'étaient jamais éteints.

Je me trouvais maintenant dans les collines surplombant notre village. Je m'assis à l'ombre d'un olivier et réfléchis. Bizarre comme on se retrouve en train de penser à des choses qui n'ont rien à voir avec votre vie quotidienne.

Inutile de se tourmenter pour une querelle conjugale. Natalie était très bien, simplement un peu soupe au lait. Ma montre indiquait près de dix heures. Ted Greaves n'allait pas tarder à venir à la maison pour faire une partie d'échecs. Je resterais assis un moment où j'étais, respirerais à fond et reviendrais en me promenant. Agir avec naturel. Il n'y avait rien à craindre.

IV. GREAVES. Ted Greaves arriva chez nous vers 10 h 50. C'était un grand gaillard aux cheveux blonds que la malchance avait poursuivi pendant presque toute sa carrière militaire, ce qui l'avait quelque peu aigri à l'égard de la société. Il adorait jouer le rôle du vieux soldat bourru. Après de nombreuses années dans l'armée, il était présentement chef d'exil et commandait notre secteur de la frontière sud entre la Civoccid et les Noirs. En tant que tel, il serait mon supérieur demain quand je prendrais mon service. Aujourd'hui, nous n'étions rien que des camarades et je sortis le jeu d'échecs.

— « J'ai vraiment trop l'impression d'être moi-même un pion pour bien jouer aujourd'hui, » dit-il comme nous nous installions près de la fenêtre. « J'ai passé les dernières vingt-quatre heures au bureau à remplir des photoformulaires. Nous sommes engloutis sous la paperasse ! La famine en Afrique du Nord se double maintenant d'une épidémie de choléra. »

— « Les problèmes du Tiers Monde ne nous incombent pas ! »

— « Malheureusement, nous sommes plus solidaires qu'il n'y paraît en surface. Les autorités redoutent que le choléra ne respecte pas les frontières. Il faut que nous laissions entrer demain quelques

réfugiés et ils pourraient être porteurs de germes. Un bâtiment de quarantaine est en cours d'installation. C'est la faute de la Civoccid... nous aurions dû aider l'Afrique dès le début. »

Pendant le vol Rainbow-Kennedy, j'avais acheté une boîte de bourbon hors taxes. Greaves et moi l'avons alors entamée. Mais il était mélancolique et se lança bientôt sur un de ses vieux dadas : la responsabilité des Etats-Unis dans l'affrontement entre Blancs et Noirs. Je n'acceptais en aucune façon son diagnostic et il le savait ; mais cela ne l'empêcha pas de discourir abondamment sur les plaies de notre société de consommation, sur le fait que tout était une conséquence de la jalousie, sur la honte de la Solution noire — sans préciser, d'ailleurs, comment nous aurions pu éviter celle-ci. Comme nous n'étions que des gamins à l'époque de la Solution, je ne comprenais pas pourquoi il se croyait obligé de s'en sentir responsable. En tout cas, j'étais convaincu que les races de couleur du Tiers Monde étaient sous-développées parce qu'elles manquaient de l'intelligence et de la fible morale de la Civoccid, le Pays Pâle qu'elles détestaient tant.

Je laissai donc Greaves soulager son cœur en buvant le bourbon glacé, tandis que je regardais par la fenêtre notre jardin intérieur.

L'allée centrale dallée, flanquée d'une colonnade envahie par les bougainvillées, conduisait à une petite statue de Diane en marbre de Carrare qui était placée devant le mur du fond. Tous les murs du jardin étaient crépis en jaune. A main gauche, la collection de pinsons de Ri voletaient en gazouillant dans leurs cages. Des citronniers et des orangers poussaient dans les parterres. Au-dessus du mur du fond se profilaient les montagnes de Calabre.

Je ne me lassais pas de la paix de ce paysage. Mais ce qui attirait surtout mon regard, c'était la vue de Natalie dans sa simple robe verte. Je l'avais aimée sous bien des rapports, pensai-je, et à la fin de la décennie il ne serait pas trop pénible de l'échanger pour une autre — cela valait mieux en tout cas que d'être enchaîné à la même femme sa vie entière comme dans l'ancien système — mais ou bien je vieillissais, ou bien Natalie avait quelque chose de particulier. Elle jouait avec Ri et bavardait avec la domestique calabraise. Je n'entendais pas un mot de ce qu'elles disaient, bien que les fenêtres fussent ouvertes pour laisser entrer la douceur et le parfum de l'air ; seul me parvenait le murmure de leurs voix.

Oui, elle devait être échangée. Il ne fallait s'accrocher à rien. C'est ce qui faisait marcher le monde. La désuétude organisée était

devenue une dynamique sociale, dans les relations humaines comme dans les biens de consommation. Quand Ri aura dix ans, elle devra aller au Centre d'Intégration approprié, pour apprendre à devenir un membre actif de la société — tout comme mon autre fille Mélisande était partie l'année précédente, à son dixième anniversaire.

Mélisande qui avait tant pleuré à la séparation... triste indication qu'elle avait effectivement grand besoin d'être intégrée. Nous sommes tous tenus de faire des sacrifices, sans quoi le niveau de vie s'abaisserait. Les séparations, on s'y habitue. Je ne pensais presque plus à Mélisande maintenant.

Et quand j'avais fait la connaissance de Natalie. Natalie Ezard. C'était avant les lois sur l'intégration. « *Le voyage interplanétaire alimente nos désirs les plus secrets et les plus bizarres.* » Autour des états mentaux de vigilance maxima, flottent d'extravagants états hypnoïdes qui colorent de jade et de pourpre les ténèbres extérieures et font avancer jusqu'au bord de l'œil des choses informes. Peut-être est-ce parce qu'au cœur même de la richesse du voyage spatial enclos dans le métal, il y a privation sensorielle. En dépit de toutes ses promesses de renaissance, le vol dans le vide est la mort de la vie et seuls les schizoïdes complets sont immunisés contre ses terreurs. Je n'étais jamais à l'aise, même pendant le trajet Kennedy-Rainbow.

Entre deux planètes, nos désirs les plus excessifs deviennent féconds. Le voyage spatial alimente nos vœux les plus secrets et les plus bizarres. « Il peut arriver des choses affreuses ! » s'était exclamée Natalie dans les premiers temps, en se jetant dans mes bras à mon retour. Et, pendant mon absence, la Civoccid avait promulgué ses lois sur l'intégration, séparant les parents des enfants, octroyant aux enfants de dix ans le bénéfice de devenir les orphelins de l'Etat pour qu'on les dresse à être des citoyens.

Je revivais tout cela devant la toile de fond de notre jardin ensoleillé où se tenait maintenant Natalie Wharton. Elle était plus mince et plus anguleuse que naguère, ses cheveux étaient moins noirs. Un de ces jours, il faudra que nous prenions l'offensive pour annihiler les Noirs jusqu'au dernier dans ce monde Noir-et-Blanc. A mon avis, seule la peur des réactions possibles de la Chine neutre nous a empêchés jusqu'à présent de prendre cette mesure indispensable.

— « Tu vois comme tout est vieux ici ! » dit Ted Greaves en faisant un geste vers le jardin ; il avait mal interprété mon expression. « Regarde cette bougre de vigne, cette statue ! A part la ravissante petite Natalie et ta fille, il n'y a rien qui ne soit là depuis moins de deux cents ans. Là-bas, aux Etats-Unis, tout est neuf, neuf, tout doit être ce qu'il y a de plus nouveau. Dès que des racines commencent à se former, nous les arrachons et repartons à zéro. Résultat... rien qui puisse servir de pierre de touche ! Depuis combien de temps cette maison est-elle debout ? Trois siècles ! Aux Etats-Unis, elle aurait été jetée à bas depuis longtemps. Ici, elle est entretenue par des soins attentifs, aussi est-elle comme neuve. Comme neuve ! Tu vois, je suis victime de mes propres clichés. Elle est mieux que neuve, elle est aussi bonne que de l'ancien ! »

— « Tu es sentimental, Ted. Ce ne sont pas les choses mais les autres gens qui comptent. Les gens sont vieux, les mondes aussi. Les fusées russo-américaines qui naviguent à travers le système nous font comprendre à quel point nous sommes vieux, précisément, combien nous sommes habitués à nous-mêmes. Nos racines sont en nous-mêmes. »

Nous adorions philosopher, c'est vrai.

Il émit un grognement et alluma un cigare-flash. « Cela te va bien de dire ça, toi qui travailles à constituer ce Libre Inconscient Collectif. N'est-ce pas précisément encore un programme américain pour extérioriser le mal et émonder nos racines ? »

— « Absolument pas ! Le LIC sera une banque d'émotions, un ordinateur si tu préfères, qui emmagasinera non pas les fruits de l'intellect humain mais les fruits de la psyché. Maintenant qu'il y a surpeuplement et que notre vie doit être enrégimentée, le LIC nous permettra de retrouver la liberté de notre imagination. »

— « S'il aboutit ! »

— « Bien sûr, » admis-je, « à condition qu'il aboutisse. Jusqu'à présent, nous ne tirons de notre grosse vieille chose noire que des archétypes primitifs. Il suffit de continuer à lui fournir de la matière. » Avec Greaves, je montrais toujours plus d'entrain que je n'en ressentais : pour contrebalancer sa tendance au pessimisme, je suppose.

Il se leva et regarda par la fenêtre. « Bah, je n'ai guère que la gloire d'être un soldat — et sans grande gloire. Je ne comprends rien aux banques d'émotions. Mais peut-être que vous la suralimentez, votre grosse chose noire, et qu'elle crève de pléthore, exactement comme la Civoccid. Certains rêves archétypes, les jeunes

humains les font, alors pourquoi pas ta machine nouveau-née ? Les jeunes rêvent surtout quand ils sont destinés à mourir jeunes. »

La mort était un de ses grands thèmes. « La paix qui surpasse tout entendement » : ainsi l'avait-il appelée une fois.

— « Quelle sorte de rêves ? » demandai-je, machinalement.

— « Pour le système nerveux, l'imagerie du rêve est reçue exactement comme les stimuli sensoriels. Il y a des rêves prodromiques, des rêves qui annoncent la mort. Nous ne savons pas ce qu'est l'état de veille, n'est-ce pas, tant que nous ne savons pas ce que sont les rêves ? Peut-être que toute cette lutte entre Noirs et Blancs n'est qu'un super-rêve, comme un merle tapant du bec à une vitre. »

La conversation fait jaillir des pensées cachées. J'avais écouté, mais je m'étais surtout étonné de cette façon qu'il avait de ne jamais répondre directement à une question, comme le font d'ailleurs la plupart des gens. Quelqu'un m'a dit que c'est un effet d'holovision, de division de l'attention. Donc, j'étais plongé dans mes réflexions quand il émit cette remarque sur les merles tapant aux vitres, et cela me rappela le début du rêve de Ri, où elle ne savait pas si elle dormait ou était éveillée.

— « Quel rapport avec la mort ? »

— « Allons faire un tour au soleil avant qu'il devienne trop brûlant. Certains enfants sont trop peu de ce monde pour vivre. Bon Dieu, Jerry, les gosses sont proches de l'état primitif, du monde psychologique originel ; ce sont eux qui possèdent le don des divinations mystérieuses. S'ils ne doivent pas atteindre la maturité, leur psyché le sait et n'a pas l'énergie suffisante pour les entraîner vers le stade d'existence suivant. »

— « Allons au soleil, » dis-je. Je ne me sentais pas dans mon assiette. Les poinsetties en fleur étalaient leurs langues rouges. Un lézard était allongé sur une branche de caroubier. Ce soleil qui disparaissait derrière la colline de Ri... était-ce la mort ? Et les huit dents ou poteaux ou je ne sais plus quoi, plantés au bord du néant... ses années ? Les pinsons sautaient de perchoir en perchoir, incapables de rester tranquilles dans leur captivité.

V. SICILE. Le lendemain, presque avant l'aube, je survolais la Calabre et la pointe de l'Italie. Les installations militaires scintillaient au-dessous. C'était un des avant-postes sud de l'Europe qui marquaient la frontière entre les deux mondes. Il était tenu par

des forces opérationnelles comprenant des Américains, des Européens et des Russes. J'étais parti avant le réveil de Ri. Natalie, avec ses ailes de cheveux noirs, s'était levée pour me dire au revoir. Au revoir, toujours au revoir. Et quelle était la signification du gros livre noir que Ri portait dans son rêve ? Non, c'était impossible.

Le détroit de Messine étincela sous notre fuselage sans aile. L'air, l'eau, la terre, le feu, les quatre éléments originels. Le cinquième, l'espace, était resté en attente. Dieu seul sait ce que l'espace produisait dans le cœur et l'esprit de l'humanité, quelle réaction aborigène était amorcée. Peut-être, une fois que nous aurions liquidé les Tiersins, l'Inscient Clectif nous donnerait-il le temps de mettre de l'ordre dans nos idées. Nous n'avions jamais le temps de réfléchir. Même les pinsons dans leur long emprisonnement n'avaient pas assez de temps. Et l'oiseau à la fenêtre de Ri ? Quel côté de la fenêtre était au-dedans, lequel au-dehors ?

Nous descendions vers la Sicile, vers ses montagnes couleur de pain brûlé. Je voyais la tête et les épaules de Greaves dans le siège du pilote.

La Sicile était un terrain neutre. Le monde des Blancs et celui des Noirs se rencontraient dans ses vallées rongées par l'érosion. J'avais eu pour petit déjeuner un demi-pamplemousse, cueilli le matin même dans le jardin, et une tasse de café noir sans sucre. Restriction volontaire de la ration alimentaire. De l'autre côté de la frontière qui approchait, cette ration chiche aurait paru un festin du fait de la famine qui régnait.

Quelque part au sud, un dernier aperçu de la mer et, dans le lointain, la fumée noirâtre de Malte qui brûlait encore au bout de dix ans. Puis surgirent l'Etna et les terres intérieures figées dans leur accablement — et nous nous préparâmes à atterrir.

Cette terre stérile était le vrai royaume de la mécanique. La Sicile — celle du nord, la moitié qui appartenait à la Civoccid — était constellée d'autant de robots que la Lune elle-même. Tous travaillaient aveuglément en prévision de quelque action désespérée que tenteraient les espèces inférieures de la partie sud. Je saisis mon canon à gaz et descendis dans la chaleur dès que l'échelle se fut placée automatiquement en position.

Côte à côte, Greaves et moi sautâmes dans la pogo-armure, l'armure-échasses à ressort, qui s'offrait à nous et nous traversâmes le

terrain à grands bonds de kangourou de neuf mètres à la fois.

La frontière des Blancs était marquée par des soucoupes placées sur des poteaux à dix mètres d'intervalle ; entre les soucoupes, la barrière magnétique miroitait, portant jusqu'au ciel sa propension à l'hallucination.

Le Monde Noir avait sa frontière, lui aussi. Elle se dressait au-delà de notre champ magnétique — se dressait, qu'est-ce que je dis là ? Elle faisait serpenter à travers la Sicile un mur vacillant de pierres mal assemblées. Une bonne partie de ces pierres provenaient de villes, de villages et d'églises qu'on avait démantelés. De temps à autre, un indigène en récupérait pour bâtir quelque misérable cahute où loger les siens. Des fonctionnaires noirs indignés démolissaient la cahute et remettaient les pierres en place. Ils prenaient là une peine bien utile, vraiment ! Je n'aurais pas eu grand mal à sauter avec mes échasses à ressort par-dessus leur enceinte.

Et une enceinte de huit poteaux...

Nous avons traversé le terrain encombré en direction de la poterne avancée. Soleil et gravité. Nous étions des hommes massifs de deux mètres soixante-dix sinon plus, avec des bottes de soixante centimètres ; au-dessus de nos têtes, des casques-parapluie de plus de trente centimètres de haut. Nos mégaphones portaient à plus de quinze cents mètres. Nous avions l'air de robots malfaisants sortis d'un cauchemar échevelé des Noirs. A la poterne avancée, nous sommes entrés et avons dépouillé notre armure dans des réduits magnétisés.

Au sommet de la tour, Greaves débrancha le contrôle automatique et il opéra sa liaison avec Palerme et les comsatellites dans les hauteurs de l'éther. Je vérifiai le contact avec Immigration et Isolement pour voir s'ils fonctionnaient.

D'ici, nous avions une belle vue sur le territoire ennemi détesté, par-dessus le sommet de leurs tours de bois, sur les misérables villages de pierre d'où des hordes de gens émergeaient déjà, bien qu'il y eût encore cinquante minutes à passer avant que nous abaissions les écrans électriques pour leur permettre de traverser. Au-delà de ces foules, les montagnes croulaient dans leurs vallées qu'elles écrasaient, mouchetées de buissons. Pas un endroit où vivre convenablement. Si nous nous emparions de l'île — comme j'ai toujours soutenu que nous devrions le faire — nous installerions des usines de désalinisation sur la côte, nous importerions du terreau, de l'engrais et les nouvelles semences suractivées, et nous ferions régner l'abon-

dance dans tout le pays en moins de cinq ans. Dans l'actuel statu quo, les cinq prochaines années n'apporteraient que la famine et la religion ; c'est tout ce qu'ils avaient là-bas. Une violente épidémie de choléra, où il fallait compter les morts par centaines de milliers, ravageait déjà l'Afrique dans sa marche vers l'ouest à partir de Calcutta, sa capitale traditionnelle.

— « Les salauds ! » dis-je. « Un jour, il y aura une loi dans le monde entier pour interdire aux gens de se multiplier comme de la vermine ! »

— « Et une loi interdisant de s'enrichir de ce fait, » dit Greaves. Je ne compris pas sa réflexion. Je pense qu'elle avait un rapport avec sa théorie stupide que la Civoccid tirait profit de la misère du monde pauvre en prélevant de lourdes taxes d'importation. Greaves ne s'expliqua pas et je ne lui demandai pas de le faire.

Au tableau de contrôle auxiliaire, j'envoyai une fusée d'observation invisible surveiller un des villages ennemis. Bien qu'elle risquât d'être décelée sur les antiques écrans de radar des Noirs, ils ne pourraient que s'irriter de cette violation des conventions internationales, car ils n'étaient même pas capables de l'intercepter.

L'œil plana au-dessus d'un groupe de cabanes et s'ajusta. L'holographe de haine arriva jusqu'à moi en trois dimensions dans son cube.

Adossés à des entrées de maisons, sur des balcons parés de fleurs échevelées, dans des allées, il y avait des groupes de Noirs. C'étaient des Arabes, des Maltais réfugiés, des Siciliens de souche, des renégats du camp des Blancs ; impossible de discerner les groupes ethniques sous la crasse, le hâle et les vieux vêtements non-synthétiques. Je centrai l'objectif sur une jeune femme basanée qui se tenait sur le seuil d'une taverne, la main posée sur l'épaule d'un garçonnet. Quand Natalie se trouvait dans le jardin sous le poinsettie, qu'avais-je donc pensé ? Qu'un jour nous aurions pu propager l'amour entre nous ?

Avant que le monde soit devenu trop difficile à vivre, il y avait eu un moyen sûr de multiplier et de partager l'amour. Nous aurions eu des enfants que nous aurions élevés pour la voluptueuse récompense de les avoir, de les aider à grandir sains et forts. De leurs entrailles aussi la santé aurait irradié.

Mais les Tiersins convoitaient les richesses de la Civoccid sans accepter ses disciplines. Ils se multipliaient. Sans discrimination,

avec prodigalité. Le monde était surpeuplé d'enfants et d'adultes, de même que le vide spatial était bourré de rêves sinistres. Seuls les faibles, les démunis et les affamés pouvaient procréer sans frein des enfants dans le monde. Leur progéniture débile et démunie encombrait les tombes et les entrailles du monde. Cette fille brune qui riait sur mon écran ne méritait que la semence explosive d'un canon.

— « Rappelle cette fusée, Jerry ! » dit Greaves qui approchait.

— « Qu'est-ce qu'il y a ? »

— « Rappelle ta fusée. »

— « Je jette un coup d'œil sur les macaques. »

— « Rappelle-la, je te dis. Puisqu'il n'y a pas nécessité impérieuse, tu enfreins les règlements. »

— « Qui s'en soucie ? »

— « Moi, » répliqua-t-il. Il avait l'air mauvais. « Moi, je m'en soucie et je suis chef d'exil. »

Tout en guidant l'œil sur la voie du retour, je dis : « Tu n'étais pas à prendre avec des pincettes hier non plus. Tu as joué aux échecs comme un pied. Qu'est-ce qui t'est arrivé ? »

Mais à peine eus-je posé la question que j'aurais pu donner la réponse. Il avait les nerfs à vif parce qu'il avait dû être averti que son fils revenait des terres arides du Tiers Monde.

« Tu es à cran à cause de ton anarchiste de Pete, c'est ça ? »

C'est alors qu'il se jeta sur moi.

Dans la taverne sombre, Pete Greaves payait à ses amis une dernière tournée. Il avait séjourné presque trois semaines dans cette minable petite ville, en attendant le jour d'ouverture de la frontière ; pendant ce laps de temps, il en était venu à connaître pratiquement tout le monde. Et tous — pas seulement Max Spineri qui avait voyagé avec lui depuis Alexandrie — lui juraient une amitié éternelle en ce jour de séparation.

— « Et que la peste étouffe le Roi Choléra ! » dit Pete en levant son verre.

— « Mieux vaut retourner en Occident avant que le Roi Choléra visite la Sicile ! » dit un muletier.

La boisson était forte. Pete se sentit enclin à faire un discours. « Quand je suis arrivé ici, j'étais un imbécile infatué de lui-même et imbu de toute la propagande de l'Occident, » déclara-t-il. « Je

repars avec les yeux ouverts. Je suis devenu un homme au cours de cette année que j'ai passée en Afrique et en Sicile. De retour chez moi, je mettrai en œuvre ce que j'ai appris. »

— « C'est maintenant ici, ton chez toi, Pete, » dit Antonio, le barman. « Ne retourne pas au Pays Pâle, sinon tu deviendras une machine comme les autres. Nous sommes tes amis... reste avec tes amis ! »

Mais Pete remarqua que le vieux bougre malin le volait en lui rendant la monnaie.

— « Je dois retourner là-bas, Antonio... Max te le dira. Je veux secouer les gens, les obliger à écouter la vérité. Il faut que ça change, absolument, même si nous sommes obligés de bouleverser toute la situation existante pour y parvenir. Dans tout le Pays Pâle, tu peux m'en croire, il y a des milliers... des millions d'hommes et de femmes de mon âge qui sont outrés de la façon dont marchent les choses. »

— « C'est pareil ici ! » s'écria un paysan en riant.

— « Bien sûr, mais en Occident c'est différent. Les jeunes sont las d'entendre affirmer qu'ils participent au gouvernement, las de la bureaucratie, las d'une technocratie qui renforce simplement le pouvoir des politiciens. Qui se soucie qu'il y ait de la vie sur Jupiter alors qu'ici l'existence devient de plus en plus intenable ! »

Il s'aperçut — ce qui n'avait jamais cessé de l'étonner pendant tout le temps passé au Pays Noir — que ce genre de propos n'éveillait aucun écho chez eux. Il était de leur bord, comme il le leur répétait continuellement. Pourtant, au mieux, leur attitude envers les Blancs était ambivalente : un mélange d'envie et de mépris pour des nations qu'ils considéraient comme esclaves des machines et des biens de consommation.

Il fit une nouvelle tentative, leur parla du pouvoir étudiant et des mouvements *underground*, mais Max l'interrompit : « Il va falloir que tu te mettes bientôt en route, Pete. Nous savons ce que tu penses. Ne t'en fais pas... toi et les tiens, vous avez trop de mal à prendre la vie comme elle vient. Regarde, j'ai un cadeau d'adieu pour toi... »

Tirant Pete à l'écart dans un coin, il sortit un revolver qu'il fourra dans la main de son ami. Pete l'examina et vit que c'était un antique Enfield anglais, en parfait état. « Je ne peux pas accepter ça, Max ! »

— « Mais si, bien sûr ! Ce n'est pas moi qui te l'offre mais l'Organisation. Pour t'aider dans ta révolution. Il est chargé de six

balles ! Il faudra que tu le caches, parce qu'on te fouillera quand tu franchiras la frontière. »

Il serra la main de Max. « Aucune balle ne sera perdue, Max ! » Il tremblait. Peut-être surtout par peur de lui-même.

Quand il serait loin de la chaleur, des mouches, de la poussière et de ses amis sales et loqueteux, il se rappellerait cette glorieuse image de lui-même et en tirerait du courage.

Il sortit sous le soleil et alla vers Roberta Arneri qui regardait le convoi s'assembler pour le court trajet jusqu'au poste frontière. Il lui prit la main.

— « Tu sais pourquoi il faut que je m'en aille, Roberta ? »

— « Tu t'en vas pour beaucoup de raisons. »

C'était assez vrai. Le regard perdu dans le soleil implacable, il essaya d'en faire le compte. En dépit de la haine qui séparait les deux mondes, il y avait des points faibles où ceux-ci s'appuyaient l'un sur l'autre. Sous cette haine gisaient des ambiguïtés qui ressemblaient presque à de l'amour. Encore que l'état de guerre fût déclaré, certains échanges commerciaux continuaient. Et il était impossible de retenir la jeunesse. Chaque année, de jeunes Blancs — des « anarchistes » aux yeux de leurs aînés — franchissaient en fraude la frontière avec des ambulances et des médicaments. Et les médicaments étaient payés par leurs aînés. C'était une façon de se mettre en règle avec leur conscience. Ou avec leur haine. Un signe, un symbole — personne ne savait de quoi, bien que l'importance en eût été ressentie, comme un rêve paraît important même si on ne le comprend pas.

Maintenant, il revenait. Antonio avait peut-être raison. Il ne reviendrait probablement jamais dans le Tiers Monde ; son propre monde le transformerait certainement en machine.

Mais il devait porter témoignage. Il avait seize ans.

Il devait rentrer chez lui pour déclarer : « La vie sans tout-à-l'égout, la vie avec le ventre à demi plein, a une certaine saveur. C'est quelque chose de positif. On n'en est pas moins un être humain. Il n'y a pas de vertu particulière à être blanc de peau, à avoir du lard sur la panse et à se soulager dans une belle cuvette de porcelaine chaque fois que les laxatifs font leur effet. »

Il se demanda s'il pourrait rendre ce discours assez convaincant, une fois de retour dans les immenses lapinières hygiéniques de la Civoccid — en particulier alors qu'il soupirait encore lui-même du fond du cœur après tout le confort et les privilèges, y compris la douche quotidienne avant de s'asseoir devant la table du petit

déjeuner. Ici, tout avait été très amusant, mais assez est assez. Plus qu'assez quand on se rappelait les effets de la peste.

— « Tu t'en vas pour revoir ton père, » diagnostiqua Roberta.

— « Peut-être. En Amérique, nous essayons de trancher les liens familiaux. Quand on en a fini avec la religion, on détruit le caractère sacré de la famille. Cela encourage les gens à émigrer vers d'autres planètes, à aller où on le leur commande. »

Il avait honte de le dire... et il en était pourtant à demi fier.

— « Voilà pourquoi vous êtes tous si nerveux et voulez perpétuellement partir en guerre. Vous n'avez pas été assez embrassés quand vous étiez bébés, hein ? »

— « Oh ! chacun de nous est une cellule isolée. La vie n'est pas aussi désagréable que tu le crois, là-bas, au milieu des roues du progrès, Roberta, » dit-il amèrement. Il l'embrassa. Les lèvres de la jeune femme avaient un parfum d'ail.

Max lui tapa sur l'épaule.

— « Laisse tomber, gars... tu rentres chez toi. Embarque ! »

Pete grimpa sur la charrette tirée par un âne avec un autre anarchiste blanc récemment arrivé en bateau dans l'île en provenance de Tunisie. Pete était venu dans le mystérieux Tiers Monde au volant d'un camion plein de ravitaillement. Le camion avait été volé en Nubie, où Pete avait été atteint de malaria et de dysenterie. Il rentrait les mains vides. Mais les paumes de ces mains n'étaient plus douces.

Il serrait maintenant la main de Max. Ils se regardèrent sans rien dire tandis que le charretier aiguillonnait sa bête pour qu'elle se mette en route. Il y avait de l'affection dans leurs yeux, oui — indéfectible à sa façon, car Max était aussi un soi-disant extrémiste ; mais il y avait aussi l'implacable inimitié réciproque qui jaillit immanquablement entre ceux qui possèdent et ceux qui n'ont rien. Une inimitié plus puissante que les hommes, incurable par les hommes. Tous deux détournèrent le regard.

Dissimulant sa gêne, Pete regarda autour de lui. Pendant les jours d'attente qu'il avait vécus au village, il avait fait sa connaissance de fond en comble, depuis l'église qui se trouvait à l'extrémité jusqu'aux buissons de cactus étêtés qui poussaient à l'intérieur. Il avait apprécié aussi le rythme de la vie, accordé aux plus lents et aux plus bêtes de telle sorte que les lents et les bêtes réussissaient à survivre. De l'autre côté de la frontière, le temps filait en quatrième vitesse.

Sur les pierres grises, les sabots de l'âne faisaient peu de bruit. D'autres charrettes avançaient, avec des chiens qui leur faisaient escorte en rasant les murs. Il avait l'impression — terrible et exaltante — de quitter l'abri de l'histoire et de se diriger vers l'endroit où commençait l'énergie du monde.

Pete fit signe à Max, à Roberta et aux autres, puis cligna des paupières pour voir les fortifications de son propre secteur. La frontière apparaissait lointaine mais nette dans l'air incolore. Comme il regardait, il aperçut une espèce de géant à la fois terrifiant et comique, deux fois plus grand qu'un homme adulte, un complexe d'homme et de machine, qui avançait en bondissant à travers la plaine dans sa direction. Le monstre qui poussait des hurlements de folle colère en chargeant semblait flamber dans le soleil.

Il avançait vers lui comme une roue de flammes qui dévalerait une pente raide en brûlant tout sur son passage.

VI. EGO. Ted Greaves était pour moi un ami de longue date. Je ne sais pas pourquoi il s'est jeté sur moi en furie simplement parce que je l'avais nargué à propos de son fils. D'ailleurs, je ne sais pas non plus pourquoi la colère s'est tout à coup déclenchée en moi comme ça.

Ma dernière séance du LIC m'avait laissé assez peu en forme, mais la colère m'a donné de la force. J'ai évité son premier coup et l'ai frappé fort sous le cœur. Comme il se courbait en gémissant de douleur, je l'ai frappé encore, cette fois à la mâchoire. Il a levé le poing droit et m'a éraflé le menton mais j'avais recommencé à le bourrer de coups. Il est tombé.

J'avais déjà eu ce genre d'accès, mais pas depuis plusieurs années. Quand je repris conscience de mes actes, j'étais en train de sauter dans la pogo-armure et je n'avais qu'un souvenir des plus vagues de ce que j'avais fait à Greaves. Je me rappelais toutefois que j'avais abaissé la barrière magnétique.

Je bondis vers cette terre détestée. J'entendais les gyros peiner, j'entendais le rugissement de ma voix qui s'enflait devant moi comme une voile.

— « Vous avez tué ma fille ! Vous avez tué ma fille ! Vous n'entrerez pas ! Vous ne jetterez même pas un coup d'œil ! »

Je ne savais pas ce que je faisais.

Il y eut des bêtes qui s'égaillèrent. Je renversai une charrette. J'étais presque au premier village.

J'avais l'impression de courir à cent soixante à l'heure. Pourtant, quand le coup de feu retentit, je m'arrêtai net. Comme les collines étaient belles pour qui ouvrait les yeux et ne les refermait pas ! Des pigeons tournoyaient tout blancs au-dessus des toits luisants. Des gens immobiles. Un jour, ces lieux seraient à nous et nous serions les maîtres du monde entier. Le monde entier vibra du fracas de mon équipement qui tombait à terre et la poussière tourbillonna comme des galaxies en furie.

Mieux valait la souffrance que cette éternelle situation en porte-à-faux.

Je regardais un garçon au visage blême, il descendait en trébuchant de la charrette, la charrette s'écartait de lui. Des gens criaient et s'éparpillaient partout comme des chiffons. Mon regard ne fixait que lui. Ses yeux étaient braqués seulement sur moi. Il tenait à la main un revolver fumant.

Je me demandais avec stupeur comment je savais qu'il était Américain. Un Américain qui s'était emparé de la figure de Ted Greaves et l'avait tirée par l'intérieur jusqu'à ce que toutes ses rides eussent disparu et qu'elle eût repris un air de jeunesse proprement choquant. Mon exécuteur portait un masque.

Un gyro fonctionnait péniblement près de ma tête comme s'il était engorgé par du sang. Je ne pouvais que regarder ce masque. Il approchait et il fallait lui dire quelque chose.

— « C'est comme dans un western... » Avec un effort pour rire.

La mort descendit des collines du Pays Noir jusqu'à ce qu'il ne restât plus dans le visage du garçon que ses yeux voilés, comme des blessures dans l'univers.

Ils disparurent.

Quand les drogues m'eurent tiré de ma transe hypnoïde, j'étais encore relié au LIC, avec les onze autres membres de mon équipe, les autres esclaves de l'Inscient Clectif.

Aux toubibs penchés sur moi, je dis : « Je suis mort de nouveau. »

Ils hochèrent la tête. Ils avaient regardé les écrans de contrôle.

— « Calmez-vous, » dit l'un d'eux. Mon regard s'éclaircit et je vis que c'était Wace.

J'avais l'habitude des instructions. Je m'efforçai de me calmer.

J'étais toujours en première ligne, là où l'individualité lutte avec

l'antique conscience tribale indéfinissable. « Je suis mort de nouveau, » ai-je gémi.

— « Détends-toi, Jerry, » dit Wace. « Ce n'était qu'un rêve hypnoïde comme tu en as toujours. »

— « Mais je suis mort encore une fois. Pourquoi dois-je toujours mourir ? »

Tommy Wace. Son prénom était Tommy. Les données avaient été brouillées.

Avec froideur, il s'efforçait de réconforter et de donner une expression de compassion à son visage desséché. « Les rêves sont de la mythologie, en partie individuelle, en partie universelle. Les rêves de déprogrammation et les rêves du type prémonitoire sont des fonctions naturelles du système psychique autorégulateur. Il n'y a rien d'alarmant dans le fait de rêver de mourir. »

— « Mais je suis mort encore... et j'étais divisé en deux personnes... »

— « La défense parfaite dans un monde divisé. Une forme d'adaptation. »

Il était impossible de faire partager à ces gens-là ce qu'on souffrait, bien qu'ils eussent tout vu sur les écrans de contrôle. Je passai avec lassitude la main sur mon visage. Mon menton me donna la sensation d'un cactus.

— « Tant de haine intérieure, Tommy... d'où vient-elle ? »

— « Johnnie. Du moins en débarrasses-tu ton système. Tiens, voilà quelque chose à boire. »

Je me mis sur mon séant. « Le LIC devra fermer ses portes, Johnnie, » repris-je. Je savais à peine ce que je disais. J'étais de retour dans le monde réel, dans l'abrasif laboratoire lunaire au-dessous de Platon — et soudain je vis que je pouvais distinguer le vrai du faux.

Pendant des années et des années... *j'avais été dans l'erreur* !

J'avais extériorisé la haine qui me rongeait. Le rêve me démontrait que je craignais de m'unifier de peur que cela ne me détruise.

Haletant, je repoussai le verre de Wace. J'avais des visions. Le Monde Blanc avait rejeté la religion. Une fois la religion rejetée, on rejette aussi d'autres structures d'espoir ; la vie familiale se désintègre. On est lancé vers la structure plus vaste de la science. C'était cela la façon de vivre de la Civoccid. Nous avions fait un mauvais départ mais nous continuions sur notre lancée. On ne pouvait plus revenir en arrière. Le reste du monde devait suivre... Non,

devait y être amené. Pas poussé, pas rudoyé. Conduit. Révélation !

Une partie de ce petit drame au rabais où nous sommes plongés vient du fait que nous ne pouvons jamais définir complètement en quoi consiste le drame.

— « Johnnie, je ne suis pas obligé de mourir à chaque fois, » dis-je. « C'est là mon erreur, notre erreur ! » Je m'avisai que je pleurais sans pouvoir m'arrêter. Quelque chose se dissolvait. « Noirs et Blancs ne font qu'un, pas deux ! Nous nous combattons nous-mêmes. Je me battais contre moi-même. Rebranche-moi ! »

— « Séance terminée, » dit Wace en approchant à nouveau le verre. « Tu as fait plus que ta part. Allons te faire examiner au labo de psycho, puis tu repartiras en permission sur Terre. »

— « Mais ne comprends-tu pas ?... » J'abandonnai et acceptai son abominable breuvage.

Natalie, Ri... Moi aussi, j'ai mes cauchemars, ma petite chérie... Mon lit est mouillé et mon matelas trempé de sang.

John Wace appela un des infirmiers pour m'aider à me lever. Une fois en route, je fus en mesure de me rendre tout seul au labo de psycho.

— « Tu t'en tires très bien, Jerry ! » cria Wace. « A ton prochain retour sur la Lune, je te ferai indiquer Jupiter ! »

Je m'en tirais bien !... Je venais tout juste de voir mes convictions les mieux enracinées et les plus intimes opérer une conversion de cent quatre-vingts degrés !

Dans le labo de psycho, j'étais si tendu que je ne les laissai pas parler. « Vous savez comment ça se passe, on glisse insensiblement de l'état hypnoïde à l'état de rêve... comme si on s'enfonçait à travers une couche de nuages. J'ai commencé par revivre ma dernière période de congé avec Natalie et Ri. Elle est remontée des réserves de ma mémoire aussi vraie et aussi agréable que dans la réalité, sans distorsion ! La distorsion ne s'est produite que lorsque je me suis remémoré mon atterrissage en Sicile. Ce qui est arrivé dans la réalité, c'est que Ted Greaves et moi avons laissé son fils franchir la frontière avec les autres anarchistes blancs. J'ai trouvé le revolver qu'il essayait d'introduire en fraude — il l'avait caché dans le haut de sa botte.

» Ce revolver est le symbole qui a déclenché mon cauchemar. Nos vies se déroulent selon différentes phases, comme celles de la Lune. Je me suis identifié entièrement à Pete. A son âge, moi aussi, j'étais un révolutionnaire, moi aussi je voulais changer le monde, moi aussi j'aurais voulu tuer mon moi actuel ! »

— « A l'âge de Pete Greaves, vous combattiez pour la Civoccid et non pas contre elle, Wharton, » me rappela un des psychiatres.

— « Oui, » dis-je, « j'étais en Asie et je savais me servir d'un revolver. J'ai taillé en pièces toute une bande de Tiersins. Cela se passait vers l'époque où les Russes se sont alliés avec nous. » Je ne voulais pas continuer. Je m'en rendais bien compte. Ils n'avaient pas besoin d'une vraie confession.

— « La culpabilité que vous avez ressentie en Asie était assez naturelle, » dit le psychiatre. « La supprimer était également naturel... Une culpabilité réprimée est la cause de la plupart des maladies mentales et physiques du pays. Depuis, elle s'est aigrie et changée en haine. »

— « J'essaierai d'être un bon garçon à l'avenir, » dis-je en souriant avec une feinte docilité. A l'époque, les implications de mon propos ne m'apparaissaient pas autant qu'au psychiatre.

— « Vous avez conquis votre diplôme, Wharton, » dit-il. « Vous avez droit à des vacances sur Terre tout de suite. »

VII. CLECTIF. Le globe, dans sa révolution sans fin, nous emportait vers l'ombre. Dans le jardin, un rai de soleil frappait le haut du mur. Natalie avait allumé une spirale contre les moustiques ; son parfum flottait jusqu'à l'endroit où nous étions attablés avec nos bières. Nous achetions les spirales anti-moustiques à l'épicerie du village ; c'était de la contrebande en provenance du Tiers Monde et il y avait « *Fabriqué au Caire* » imprimé sur le paquet.

Ri s'affairait avec deux pots en terre à un bout du jardin. Elle jouait en silence, sachant qu'elle aurait dû être couchée. Ted Greaves et Pete étaient assis avec nous, buvant de la bière et fumant. Pete n'avait pas prononcé une parole depuis leur arrivée. A ce moment-là, je ne pouvais pas entrer en contact avec lui. Je ne m'en souciais guère. Les icebergs continuaient encore à fondre et à s'écraser.

Comme Natalie apportait une autre cruche et la posait sur la table de bois brut, Greaves lui dit : « Nous allons avoir un héros dans nos murs si votre frère vient vous voir à son retour de Jupiter. Pensez-vous qu'il viendra ici ? »

— « C'est certain. Comme la plupart des gens, Ian déteste la Côte Est. »

— « A ce qu'il paraît, il a trouvé Jupiter aussi bondé que la Côte Est ! »

— « D'ici qu'il arrive, l'Inscient Clectif sera en application, » dis-je.

— « Je croyais que tu avais prédit sa disparition ? » s'écria Greaves.

— « C'est parce qu'il était bloqué par la haine. »

— « Tu plaisantes ! Comment bloque-t-on une machine avec de la haine ? »

— « La production vaut l'apport. Le LIC est un entrepôt réactif : on y enfourne de la haine, alors on en sort de la haine. »

— « La définition s'applique aux êtres et aux groupes humains, » intervint Pete Greaves qui frottait l'ongle de son pouce contre la table.

Je le regardai. J'étais incapable d'éprouver de l'amitié à son égard. Il avait raison dans ce qu'il disait, mais je ne pouvais pas acquiescer à son propos. Il m'avait tué — encore que ce fût seulement son aspect physique sous lequel je m'étais déguisé — même si cela n'avait été qu'une illusion hypnoïde.

Je me forçai à dire : « C'est paradoxal que les hommes puissent détester des gens qu'ils ne connaissent pas et n'ont même pas vus. On peut aisément haïr des gens qu'on connaît — des gens comme soi-même. »

Pete ne répondit pas et ne leva pas les yeux.

« Ce serait tragique si nous nous mettions à détester les créatures de Jupiter simplement parce qu'elles sont là-bas. »

J'avais dit cela pour le provoquer, mais il se contenta de hausser les épaules. Natalie but une gorgée de bière en m'observant.

Je demandai à Pete : « Crois-tu que quelques-uns de tes farfelus d'amis de l'autre côté de la frontière seraient d'accord pour venir introduire leurs archétypes dans le LIC ? Crois-tu qu'ils seraient capables de suivre le rythme et de supporter le voyage ? »

Lui et son père me dévisagèrent comme s'ils n'en croyaient pas leurs oreilles.

Avant que le garçon ouvre la bouche, j'avais compris que j'avais établi la communication avec lui. Il ne serait pas obligé de devenir tout doucement schizoïde. Il nous parlerait, à Natalie et à moi, un jour ou l'autre, et nous aurions de première main la relation de ses voyages. Quelques couches défensives devraient d'abord être abattues. Les siennes et les miennes.

— « Vous devez plaisanter ? » dit-il.

Brusquement, j'éclatai de rire. Tout le monde pensait que je plaisantais. Si c'est ce qu'on appelle plaisanter, j'avais enfin l'impression de cesser de plaisanter après bien des années passées à ça. Je me détournai soudain de la table pour cacher les larmes qui me brûlaient les yeux.

Prenant Natalie par le bras, je dis : « Viens, il faut que nous mettions Ri au lit. Elle s'imagine que nous l'avons oubliée. »

Comme nous descendions l'allée, Natalie demanda : « Est-ce que ta proposition était sérieuse ? »

— « Je crois qu'elle peut aboutir. J'en parlerai à Wace. Il faut que les choses changent. Le LIC est déséquilibré. »

Les pinsons voletaient dans leurs cages. Le rai de soleil avait disparu du mur, maintenant. Tout était dans l'ombre sous nos orangers, et la première chauve-souris passait. Je surgis à côté de Ri sans qu'elle m'eût remarqué. Surprise, elle leva les yeux et fondit en larmes. Il fallait que bien des choses changent.

Je la soulevai dans mes bras et l'embrassai sur les deux joues.

Il fallait que bien des choses changent. La condition humaine restait perpétuellement la même, mais il fallait changer bien des choses.

Même les longues nuits de la Terre n'étaient que des manifestations locales de l'éternelle clarté du soleil. Même les différentes générations de l'humanité avaient en commun des archétypes ; leurs lentes contorsions n'étaient pas de simples mouvements sans conséquence mais bien des gestes réfléchis et délibérés.

Ainsi ai-je emporté Ri dans la maison obscure pour qu'elle dorme.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : The soft predicament.

JACK

VANCE

Les faiseurs de miracles

DEUXIEME PARTIE

8

FAIDE KEEP, comme Ballant Keep, avait été bâti avec une matière noire luisante, mi-pierre mi-métal, imperméable à la chaleur, au froid et à toutes les formes possibles d'énergie et de radiations. Un toit en parasol, conçu pour arrêter toute énergie hostile venue de l'espace, reposait sur quatre tours extérieures massives reliées par des remparts crénelés presque aussi hauts qu'elles.

Le banquet du retour fut calme et morose. Les chevaliers et les soldats mangèrent peu, burent beaucoup, mais au lieu de s'égayer ils sombrèrent dans la mélancolie. Lord Faide, que l'émotion accablait, se leva d'un bond. « Chacun est assis silencieux, malade de rage. J'éprouve les mêmes sentiments que vous. Nous devons nous venger de ces démons blancs. Nous mettrons

le feu aux forêts et ils périront dans les flammes. Mangez et buvez, refaites vos forces. Nous ne devons pas perdre un instant, et nous devons nous tenir prêts. Il serait toutefois absolument stupide d'attaquer comme nous venons de le faire. Ce soir je prendrai conseil des sorciers, et nous mettrons sur pied un plan d'extermination de cette race maudite. »

Les chevaliers et les soldats se levèrent, brandirent leurs coupes et portèrent un toast lugubre. Lord Faide les salua d'une inclinaison de tête et quitta la salle.

Il se dirigea vers sa salle des trophées. Les murs étaient garnis d'écus, d'objets commémoratifs, de masques mortuaires, de panoplies d'épées qui ressemblaient à d'énormes fleurs à multiples pétales. Un râtelier était garni d'armes de hanche, pistolets à énergie et stylets électriques. Au milieu d'un mur trônait le portrait du premier Lord de la lignée des Faide, dans son uniforme de voyageur de l'espace ; en dessous était épinglé un trésor inestimable, une pièce unique, une photographie représentant le grand navire spatial qui avait amené le premier Faide à Pangborn.

Lord Faide étudia les traits de son ancêtre durant un moment, puis il appela un serviteur. « Dites au Chef Sorcier de venir me rejoindre. »

Hein Huss se présenta presque aussitôt à la porte. Tournant le dos au portrait, Lord Faide s'assit et invita d'un geste le Chef Sorcier à l'imiter.

— « Avez-vous des nouvelles des Lords ? » demanda-t-il. « Comment jugent-ils la défaite que le Premier Peuple vient de nous infliger ? »

— « Leurs réactions sont variées, » répondit Hein Huss. « A Boghoten, Candelwade et Havve, j'enregistre un sentiment de détresse et de colère. »

Lord Faide hocha la tête. « Ce sont tous des membres de ma famille. »

— « A Gisborne, Graymar, Castle Cloud et Alder, les Lords sont satisfaits. Je devine un calcul voilé derrière leurs pensées. »

— « Il fallait s'y attendre, » murmura Lord Faide. « Ces Lords seront humiliés. En dépit des serments et des promesses, ils n'ont qu'une idée en tête, se rebeller. »

— « A Star Home, Julian-Dourey et Oak Hall, on est surpris des possibilités du Premier Peuple. Mais le sentiment dominant est l'indifférence et le désintérêt. »

Lord Faide hocha à nouveau la tête. « C'est bien. Je ne pense

pas qu'il faille s'attendre à une rébellion dans les prochains jours aussi pouvons-nous nous concentrer sur le Premier Peuple. Je vais vous dire ce que j'ai dans l'esprit. Vous m'avez annoncé il y a quelque temps que le Premier Peuple pouvait fort bien envisager d'établir de nouvelles plantations entre Wildwood, Old Forest et Sarrow Copse, dans le but d'encercler Faide Keep. » Lord Faide regarda interrogativement Hein Huss, mais ce dernier ne fit aucun commentaire. Il poursuivit : « Il est possible que nous ayons sous-estimé la ruse et l'habileté des sauvages. Ils paraissent capables d'élaborer des plans et d'agir avec une obstination presque humaine, puisqu'il apparaît qu'après seize siècles, ils nous considèrent toujours comme des envahisseurs et espèrent nous exterminer. »

— « Ce que vous dites est le reflet de ma propre pensée, » dit Hein Huss.

— « Nous devons faire en sorte que l'attaque vienne de nous, et je considère que cela est du ressort des sorciers. Il n'y a pas d'honneur à gagner à subir l'attaque des guêpes, à tomber dans des trappes ou à tâtonner pour trouver son chemin dans l'écume. C'est un gaspillage inutile de vies humaines. En conséquence, vous allez réunir les sorciers, assistants-sorciers et jeteurs de sorts. Je veux que vous formuliez vos sortilèges les plus puissants... »

— « Impossible. »

Les sourcils de jais de Lord Faide se haussèrent. « Impossible ? »

Hein Huss parut légèrement mal à l'aise. « Je lis l'étonnement dans votre esprit. Vous me suspectez d'éluder les responsabilités qui m'incombent, de me désintéresser de la situation. C'est faux. Le Premier Peuple nous a défaits, et j'en souffre autant que vous. »

— « Je m'en rends compte, » dit Lord Faide en examinant son Chef Sorcier d'un regard froid. « Vous en souffrez à tel point que vous vous laissez mourir de faim. »

— « Je continue néanmoins à prétendre que les sorciers ne peuvent vous être d'aucune aide. » Hein Huss se mit péniblement debout et marcha pesamment vers la porte.

— « Revenez vous asseoir, » ordonna Lord Faide. « Il est nécessaire que nous allions au fond des choses. »

· · ·

Hein Huss promena sur les murs de la salle le regard de ses yeux limpides, puis il soupira profondément. « Je vois qu'il est

nécessaire que j'oublie les préceptes de mon métier, que je rompe avec les habitudes de toute une vie. Je vais m'expliquer. » Il appuya son corps massif contre le mur, caressa du doigt la crosse des armes de hanche rangées dans leur râtelier, étudia pensivement le portrait du premier Lord Faide. « Ces faiseurs de miracles de l'ancien temps — il ne nous est malheureusement pas possible de nous servir de leur magie. Observez les dimensions de ce vaisseau de l'espace : il est aussi gros que Faide Keep. » Il tourna son regard vers la table, et téléporta un des lourds chandeliers qui y reposaient sur une distance de cinq ou six centimètres. « Avec considérablement moins d'efforts que ceux que je viens de déployer, ils ont donné à cet énorme vaisseau une incroyable vélocité, et se servant d'idées et de forces qu'ils savaient être imaginaires et irrationnelles. Nous avons progressé depuis lors, bien sûr. Nous avons renoncé aux arcanes, aux constructions symboliques, à l'emploi des forces sauvages non-humaines. Nous sommes devenus des êtres rationnels et pratiques — et pourtant nous sommes incapables d'obtenir les effets de l'ancienne magie. »

Lord Faide regarda Hein Huss d'un air sombre. Le Chef Sorcier émit son rire de gorge pareil à un grondement. « Vous pensez que j'essaie de vous distraire au moyen de paroles. Vous vous trompez. Je me prépare à vous éclairer. » Il marcha vers un siège sur lequel il se laissa tomber avec un grognement. « Maintenant je vais m'expliquer en détail, chose à laquelle je ne suis pas accoutumé. Mais il est nécessaire que vous compreniez qu'il y a des choses que, nous autres sorciers, nous pouvons réaliser et qu'il y en a d'autres que nous ne pouvons pas faire.

» Tout d'abord, à l'inverse des magiciens de l'ancien temps, nous sommes des gens pratiques. Bien entendu, nos possibilités sont différentes. Un sorcier digne de ce nom allie à une grande aisance télépathique une force personnelle implacable et une connaissance approfondie de ses semblables. Il sait tout de leurs actes, de leurs motifs, de leurs désirs et de leurs peurs, et connaît les symboles qui représentent le plus vigoureusement ces qualités. La sorcellerie est pour l'essentiel un travail ingrat, difficile, souvent dangereux et sans l'ombre de romantisme — dépourvu de mystère à l'exception de celui que nous employons pour confondre nos ennemis. » Le regard de Hein Huss rencontra celui de Lord Faide, toujours aussi sombre. « Non, je ne vous ai encore rien dit. J'ai utilisé de nombreux mots sans vous expliquer pourquoi je suis incapable de confondre le Premier Peuple. Patience. »

— « Poursuivez, » dit Lord Faide.

— « Alors, écoutez. Que se passe-t-il lorsque j'ensorcelle un homme ? Tout d'abord, il me faut pénétrer télépathiquement dans son esprit. Il y a trois niveaux opérationnels : le conscient, l'inconscient, le cellulaire. L'ensorcellement le plus efficace est réussi si les trois niveaux se trouvent influencés. Je pénètre dans l'esprit de ma victime et j'apprends le plus possible sur son compte, augmentant ainsi les connaissances antérieures que je possède en réserve. L'utilisation d'un simulacre facilite le processus, mais il n'est pas indispensable. Il me sert en fait à focaliser mon attention ; il agit comme un modèle ou comme un guide tandis que je perce l'esprit de la victime, qui est liée au simulacre d'elle par sa propre capacité télépathique.

» L'homme et son simulacre se trouvent alors identifiés dans mon esprit, et à un ou plusieurs niveaux dans celui de la victime. Tout ce qui peut alors arriver au simulacre, l'homme le ressent comme si cela arrivait à sa propre personne. Du point de vue du sorcier, cela n'est rien de plus qu'un simple sortilège, mais en ce qui concerne la victime, il en va différemment. Ici, l'idée clef est la suggestibilité. Certains hommes sont plus sensibles à la suggestion que d'autres. L'inquiétude et la conviction augmentent la suggestibilité. Au fur et à mesure que le Sorcier réussit dans son entreprise de persuasion, l'inquiétude du sujet grandit et par voie de conséquence le sorcier devient de plus en plus efficace. Le processus est autogénérateur.

» Le phénomène de possession par un démon procède d'une technique simillaire. La suggestibilité est toujours l'élément essentiel, et là aussi la conviction entraîne la suggestibilité. La possession est plus facile et plus dramatique lorsqu'il s'agit de démons aux caractéristiques bien connues, comme dans le cas du Keyril de Comandore. C'est pour cette raison que les démons peuvent sans inconvénient être achetés ou échangés entre sorciers. Ce qui est réellement commercialisé, c'est l'acceptation publique de l'intimité avec le démon. »

— « Ainsi, les démons n'existent pas en réalité ? » demanda Lord Faide, à demi incrédule.

Hein Huss eut un vaste rire qui découvrit ses immenses dents jaunes. « La télépathie agit à travers un superstratum. Qui sait ce qui se trouve créé dans un superstratum ? Peut-être les démons

vivent-ils après avoir été formulés ; peut-être sont-ils maintenant réels. Naturellement, ceci est pure spéculation, et la spéculation est une fantaisie à laquelle les sorciers évitent soigneusement de se livrer.

» Il en est avec les techniques inférieures de la sorcellerie comme avec les démons. Ce que je viens de vous expliquer est suffisant pour servir de toile de fond à la situation présente. »

— « Excellent, » dit Lord Faide. « Poursuivez. »

— « La question, donc, est la suivante : comment réussir un sortilège si la victime est une créature de race étrangère ? » Hein Huss regarda Lord Faide interrogativement. « Pouvez-vous me le dire ? »

— « Moi ? » demanda Lord Faide d'un air surpris. « Non. »

— « Fondamentalement, la méthode à utiliser est la même que celle employée pour l'envoûtement d'un être humain. Il est indispensable d'obliger la créature à croire, avec chaque cellule de son être, qu'elle souffre ou qu'elle meurt. C'est là que le problème commence à surgir. La créature pense-t-elle ? Je veux dire, son processus de pensée est-il le même que celui de l'homme ? Il y a là une importante distinction. Certaines créatures de l'univers emploient des méthodes autres que celles des êtres humains pour contrôler leur environnement. Nous appelons le système humain « intelligence » — un mot qui doit être restreint à l'activité humaine. D'autres créatures, qui utilisent d'autres systèmes, des agencements différents, arrivent parfois à des résultats similaires.

» Pour résumer ces généralités, il ne m'est pas possible de faire fusionner mon esprit avec ce qui sert d'équivalent aux indigènes du Premier Peuple. La clef n'ouvre pas la serrure. Du moins, pas tout à fait. Il m'est arrivé une fois ou deux, alors que je regardais les indigènes commercer avec les hommes à Forest Market, de sentir quelques concordances fugitives très faibles. Cela implique que le système mental du Premier Peuple crée quelque chose de similaire aux impulsions télépathiques humaines. Néanmoins, il n'y a pas d'accord mental réel entre les deux races.

» Ceci est la première difficulté, et ce n'est pas la moindre. Dans l'hypothèse où je serais capable d'obtenir avec ces créatures un contact télépathique total — que se passerait-il ? Elles sont différentes de nous. Leur langue ne comporte pas de termes équivalant à nos mots « peur », « haine », « colère », « douleur »,

« bravoure », « lâcheté ». On pourrait en déduire qu'elles ne ressentent pas ces émotions. Elles connaissent indubitablement d'autres sensations, peut-être aussi significatives. Quoi qu'elles puissent être, elles me sont inconnues, et il m'est par conséquent impossible de formuler et de projeter des symboles correspondant à ces sensations. »

Lord Faide bougea sur son siège avec impatience. « En bref, vous me dites que vous ne pouvez pas efficacement pénétrer dans l'esprit de ces créatures, et que si vous le pouviez, vous ne sauriez quelles influences y implanter pour les combattre. »

— « En substance, c'est cela, » dit Hein Huss.

Lord Faide se leva. « En ce cas, il est nécessaire que vous corrigiez ces déficiences. Il faut que vous appreniez à entrer en contact télépathique avec le Premier Peuple. Il faut que vous trouviez quelles sont les influences qui sont nécessaires pour les détruire, et le plus rapidement possible. »

Hein Huss posa sur Lord Faide un regard chargé de reproche. « Mais je viens de vous exposer en détail les difficultés auxquelles je suis confronté ! Ensorceler le Premier Peuple est une tâche quasi insurmontable ! Il faudrait d'abord aller dans la forêt, vivre avec les indigènes, essayer de devenir l'un d'eux comme mon apprenti essayait de devenir un arbre. Même après cela, un envoûtement efficace serait improbable. Il faudrait que le Premier Peuple soit sensible à la suggestion. Je puis vous garantir l'échec absolu de toute tentative. Aucun autre sorcier ne voudrait risquer sa *mana* en vous disant cela ; je me le permets parce que je suis Hein Huss, et que j'ai ma vie derrière moi. »

— « Néanmoins, nous devons tout tenter, utiliser toute arme qui se trouve à portée de notre main, » dit Lord Faide d'une voix sèche. « Quelle belle et utile mort, en vérité, que celle qui résulte de la piqûre d'un insecte empoisonné ! Je ne veux pas risquer la vie des miens, de mes chevaliers, de mes soldats en luttant contre ces sous-êtres blêmes. Il faut que vous alliez à Wildwood apprendre comment envoûter le Premier Peuple. »

Hein Huss se leva à son tour. Sa grande face ronde était dure, ses yeux ressemblaient à deux cristaux incolores et glacés. « Ce serait m'engager dans une aventure idiote. Je ne suis pas un idiot et je refuse de procéder à une tentative futile et vouée à l'échec dès le commencement. »

— « En ce cas, » dit Lord Faide, « je trouverai quelqu'un d'autre. » Il marcha jusqu'à la porte et héla un serviteur. « Dites à Isak Comandore de venir me trouver. »

Hein Huss se laissa retomber sur son siège. « Avec votre permission, j'aimerais assister à l'entretien. »

— « A votre guise. »

Isak Comandore apparut à la porte, maigre et dégingandé, la tête penchée en avant. Il lança un rapide regard évaluateur en direction des deux hommes, puis s'avança vers eux.

Lord Faide exprima sèchement ses désirs. « Hein Huss refuse d'entreprendre cette mission ; c'est la raison pour laquelle je vous ai fait appeler. »

Isak Comandore considéra soigneusement le problème. Il était aisé de suivre la trame de ses pensées. Il était possible qu'il acquière dans l'aventure un supplément de *mana*, mais il existait aussi un petit risque de diminution — Hein Huss n'avait-il pas décliné la mission ? Comandore hocha la tête. « Hein Huss a expliqué les difficultés ; seul un sorcier chanceux et très habile peut réussir. Mais je relève le défi. J'accepte. »

— « Parfait, » dit Lord Faide d'une voix satisfaite.

— « J'irai avec vous, » dit Hein Huss. Voyant le regard brûlant qu'Isak Comandore lui lançait, il ajouta : « A titre de simple observateur, bien entendu. C'est au Sorcier Comandore que la responsabilité du projet est confiée, et c'est lui seul qui bénéficiera de tout le crédit qui pourra s'ensuivre. »

— « Très bien, » répondit aussitôt Comandore. « Je serai heureux d'avoir votre compagnie. Nous partirons demain à l'aube. Je vais nous faire préparer un chariot. »

Un peu plus tard dans la soirée, l'apprenti Sam Salazar vint trouver Hein Huss dans sa salle de travail. Le Chef Sorcier était assis, absorbé dans ses pensées.

— « Qu'est-ce que tu veux ? » grommela Huss.

— « J'ai une requête à vous présenter, Chef Sorcier Huss. »

— « Chef Sorcier de nom seulement, » précisa Hein Huss. « Isak Comandore est en train de devenir le Chef Sorcier effectif. »

Les yeux de Sam Salazar papillotèrent, puis il émit un petit rire incertain. Hein Huss posa sur lui son regard pâle et glacé : « Que veux-tu, apprenti ? »

— « J'ai entendu dire que vous alliez partir en expédition dans la forêt afin d'étudier le Premier Peuple. »

— « C'est vrai. Et alors ? »

— « Le Premier Peuple a certainement l'intention d'attaquer maintenant tous les hommes. »

Hein Huss haussa les épaules. « Les indigènes commercent avec les hommes. Les hommes se sont toujours rendus librement à Forest Market pour faire du troc avec le Premier Peuple. Peut-être les choses ont-elles changé, peut-être non. »

— « J'aimerais vous accompagner, » dit Sam Salazar.

— « Ce n'est pas une mission pour les apprentis. »

— « Un apprenti doit saisir toutes les occasions d'apprendre, » dit Sam Salazar. « De toute manière, il vous faudra quelqu'un pour monter et démonter votre tente, pour décharger et recharger les coffres à simulacres, pour cuisiner, pour aller chercher de l'eau et exécuter tous les autres travaux matériels. »

— « Tes arguments sont convaincants, » dit Hein Huss. « Nous partirons à l'aube. Prends tes dispositions en conséquence. »

9

Le soleil se levait lorsque les deux sorciers quittèrent Faide Keep. Le chariot à grandes roues s'ébranla en craquant en direction du nord. Hein Huss et Isak Comandore étaient assis côte à côte sur le siège avant, et Sam Salazar se tenait à l'arrière, les jambes pendantes. Montant et descendant au gré des ondulations des dunes, ils disparurent bientôt derrière Skywatcher Hill, une éminence qui dominait la plaine vallonnée.

Cinq jours plus tard, une heure avant le coucher du soleil, le chariot reparut. Comme à l'aller Hein Huss et Isak Comandore se tenaient à l'avant, et Sam Salazar était assis à l'arrière. Ils approchèrent de la forteresse et, sans dire un mot et sans faire un geste, franchirent les grandes portes et s'arrêtèrent au milieu de la cour.

Isak Comandore déplia ses longues jambes et sauta sur le sol comme une grande araignée. Hein Huss se laissa tomber lourdement de l'autre côté du chariot avec un grognement. Les deux sorciers rejoignirent leurs quartiers respectifs tandis que Sam Salazar conduisait les chevaux et le chariot jusqu'aux écuries.

Un peu plus tard, Isak Comandore se présenta à Lord Faide qui attendait dans sa salle des trophées. Lord Faide, que des considérations de position, de dignité et de protocole obligeaient à une

attitude de feinte indifférence, le regarda d'un air morose, attendant qu'il parle. Hein Huss aurait pu demeurer un jour entier le regard fixé sur Lord Faide, attendant qu'il parle le premier, mais Isak Comandore ne possédait pas la même sérénité absolue. Il montra les dents comme un renard et fit un pas en avant. « Je reviens de Wildwood, » dit-il.

— « Quels résultats avez-vous obtenus ? »

— « Je pense qu'il est possible d'envoûter le Premier Peuple. »

Hein Huss, qui était entré derrière Comandore, parla : « Mon avis est qu'une telle entreprise, dans la mesure où elle est réalisable, est inutile et vraisemblablement dangereuse. »

Les yeux rouge-brun d'Isak Comandore devinrent de la couleur des flammes. Il regarda Hein Huss puis se tourna vers Lord Faide. « Vous m'avez confié une mission ; je viens vous faire mon rapport. »

— « Asseyez-vous tous les deux. Je vous écoute. »

Isak Comandore, chef nominal de l'expédition, prit la parole : « Nous avons emprunté le bord de la rivière jusqu'à Forest Market sans rencontrer le moindre signe d'hostilité. A Forest Market, une centaine d'indigènes se livraient au troc, échangeant du bois en fût, des planches et des piquets contre des couteaux, du fil de fer et des récipients en cuivre. Lorsqu'ils eurent terminé leurs transactions, nous les suivîmes jusqu'à leur barge et montâmes à bord derrière eux, chevaux et chariot compris. Ils ne manifestèrent pas la moindre surprise... »

— « La surprise, » coupa Hein Huss, « est une émotion qu'ils ne sont pas capables de ressentir. »

Isak Comandore lui jeta un bref regard. « Nous nous sommes adressés à l'équipage de la barge, expliquant que nous désirions visiter l'intérieur de Wildwood. Nous avons demandé si nous pouvions avoir l'assurance que notre vie ne serait pas menacée, car dans l'éventualité contraire nous ne pénétrerions pas dans la forêt. Les indigènes nous répondirent que le fait que nous demeurions en vie ou que nous mourions leur était parfaitement indifférent. Cela ne constituait en aucun cas un sauf-conduit ; cependant, nous le considérâmes ainsi et demeurâmes à bord de la barge. »

Isak Comandore poursuivit son récit, auquel Hein Huss apporta d'occasionnelles corrections. L'embarcation avait remonté la rivière, s'enfonçant dans la forêt, manœuvrée par les indigènes qui s'aidaient de longues perches. Bientôt ils cessèrent de pousser, et

malgré cela la barge continua à avancer à contre-courant. Les sorciers étonnés discutèrent la possibilité d'une téléportation ou de l'utilisation d'une force symbolique, et se demandèrent s'il était possible que le Premier Peuple eût développé une technique de sorcellerie inconnue des hommes. Sam Salazar, qui ne participait pas à la discussion, remarqua que quatre énormes scarabées d'eau, longs de quatre mètres, avec des carapaces noires huileuses et des têtes obtuses, avaient émergé du lit de la rivière et poussaient la barge, apparemment sans direction et sans commandement. Les indigènes se tenaient à l'avant et certains d'entre eux orientaient l'avant de l'embarcation à droite ou à gauche pour lui faire suivre les méandres de la rivière. Ils ignoraient les sorciers et Sam Salazar comme s'ils n'eussent pas existé.

Les scarabées nageaient et poussaient infatigablement. Durant quatre heures, la barge remonta le fil du courant à une vitesse voisine de celle du pas d'un homme. De temps à autre des groupes d'indigènes apparaissaient dans l'ombre de la forêt, mais aucun d'entre eux ne paraissait concerné par le chargement inhabituel de la barge. Vers le milieu de l'après-midi, la rivière s'élargit et se divisa en plusieurs canaux. Quelques minutes plus tard, l'embarcation flotta dans l'eau libre d'un petit lac. Sur la berge, derrière les premières rangées d'arbres, apparut une vaste installation. Les sorciers regardèrent, surpris et intéressés. Il avait toujours été prétendu que les indigènes du Premier Peuple menaient une vie errante dans la forêt, comme ils l'avaient fait originellement dans les dunes.

La barge accosta. Les indigènes débarquèrent et les trois hommes les suivirent avec les chevaux et le chariot. Leurs impressions immédiates furent celles de la présence d'une multitude d'autochtones et d'une activité lente mais incessante, et en même temps leurs narines furent agressées par une odeur accablante.

Ignorant la puanteur, les deux sorciers et Sam Salazar conduisirent le chariot à l'écart, s'arrêtant en chemin pour enregistrer ce qu'ils voyaient. L'installation se révéla être le centre d'activités nombreuses et variées. Sur une certaine surface, les branches basses des arbres avaient été élaguées et les troncs réunis entre eux au moyen de barres d'écume solidifiée, longues de cent mètres, hautes de quinze et épaisses de six, sous lesquelles un homme pouvait passer sans se baisser. Il y avait une douzaine de ces barres, visiblement de construction cellulaire. Certaines des cellules

étaient ouvertes ; à l'intérieur grouillaient de petites créatures ayant vaguement l'apparence de poissons — les jeunes du Premier Peuple.

Sous les barres, des centaines d'indigènes étaient engagés dans des opérations diverses, qui pour la plupart n'étaient pas familières aux humains. Laissant le chariot sous la garde de Sam Salazar, Hein Huss et Isak Comandore s'avancèrent et se mêlèrent aux indigènes, poussés par la curiosité en dépit de l'odeur infecte, et du grouillement répugnant des petites créatures en forme de poissons. Nul ne leur prêta attention, et personne ne tenta de les arrêter ; ils errèrent librement dans toute l'installation, dont une partie ressemblait à un immense zoo divisé en plusieurs sections. La destination d'une de ces sections — une sorte de parc d'une soixantaine de mètres de long — était parfaitement claire. Trois ou quatre autochtones se tenaient à une extrémité, armés de tubes à guêpes. A l'autre bout, un cadavre humain pendait au bout d'une corde — un des soldats de Lord Faide tué pendant la bataille de la nouvelle plantation. Certaines des guêpes piquaient droit sur le cadavre, et à l'instant de l'impact elles étaient arrêtées par un filet et récupérées. D'autres voletaient de-ci de-là et parfois, changeant de direction, tentaient d'attaquer les indigènes placés de part et d'autre du champ de tir. Ces guêpes étaient également arrêtées par un filet mais tuées aussitôt.

Le but de cet entraînement était tout à fait clair. Examinant toutes les autres activités à la lumière de cet exercice, les sorciers furent en mesure d'interpréter tout ce qui jusqu'alors les avait intrigués. Ils virent des coléoptères gros comme des chiens, équipés de puissantes mâchoires dentelées, attaquer des objets de bois façonnés en forme de chevaux ; des enclos renfermaient des monstres encore bien plus gros, au corps segmenté, munis de douzaines de pattes puissantes et avec des têtes de cauchemar. Toutes ces créatures — guêpes, coléoptères, mille-pattes — appartenaient, sous une forme minuscule et inoffensive, à la faune de la forêt. Il était évident que le Premier Peuple pratiquait l'élevage sélectif de ces animaux depuis des années, voire depuis des siècles.

Mais l'activité du camp n'était pas uniquement consacrée à la guerre. Des phalènes étaient entraînés à récolter des noix ; des vers de terre foraient des trous rectilignes dans des pièces de bois ; dans une autre section des chenilles mâchaient une substance jaune et la modelaient en sphères d'un calibre identique. Les odeurs composites qui émanaient du zoo empuantissaient l'air

d'une manière épouvantable. Les sorciers s'écartèrent avec répugnance et revinrent au chariot. Pendant que Hein Huss et Isak Comandore discutaient de ce qu'ils avaient vu, Sam Salazar alluma un feu et entreprit de monter la tente.

La nuit tomba. Les blocs d'écume solidifiée se mirent à luire d'une lumière intérieure. L'activité diminua mais ne cessa pas totalement. Les sorciers prirent leur repas et se retirèrent sous la tente, tandis que Sam Salazar montait la garde.

Le jour suivant, Hein Huss parvint à engager la conversation avec un indigène. C'était la première fois depuis leur arrivée qu'on leur accordait un peu d'attention.

La conversation fut longue, aussi Hein Huss n'en rapporta-t-il que l'essentiel à Lord Faide. Durant tout le temps que dura cette relation, Isak Comandore tourna le dos, se dissociant ostensiblement de son collègue.

Tout d'abord, Hein Huss s'était enquis du but de cet entraînement sinistre des guêpes, des coléoptères, des mille-pattes et autres animaux monstrueux. « Notre intention est d'exterminer les hommes, » avait répondu ingénument la créature. « Notre intention est de revenir nous installer sur la mousse des dunes, d'où ils nous ont chassés. C'est notre but depuis l'apparition des hommes sur cette planète. »

Huss avait fait remarquer qu'il y avait suffisamment de place sur Pangborn pour que le Premier Peuple et les hommes y vivent en paix. « Le Premier Peuple, » avait-il dit, « devrait s'arrêter de piéger les dunes et abandonner son projet de cerner les forteresses avec des forêts. »

— « Non, » lui avait-on répondu catégoriquement, « les hommes sont des intrus. Ils souillent depuis trop longtemps cette planète merveilleuse. Ils seront tous tués. »

Isak Comandore reprit part à la conversation. « J'ai noté à ce moment-là un fait significatif. Tous les indigènes qui étaient visibles avaient cessé leur travail, et ils regardaient dans notre direction comme s'ils participaient à la discussion. J'arrivai à l'importante conclusion que le Premier Peuple n'est pas composé d'entités individuelles, mais que les indigènes sont les composants d'un tout et sont plus ou moins unis par une phase télépathique analogue à la nôtre. »

Hein Huss reprit placidement la parole : « J'ai fait observer que si nous étions attaqués, beaucoup de membres du Premier Peuple périraient. Cela parut laisser la créature complètement indifférente, et en fait cela confirme ce que le Sorcier Comandore avait déjà induit. L'indigène répondit : « Il y a beaucoup de jeunes dans les cellules, et ils remplaceront ceux qui mourront. Mais si la communauté tombe malade, tous ses éléments souffrent. Nous avons été refoulés à l'intérieur des forêts et contraints d'y mener une existence anormale. Nous devons nous armer et chasser les hommes, et pour cela nous avons adapté les méthodes humaines à nos propres buts. »

— « Il est inutile de préciser, » dit Isak Comandore, « que le grief du Premier Peuple s'applique aux hommes d'autrefois, pas à nous-mêmes. »

— « Quoi qu'il en soit, » dit Lord Faide, « ils ne nous laissent aucun doute sur leurs intentions. Nous serions idiots de ne pas les attaquer immédiatement, avec toutes les armes dont nous disposons. »

Hein Huss reprit la parole : « La créature a poursuivi : « Nous avons appris la valeur de l'irrationalité. » Ce n'est évidemment pas ce mot que l'indigène a employé, et il n'exprime même pas sa pensée. Il a dit en réalité quelque chose comme « une série d'essais vaguement motivés » — mais ce n'est pas encore là une traduction exacte. Il a ajouté : « Nous avons appris à modifier notre environnement. Nous avons acquis la maîtrise génétique des plantes, des arbres et des insectes. C'est un énorme effort pour nous qui préférerions poursuivre une vie paisible sur la mousse. C'est vous, les hommes, qui nous avez contraints à mener cette existence, et il vous faut maintenant en supporter les conséquences. » J'ai fait remarquer une fois de plus que les hommes étaient loin d'être impuissants, et que de nombreux indigènes mourraient. Cette idée n'a pas paru le moins du monde tourmenter la créature qui a répondu : « La communauté continuera à vivre. » J'ai hasardé une question délicate : « Si votre intention est d'exterminer tous les hommes, pourquoi nous laissez-vous en vie au milieu de vous ? » Il a répondu : « L'entière communauté humaine sera détruite. » Apparemment, ils sont persuadés que la société humaine est analogue à la leur, et par conséquent le meurtre de trois unités isolées représentait-il pour eux un effort inutile. »

Lord Faide eut un petit rire amusé. « Pour nous détruire, il faudrait d'abord qu'ils échappent au feu d'Hellmouth, puis qu'ils réussissent à pénétrer dans l'enceinte de Faide Keep. Ils en sont incapables. »

Isak Comandore reprit son rapport : « A ce moment-là, j'étais déjà convaincu que le problème consistait à envoûter, non des individus, mais une race tout entière. En théorie, cela ne devrait pas être plus difficile que d'ensorceler un seul indigène. Parler à vingt personnes ne demande pas plus d'efforts que s'adresser à une seule. J'ai ordonné à l'apprenti de collecter des substances associées aux créatures, écailles de peau, écume et déjections. Pendant qu'il était occupé à ce travail, j'ai opéré une tentative pour entrer en contact télépathique avec les créatures. Ce fut difficile, car leur télépathie agit à un stratum différent du nôtre. Néanmoins, dans une certaine mesure, j'ai obtenu un résultat. »

— « Ainsi, vous êtes capables d'envoûter le Premier Peuple ? » demanda Lord Faide.

— « Je ne garantis rien à l'avance. J'ai à me livrer à certains préparatifs. »

— « Eh bien, allez-y. Faites ces préparatifs. »

Comandore se leva et, après avoir lancé un regard sournois à Hein Huss, quitta la pièce. Huss demeura immobile et silencieux, frottant son menton avec ses gros doigts.

— « Vous avez quelque chose à ajouter ? » demanda Lord Faide.

Huss grommela, puis se hissa sur ses pieds. « Je crois que j'aurais quelque chose à dire, mais mes pensées sont confuses. Tous les futurs possibles me semblent inquiétants et menaçants. »

Lord Faide regarda Hein Huss d'un air surpris. Jamais le massif Chef Sorcier ne s'était exprimé d'une manière aussi mélancolique et pessimiste. « Parlez, » dit-il, « je vous écoute. »

— « Si j'avais la moindre certitude, je parlerais volontiers, » dit Hein Huss avec brusquerie. « Mais je suis seulement assailli de doutes. J'ai peur que nous ne puissions plus nous fier à la sorcellerie logique et orthodoxe. Nos ancêtres étaient des faiseurs de miracles, des magiciens. Ils ont chassé le Premier Peuple des dunes et l'ont obligé à se réfugier dans les forêts. Pour nous mettre en fuite à notre tour, les indigènes ont adopté les antiques méthodes : l'empirisme et les essais conduits au hasard. Je suis indécis. Peut-être devrions-nous tourner le dos à la logique et au bon sens et revenir au mysticisme de nos ancêtres. »

Lord Faide haussa les épaules. « Si Isak Comandore est capable d'envoûter le Premier Peuple, un tel recul ne sera pas nécessaire. »

— « Le monde change, » dit Hein Huss. « Il y a une chose au moins dont je suis sûr : le temps de la sorcellerie habile et efficace est révolu. Le futur appartient aux hommes ingénieux, à l'intelligence aiguë, dont l'imagination ne sera pas troublée par la discipline. L'hétérodoxe Sam Salazar peut devenir plus efficace que je ne l'ai jamais été. Le monde change. »

Lord Faide eut son petit sourire de dyspeptique. « Quand ce jour viendra, je nommerai Sam Salazar Chef Sorcier et je lui conférerai également le titre de Lord Faide. Puis vous et moi nous nous retirerons dans une hutte au milieu des dunes. »

Hein Huss eut un geste fataliste et quitta la pièce.

10

Deux jours plus tard, rencontrant Isak Comandore, Lord Faide s'enquit de ses progrès. Le sorcier se réfugia dans des généralités. Lorsque deux autres jours se furent écoulés, Lord Faide renouvela sa question et cette fois insista pour obtenir des détails. A contrecœur, Comandore le fit entrer dans sa salle de travail où une douzaine d'assistants-sorciers, de jeteurs de sorts et d'apprentis, assis autour d'une grande table, travaillaient à une maquette représentant l'installation du Premier Peuple dans la forêt.

— « Autour du lac, je placerai un grand nombre de simulacres d'indigènes chargés avec leurs essences, » précisa Comandore. « Lorsque cela sera terminé, je procéderai à leur envoûtement collectif. »

— « Parfait. Travaillez bien. » Lord Faide quitta la salle, traversa la cour et, empruntant un escalier étroit, monta jusqu'au dernier étage de la forteresse. Il prit pied au sommet du toit en parasol sous la coupole qui abritait l'arme ancestrale Hellmouth. « Jambart ! Où êtes-vous ? » cria-t-il.

Le canonnier Jambart, un petit homme bedonnant au menton bleu et au nez rouge, apparut. « Seigneur ? »

— « Je viens inspecter Hellmouth. Est-il prêt à fonctionner instantanément ? »

— « Il est prêt à cracher le feu à l'instant même. Voyez vous-même : il est graissé, gratté, poli — chacune de ses parties est aussi lisse qu'un œuf. »

Les sourcils froncés, Lord Faide procéda à un examen attentif de l'arme, un lourd cylindre de métal de deux mètres de diamètre et quatre mètres de long, truffé d'appareils étranges et de connexions de cuivre poli. Il était visible que Jambart l'entretenait avec soin ; nulle trace de poussière, de rouille ou de corrosion n'était perceptible sur l'arme elle-même ni sur la tourelle qui la supportait. Partout ce n'était que métal étincelant. La gueule de la pièce était protégée au moyen d'une lourde plaque métallique et d'un panneau de toile goudronnée ; le socle sur lequel la tourelle pivotait était abondamment graissé.

Faisant le tour de la coupole, Lord Faide observa les quatre points cardinaux. Au sud s'étendait Faide Valley, une vaste étendue fertile ; à l'ouest moutonnaient les dunes ; au nord et à l'est s'étirait la masse sombre et menaçante de Wildwood Nord et Sud, séparées par la nouvelle plantation.

Lord Faide retourna son attention vers Hellmouth et prétendit avoir trouvé une tache de rouille. Jambart se confondit en excuses et reconnut qu'il s'agissait là d'une négligence coupable. Lord Faide exprima un sévère avertissement, l'exhortant à moins de relâchement, puis descendit dans la cour et se dirigea vers la salle de travail de Hein Huss. Il trouva le Chef Sorcier allongé sur sa couche et contemplant les solives du plafond. Sam Salazar était assis derrière un pupitre au fond de la pièce, entouré de pots, de fioles et de récipients divers.

Lord Faide contempla le désordre d'un œil méprisant. « Que fais-tu ? » demanda-t-il à l'apprenti.

Sam Salazar leva vers lui un regard coupable. « Rien de particulier, Seigneur. »

— « Si tu est désœuvré, va aider Isak Comandore. »

— « Je ne suis pas désœuvré, Lord Faide. »

— « Alors, dis-moi ce que tu fais. »

Sam Salazar eut une moue boudeuse et regarda son pupitre. « Je ne sais pas. »

— « Donc, tu ne fais rien. »

— « Si, je suis occupé. J'ai ici un peu de l'écume du Premier Peuple, sur laquelle je verse des liquides variés. Rien ne l'attaque

et rien ne la dissout, ni l'eau ni les alcools. Sous l'effet de la flamme, elle se carbonise lentement en émettant une fumée infecte. »

Lord Faide ricana : « Tu t'amuses comme un enfant. Crois-tu que c'est en barbotant comme un bébé que tu apprendras le métier de sorcier ? Va trouver Isak Comandore ; il te trouvera un travail utile. »

Hein Huss bougea sur sa couche et émit un son profond, mi-reniflement, mi-grognement. « Il ne fait pas de mal, et Isak Comandore a suffisamment d'aide. Sam Salazar ne deviendra jamais un sorcier — cela est depuis longtemps évident. »

Lord Faide haussa les épaules. « Après tout, c'est votre apprenti et ce qu'il fait vous regarde. Passons aux choses sérieuses. Quelles nouvelles avez-vous des forteresses ? »

Hein Huss se redressa en grognant et en soufflant, et laissa pendre ses jambes sur le côté de sa couche. « Les Lords partagent plus ou moins vos soucis et votre inquiétude. Vos proches alliés mettront volontiers des troupes à votre disposition ; les autres agiront de même si la situation le nécessite. »

Lord Faide hocha la tête avec une froide satisfaction. « Pour l'instant, il n'y a pas urgence. Les sauvages ne quittent pas le couvert de la forêt. Faide Keep est naturellement imprenable, mais ils seraient fort capables de ravager la vallée... » Il s'interrompit et demeura pensif durant un moment. « Laissons Isak Comandore procéder à leur envoûtement. Ensuite, nous aviserons. »

Du coin où se tenait Sam Salazar parvint un sifflement suivi d'une petite détonation, et une bouffée de gaz âcre envahit la pièce. L'apprenti regarda les deux hommes d'un air coupable sous ses sourcils roussis. Lord Faide eut un ricanement dégoûté et se dirigea à grands pas vers la porte.

— « Qu'est-ce que tu as fait ? » demanda Hein Huss d'une voix indifférente.

— « Je ne sais pas. »

Hein Huss émit à son tour un ricanement écœuré. « Tu es ridicule. Si tu veux réussir des miracles, il faut te rappeler tes procédés. La thaumaturgie n'a rien de comparable avec la sorcellerie, qui possède des guides et des règles établies. C'est quelque chose de très complexe, et il est indispensable que tu prennes des notes si tu veux que les miracles puissent être répétés. »

Sam Salazar hocha la tête et revint à son pupitre.

11

Un peu plus tard dans la journée, des nouvelles alarmantes parvinrent à Faide Keep. A Honeymoss Hill, une colline située à proximité de Forest Market, un groupe d'indigènes avait attaqué un camp de bergers et entrepris de tuer les moutons à l'aide d'épines. Les bergers s'étant avisés de protester, ils avaient été férocement massacrés avec ce qui restait du troupeau.

Les jours suivants, parvinrent d'autres mauvaises nouvelles : quatre enfants qui se baignaient dans la rivière Brastock à Gilbert Ferry avaient été saisis et mis en pièces par d'énormes scarabées d'eau. De l'autre côté de Wildwood, dans les collines basses situées immédiatement derrière Castle Cloud, les paysans avaient défriché le flanc du coteau et planté de la vigne ; tôt dans la matinée ils avaient découvert de répugnants tématodes géants en train de dévorer la plantation — ceps, racines, branches et feuilles. Ils avaient essayé de tuer les monstres avec leurs bêches, mais avaient tous péri sous une attaque de guêpes.

Ce fut Adam McAdam qui rapporta ces incidents à Lord Faide, lequel en fureur alla aussitôt trouver Isak Comandore.

— « Combien de temps vous faut-il pour achever vos préparatifs ? » lui demanda-t-il.

— « Je suis prêt, » répondit le sorcier, « mais il me reste à me reposer et à me fortifier. Demain matin, je procéderai à l'envoûtement. »

— « Le plus tôt sera le mieux. Les sauvages ont quitté leurs forêts et commencé à tuer des hommes. »

Isak Comandore caressa son long menton. « Il fallait s'y attendre. Ils nous ont prévenus. »

Lord Faide ignora la remarque. « Montrez-moi votre maquette, » demanda-t-il.

Isak Comandore le conduisit dans sa salle de travail. Le modèle était maintenant achevé et comportait une foule de simulacres d'indigènes convenablement enduits et sensibilisés, liés chacun au sorcier au moyen d'un petit fragment d'écume. Isak Comandore montra un récipient rempli d'un liquide sombre.

— « Je vais vous expliquer le principe de l'envoûtement auquel je vais me livrer. Lorsque j'ai visité le camp du Premier Peuple, j'ai regardé partout afin de trouver des symboles puissants. Il

y en avait sans aucun doute une certaine quantité, mais je n'arrivais pas à les discerner. C'est alors que je me rappelai un détail que j'avais observé au cours de la bataille de la nouvelle plantation : lorsque les créatures s'étaient trouvées menacées à la fois par nos troupes et par le feu et toutes prêtes à mourir, elles avaient projeté une écume colorée en pourpre sombre. Il est bien évident que la projection de cette écume colorée est associée à l'idée de mort ; aussi mon envoûtement sera-t-il basé sur ce symbole. »

— « Reposez-vous bien, alors, de manière que vous soyez au summum de votre capacité pour envoûter ces sauvages, » dit Lord Faide.

Le matin suivant, Isak Comandore revêtit une longue robe noire et mit sur sa tête le masque du démon Nard afin de se fortifier. Puis il pénétra dans sa salle de travail dont il referma la porte.

Une heure s'écoula, puis une deuxième. Lord Faide se trouvait alors attablé pour le breakfast avec les membres de sa famille, s'efforçant de maintenir sur son visage un masque d'indifférence cynique. Mais bientôt, ne pouvant plus se contenir, il se précipita dans la cour de la forteresse ou les subalternes d'Isak Comandore attendaient dans un état d'agitation fébrile. « Où est Hein Huss ? » demanda-t-il. « Dites-lui de venir me trouver. »

Hein Huss sortit de ses quartiers et s'approcha de son pas pesant. Lord Faide montra la porte de la salle de travail d'Isak Comandore. « Que se passe-t-il ? A-t-il réussi ? »

Hein Huss projeta son esprit en avant. « Il est en train de formuler un puissant envoûtement. Je perçois de l'agitation, de la colère... »

— « Chez Comandore ou chez les sauvages ? »

— « Je ne saurais le dire. Je pense qu'il a projeté un message dans leurs esprits. C'est une tâche très difficile, ainsi que je vous l'ai expliqué. Si l'on considère cette phase préliminaire, on peut dire qu'il a réussi. »

— « Préliminaire ? Que lui reste-t-il à accomplir ? »

— « Les deux éléments les plus importants de l'envoûtement : rendre la victime réceptive et utiliser le symbole approprié. »

Lord Faide fronça les sourcils. « Vous ne semblez pas très optimiste. »

— « J'éprouve de l'incertitude. Il est possible que les suppositions d'Isak Comandore soient fondées. S'il ne s'est pas trompé

et sous réserve que le Premier Peuple soit hautement accessible à la suggestibilité, ce jour marquera une grande victoire et Comandore sortira de l'épreuve avec une *mana* immense. »

Lord Faide regarda la porte derrière laquelle œuvrait le sorcier. « Que se passe-t-il en ce moment ? »

Sous l'effet de la concentration, le regard de Hein Huss perdit toute expression. « Isak Comandore est en train de perdre conscience. Il ne peut plus rien faire aujourd'hui. »

Lord Faide se tourna et agita la main en direction des assistants qui attendaient. « Entrez dans la pièce ! Assistez votre maître ! »

Les subalternes d'Isak Comandore se précipitèrent vers la porte et l'ouvrirent. Ils pénétrèrent dans la salle de travail et en ressortirent presque aussitôt, portant le corps flasque du sorcier dont la robe noire était éclaboussée de taches pourpres. Lord Faide s'approcha vivement. « Qu'avez-vous réussi à faire ? Parlez ! »

Les yeux d'Isak Comandore étaient mi-clos et sa lèvre inférieure humide pendait. « J'ai parlé au Premier Peuple, à la race tout entière. J'ai projeté le symbole dans leurs esprits... » Sa tête retomba sur le côté.

Lord Faide recula. « Transportez-le jusqu'à ses quartiers, et allongez-le sur sa couche. » Il fit demi-tour et demeura un instant immobile, indécis, en mordillant sa lèvre. « Nous ne savons toujours pas dans quelle mesure il a réussi. »

— « Si, nous le savons, » dit Hein Huss.

— « Que voulez-vous dire ? »

— « J'ai lu dans l'esprit d'Isak Comandore. Dans un effort terrible, il a réussi à projeter le symbole de l'écume pourpre dans l'esprit des indigènes, et c'est alors qu'il a appris qu'elle ne s'associait pas à l'idée de mort. Elle signifie la crainte pour la sécurité de la communauté, et en même temps une fureur désespérée. »

— « De toute manière, » dit Lord Faide au bout d'un moment, « le Premier Peuple ne peut guère devenir plus hostile qu'il ne l'est déjà. »

Trois heures plus tard, un éclaireur pénétra au galop dans la cour de la forteresse. Il sauta d'un bond sur le sol et se précipita vers Lord Faide. « Le Premier Peuple a quitté la forêt ! Les indigènes marchent sur Faide Keep ! Ils sont des milliers ! »

— « Laissez-les approcher, » répondit tranquillement Lord Faide. « Plus ils seront près, mieux cela vaudra. Jambart, où êtes-vous ? »

— « Ici, Seigneur. »

— « A votre poste ! Que Hellmouth soit prêt à tirer ! »

— « Hellmouth est toujours prêt, Seigneur. »

— « Parfait, » dit Lord Faide en lui tapotant l'épaule. « Bernard ! »

Le sergent des hommes d'armes de Faide Keep s'approcha. « Les troupes sont prêtes, Lord Faide. »

— « Le Premier Peuple attaque. Faites faire un bon repas à vos hommes et qu'ils se munissent d'armures. Nous allons avoir besoin de toute notre force. »

Lord Faide se tourna vers Hein Huss. « Entrez en contact avec les forteresses et les manoirs, et ordonnez à mes parents de rallier Faide Keep avec toutes les troupes et toutes leurs armures. Entrez également en communication avec Bellgard Hall, Boghoten, Camber et Candelwade. Vite, vite, il n'y a que quelques heures de marche de Wildwood à Faide Keep. »

Huss leva une main. « C'est déjà fait. Les forteresses sont averties. Elles connaissent notre situation. »

— « Et les sauvages ? Pouvez-vous sonder leurs esprits ? »

— « Non, Lord Faide. »

Lord Faide s'éloigna. Hein Huss se dirigea vers les grandes grilles, les franchit et entreprit de faire le tour de la forteresse. Marchant lentement, il évalua du regard les murs noirs des quatre tours d'angle, sans ouverture et à l'épreuve de toute attaque, même de celle des anciennes armes miracles. Au faîte du toit en parasol, Jambart s'affairait sous la coupole abritant Hellmouth, polissant ce qui déjà étincelait et lubrifiant des surfaces déjà enduites d'une épaisse couche de graisse.

Hein Huss acheva son tour d'inspection et rentra dans la forteresse. Lord Faide s'approcha de lui, les lèvres serrées et les yeux brillants. « Qu'avez-vous observé ? » demanda-t-il.

— « Seulement les tours, les murailles, le toit et Hellmouth. »

— « Et que pensez-vous ? »

— « Je pense beaucoup de choses. »

— « Vous ne vous compromettez pas, Hein Huss. Vous en savez beaucoup plus que vous ne le laissez paraître. Il est préférable que vous exprimiez la totalité de votre pensée, car si Faide Keep tombe aux mains des sauvages, vous périrez comme nous. »

Les yeux limpides du Chef Sorcier rencontrèrent le regard sombre de Lord Faide. « Je n'en sais pas plus que vous. Le Pre-

mier Peuple attaque. Les indigènes ont prouvé qu'ils n'étaient pas stupides, et leur intention est de nous exterminer. Ce ne sont pas des sorciers, et ils ne peuvent pas nous suggestionner et nous contraindre à sortir. Briser les murailles de Faide Keep est une entreprise impossible. Pour passer dessous, il leur faudrait percer des mètres et des mètres de roc. Quels sont leurs plans ? Je l'ignore. Réussiront-ils ? Je n'en sais rien non plus. De toute façon, l'ère du sorcier et de l'utilisation ordonnée de ses connaissances est révolue. Mon opinion est que nous devons essayer de faire des miracles, en tâtonnant et aveuglément, comme Sam Salazar quand il déverse des liquides sur l'écume pour essayer de la dissoudre. »

Une troupe de chevaliers en armure franchit les portes de Faide Keep. C'étaient des guerriers en provenance de Bellgard Hall, la forteresse voisine. Et, au fur et à mesure que les heures s'écoulaient, d'autres contingents vinrent grossirent les rangs des défenseurs de Faide Keep, dont la cour grouilla bientôt d'hommes et de chevaux.

Deux heures avant le coucher du soleil, l'avant-garde des indigènes apparut au sommet d'une dune. Il semblait y avoir un fort contingent d'attaquants, avançant en une masse disciplinée avec de nombreux traînards en queue et sur les flancs. Une clameur poussée par les renforts venus des autres forteresses, qui réclamaient une charge immédiate, parvint aux oreilles de Lord Faide, mais elle ne trouva pas d'écho parmi les vétérans de la bataille de la nouvelle plantation. Lord Faide, cependant, fut satisfait de voir la masse dense des indigènes. « Qu'ils approchent encore d'un kilomètre, et Hellmouth se chargera d'eux. Jambart ! »

— « A vos ordres, Lord Faide. »

— « Suivez-moi. La parole va être à Hellmouth. » Le canonnier sur les talons, il escalada les marches menant à la coupole. Lorsqu'ils eurent atteint le sommet du toit, Lord Faide proclama : « Faites pivoter Hellmouth, et braquez-le droit sur ces sauvages ! »

Jambart bondit vers une rangée de leviers et de volants. Il hésita, perplexe, puis opéra une tentative en manœuvrant un volant. Au milieu d'un horrible grincement de paliers et d'engrenages, depuis longtemps figés dans l'immobilité, Hellmouth répon-

dit en pivotant lentement sur son axe. Les sourcils de Lord Faide se haussèrent d'une façon menaçante.

— « J'ai entendu la preuve d'une négligence. »

— « Oh ! non, Seigneur ! Trouvez une trace de rouille, l'ombre d'une poussière, et vous pourrez me faire fouetter jusqu'au sang ! »

— « Alors qu'est-ce que c'était que ce bruit ? »

— « Je l'ignore, Seigneur. C'est interne et invisible. Cela n'est pas placé sous ma responsabilité. »

Lord Faide ne répondit rien. Hellmouth était maintenant pointé sur la marée blanche qui venait de Wildwood. Jambart manœuvra un levier et Hellmouth avança son lourd canon avec quelques sursauts. D'une voix chargée de colère, Lord Faide cria : « Le capot de gueule, imbécile ! »

— « Un oubli qui sera vite réparé, Seigneur. » Jambart se hissa sur Hellmouth et rampa jusqu'à son extrémité en s'accrochant à ses protubérances afin de ne pas chuter. Surplombant la longue courbe lisse du toit, il arracha avec de grandes difficultés le tampon obturateur puis revint jusqu'au centre de la coupole en se traînant à reculons sur les genoux.

Les indigènes avaient légèrement ralenti le pas. Le gros de leurs troupes se trouvait maintenant à moins d'un kilomètre de distance.

— « Maintenant, avant qu'ils se dispersent, nous allons les exterminer », dit Lord Faide avec excitation. Il s'approcha de l'oculaire d'un tube télémétrique, louchant sur les fils et les symboles qui étaient noyés dans le verre, et ordonna à Jambart quelques corrections.

— « Feu ! »

Jambart appuya sur le bouton de mise à feu. De l'intérieur d'Hellmouth parvint une série de cliquetis métalliques, et toute son énorme masse gémit et grogna. Le canon devint rouge orange puis vira au blanc, et de son extrémité jaillit un soudain rayonnement pourpre aveuglant qui s'éteignit presque aussitôt. Hellmouth frémit tout entier et son canon se mit à bouillonner, à siffler et à fumer. Puis il y eut un claquement sec, et ce fut le silence.

Là où la foudre d'Hellmouth avait frappé, à une centaine de mètres devant les premiers rangs des assaillants, quelques mètres carrés de mousse noircirent et se carbonisèrent.

Lord Faide émit un grognement de mécontentement. Le dispositif de pointage était inexact, et le rayon avait tué peut-être vingt des membres de l'avant-garde. Il adressa des signes fiévreux à Jambart. « Vite ! Corrigez la hausse ! C'est fait ?... Feu ! »

Jambart appuya sur la mise à feu, mais rien ne se passa. Il essaya une autre fois, toujours sans succès. « Hellmouth est certainement fatigué, » dit-il.

— « Hellmouth est mort ! » cria Lord Faide. « Vous avez failli à votre devoir ! »

— « Non, non ! » protesta Jambart. « Hellmouth est fatigué, et il se repose. Je le soigne comme mon propre enfant ! Il est poli comme du verre ! Quand une de ses parties est usée ou que quelque chose se casse, je ne prends aucun repos tant que la réparation n'est pas effectuée ! »

Lord Faide jeta ses bras au ciel, poussa un juron inarticulé et dévala l'escalier en criant : « Huss ! Hein Huss ! »

Hein Huss s'approcha. « Oui, Lord Faide ? »

— « Hellmouth est fatigué. Faites un sortilège afin qu'il retrouve toute sa force, vite ! »

— « C'est impossible. »

— « Impossible ? » vociféra Lord Faide. « C'est tout ce que vous savez dire : impossible, inutile, irréalisable ! Vous avez perdu votre pouvoir. Je vais consulter Isak Comandore. »

— « Isak Comandore ne sera pas plus capable que moi de ranimer l'énergie d'Hellmouth. »

— « Sophisme ! Il possède les hommes avec ses démons. Il saura posséder Hellmouth et lui rendre son énergie. »

— « Lord Faide, vous êtes dans un état de surexcitation qui vous fait déraisonner. Vous savez aussi bien que moi que la sorcellerie n'a rien de commun avec la thaumaturgie. »

Lord Faide leva une main et un serviteur s'approcha. « Allez immédiatement me chercher le Sorcier Commandore. »

Isak Comandore sortit de ses quartiers, les yeux hagards et la peau cireuse, et s'approcha d'un pas mal assuré. Lord Faide fit un geste péremptoire. « J'ai besoin de vos talents. Il faut que vous ranimiez Hellmouth. »

Comandore lança un bref regard à Hein Huss qui se tenait immobile, massif et froid. Une promesse non remplie était largement suffisante. « Je ne peux pas, » avoua-t-il.

— « Quoi ! Vous aussi me dites cela ? »

— « Il existe une différence fondamentale entre l'être humain et le métal. La condition normale de l'homme est un état voisin de la folie ; il est en permanence en équilibre entre un état d'excitation morbide et l'apathie, et ses sens lui apprennent beaucoup moins qu'il n'imagine qu'ils le font. C'est un tour de sorcellerie élémentaire que d'abuser un homme, de le posséder du démon, de le tuer. Mais le métal, lui, est insensible. Il réagit seulement en fonction de sa forme et de sa nature, ou sous l'influence de la thaumaturgie. »

— « Alors, faites un miracle ! »

— « C'est impossible, Lord Faide. »

Lord Faide prit une profonde inspiration et, dans un immense effort de volonté, réussit à recouvrer son sang-froid. Tournant le dos aux deux sorciers, il traversa la cour à grandes enjambées en criant : « Mon armure ! Mon cheval ! Nous attaquons ! »

Les troupes s'alignèrent, les chevaliers aux premiers rangs suivis par les soldats protégés par des armures. Lord Faide se plaça en tête et l'armée franchit les portes de la forteresse. Sur le glacis, elle prit sa formation de combat.

— « Attention à l'écume ! » cria Lord Faide. « Attaquez, puis repliez-vous immédiatement. Tenez les visières de vos casques baissées afin de vous protéger des guêpes ! Chacun de vous doit tuer cent sauvages ! En avant ! »

L'armée s'ébranla. Sur la mousse épaisse, les sabots des chevaux ne faisaient presque aucun bruit. A l'ouest, le grand soleil pâle touchait presque l'horizon.

Parvenus à deux cents mètres de la masse des indigènes, les chevaliers éperonnèrent leurs montures et les chevaux à tête massive se précipitèrent en avant de leur long pas élastique. Tirant leur épée et poussant le cri de guerre, les chevaliers foncèrent au galop, chacun d'eux voulant arriver le premier. Aussitôt la troupe confuse des autochtones se divisa en deux parties, dévoilant plusieurs douzaines de scarabées noirs géants et d'énormes mille-pattes au corps segmenté. Les monstres reçurent l'assaut des chevaux les mandibules ouvertes et cliquetantes et les pattes fermement accrochées au sol. Les chevaux hennirent, se cabrèrent, ruèrent et tombèrent sur leur arrière-train, désarçonnant leurs cavaliers. Dans un craquement horrible, les scarabées se mirent à écraser les armures entre leurs mâchoires avec autant de facilité qu'un chien broie un os. Les deux pattes de devant cisaillées d'un seul coup de mandibules, le cheval de Lord Faide s'écroula, projetant

son cavalier sur la mousse. Lord Faide se releva d'un bond, et d'un seul coup du tranchant de son épée, coupa une des pattes du scarabée le plus proche. Au moment où le monstre chargeait, il fit un bond de côté et lui trancha la patte opposée. La lourde tête cuirassée s'abaissa et ses mâchoires se mirent à arracher la mousse. Lord Faide cisailla rageusement les quatre autres pattes restantes et le monstre s'effondra.

— « En retraite ! » hurla Lord Faide. « Reculez tous ! »

Les chevaliers reculèrent lentement, taillant furieusement dans l'horrible masse grouillante, tuant ou estropiant tout ce qui était encore en état de combattre.

Lorsque le contact eut été rompu, Lord Faide ordonna : « Formez-vous sur une double ligne perpendiculaire à l'ennemi, les chevaliers d'un côté et les hommes d'armes de l'autre, et avancez doucement en vous couvrant mutuellement. »

Les deux colonnes s'ébranlèrent. Aussitôt les indigènes se dispersèrent et entreprirent de les envelopper. Ils étaient armés de longues épines aiguës et portaient de petits sacs. A dix mètres des hommes, ils fouillèrent dans les sacs et projetèrent sur eux de petites boules noires qui éclataient au contact des armures en les éclaboussant.

— « Chargez ! » hurla Lord Faide.

Les hommes bondirent furieusement sur les indigènes, frappant comme des fous de taille et d'estoc. « Tuez-les ! Tuez-les tous ! » cria Lord Faide qui exultait. « Qu'il n'en reste pas un de vivant ! »

Il ressentit soudain une piqûre douloureuse sous son armure, puis une autre, puis une troisième. Des choses minuscules rampaient sous le métal, mordant et piquant. Il jeta un regard autour de lui. Tous ses hommes avaient une expression tourmentée, un visage tordu par l'angoisse. Les bras armés se levaient mollement et retombaient sans énergie ; des doigts gantés de fer se crispaient sur les armures, essayant futilement de gratter. Deux hommes d'armes commencèrent soudain à arracher les éléments de leur corselet. « En retraite ! » cria Lord Faide. « Ralliez la forteresse ! »

La retraite se transforma en débandade, presque en déroute. Tout en courant vers les portes de Faide Keep, les soldats semaient des pièces d'armures derrière eux. De la troupe des indigènes jaillit un vol de guêpes et cinq ou six hommes hurlèrent lorsque les insectes empoisonnés s'enfoncèrent dans leur dos.

L'armée pénétra dans la cour de la forteresse dans un désordre indescriptible, chacun achevant de se débarrasser de son armure

puis se grattant furieusement afin d'essayer d'arracher à sa peau les féroces mites rouges qui l'infestaient.

— « Fermez les portes ! » ordonna Lord Faide.

Les lourdes portes se refermèrent avec un grondement sourd. Faide Keep était assiégé.

12

DURANT la nuit, les indigènes investirent la forteresse, formant un vaste cercle sur le glacis à une cinquantaine de mètres des remparts. Jusqu'à l'aube, il y eut un mouvement incessant de formes fantomatiques allant et venant à la lueur des étoiles.

Jusqu'à minuit, Lord Faide les regarda s'agiter depuis un créneau, Hein Huss à ses côtés. Toutes les cinq minutes, il demandait : « Quelles sont les nouvelles des autres forteresses ? Où sont les renforts ? », et Hein Huss lui donnait chaque fois la même réponse : « La confusion et le doute règnent dans l'esprit des Lords. Ils sont désireux de vous aider, mais ne se soucient pas de gaspiller leurs forces. En ce moment ils réfléchissent et étudient la situation. »

En définitive, Lord Faide quitta le créneau en faisant signe à Hein Huss de le suivre. Il descendit à sa salle des trophées et se laissa tomber sur un siège en invitant Hein Huss à l'imiter. Pendant un moment il fixa le Chef Sorcier avec un regard froidement calculateur. Hein Huss subit l'examen sans sourciller.

— « Vous êtes Chef Sorcier, » dit finalement Lord Faide. « Pendant vingt ans vous avez jeté des sorts, formulé des sortilèges, réalisé des envoûtements, auguré de l'avenir, avec plus d'efficacité que n'importe quel autre sorcier sur Pangborn. Or, depuis peu, vous êtes devenu insouciant et inapte. Que se passe-t-il ? »

— « Je ne suis ni inapte ni insouciant. Je suis tout simplement incapable d'œuvrer au-delà de mes capacités. Je ne sais pas faire de miracles. Pour cela, il vous faut consulter mon apprenti, Sam Salazar. Il ne sait pas non plus, mais il essaie avec ardeur toutes les possibilités et même plusieurs impossibilités. »

— « Et vous croyez vous-même à cette insanité ! Devant moi, vous êtes en train de devenir un mystique ! »

Hein Huss haussa les épaules. « Mes connaissances ont leur limitation. Les miracles existent — de cela nous sommes certains. Les reliques de nos ancêtres le proclament tout autour de nous. Leurs méthodes étaient surnaturelles et répugnantes, mais voyez : en utilisant les mêmes méthodes, le Premier Peuple menace de nous détruire. A la place de métal ils utilisent des créatures vivantes, mais le résultat obtenu est similaire. Les hommes de Pangborn, s'ils s'unissent et vraisemblablement au prix de pertes énormes, réussiront sans doute à rejeter le Premier Peuple dans les forêts — mais pour combien de temps ? Un an ? Dix ans ? Les indigènes planteront de nouveaux arbres, creuseront de nouveaux traquenards, et reviendront avec des armes encore plus formidables : des scarabées volants, gros comme des chevaux ; des guêpes au dard assez puissant pour trouer les armures ; des lézards géants capables d'escalader les murailles de Faide Keep. »

Lord Faide tirailla la peau de son menton. « Et les sorciers ne pourront rien contre cela ? »

— « Vous l'avez vu par vous-même. Isak Comandore a pénétré dans leur esprit au prix d'un effort épuisant, et tout ce qu'il a obtenu comme résultat, c'est de les mettre en colère. »

— « Dans ces conditions, que me conseillez-vous de faire ? »

Hein Huss écarta les bras. « Je ne sais pas. Je suis Hein Huss, Sorcier. J'observe Sam Salazar avec fascination. Il n'apprend rien, mais il est ou trop stupide ou trop intelligent pour qu'on le décourage. Si la voie qu'il suit est celle qui conduit aux miracles alors il en fera. »

Lord Faide se leva. « Je suis mortellement fatigué. Je n'arrive même plus à penser, il faut que je dorme. Demain, nous en saurons plus. »

Hein Huss quitta la salle des trophées et revint au créneau. Le cercle des indigènes semblait s'être resserré, et les premiers rangs se trouvaient à moins d'une portée de flèche. Derrière, deux longues colonnes d'êtres pâles s'étiraient à l'infini, se déplaçant parallèlement en sens inverse. A quelque distance de la forteresse, un tas de matière blanche s'élevait, de plus en plus haut à mesure que la nuit s'avançait.

Les heures s'écoulèrent, puis le ciel commença à pâlir et le disque du soleil apparut à l'est. Les indigènes grouillaient sur les

dunes, amenant de longues barres d'écume durcie qu'ils déposaient sur la mousse avant de faire demi-tour et de retourner vers le nord.

Lord Faide apparut au créneau, le visage défait. « Qu'est-ce que c'est ? Que sont-ils en train de faire ? » demanda-t-il.

— « Je suis aussi intrigué que vous, Seigneur, » dit Bernard, le sergent des hommes d'armes.

— « Hein Huss ! Quelles sont les nouvelles des forteresses ? »

— « Ils sont en armes et s'approchent prudemment. »

— « Pouvez-vous leur transmettre que la situation est grave et nécessite leur présence d'urgence ? »

— « Je le puis, et je l'ai déjà fait. Cela a eu pour seul résultat d'augmenter encore leur prudence. »

— « Bah ! » s'exclama Lord Faide d'un ton dégoûté. « Et ils se prétendent des guerriers ! Des alliés loyaux et fidèles ! »

— « Ils sont au courant de notre amère expérience, » dit Hein Huss. « Ils se demandent raisonnablement ce qu'ils pourraient faire que vous, qui êtes prêt, ne pouvez pas accomplir. »

Lord Faide eut un sourire froid. « Je n'ai rien à leur répondre. En attendant, il faut que nous trouvions une protection contre les guêpes, et aussi contre ces mites rouges contre lesquelles les armures sont inefficaces. Bernard ! »

— « A vos ordres, Lord Faide. »

— « Que chacun de vos hommes fabrique un cadre de bois de cinquante centimètres de côté, garni de grillage et muni d'une poignée centrale comme un bouclier. Quand ils auront terminé nous tenterons une sortie, chaque chevalier en demi-armure et démonté, protégé par deux soldats. »

— « En attendant, » dit Hein Huss, « le Premier Peuple continue à s'organiser suivant un plan que je n'arrive pas à déceler. »

Lord Faide se pencha et regarda. Les indigènes s'étaient encore rapprochés des murailles et continuaient à empiler sans désemparer des barres d'écume solidifiée de toutes longueurs et de toutes tailles.

Lord Faide se redressa. « Bernard ! Placez des archers à chaque créneau. Qu'ils tirent en visant la tête ! »

Au commandement de Bernard, une volée de flèches et de carreaux d'arbalètes s'abattit au milieu des indigènes. Quelques-uns d'entre eux seulement furent affectés et s'écartèrent de leurs

congénères. Les autres arrachèrent les traits de leur chair et les jetèrent sur le sol sans paraître le moins du monde incommodés. Une autre volée de projectiles jaillit des créneaux, et quelques indigènes supplémentaires s'écartèrent de leurs compagnons en titubant. Les autres continuèrent imperturbablement à enfoncer des barres d'écume durcie dans le sol tout en projetant des flots de mousse, leur soufflet dorsal pompant vigoureusement l'air. Certains des indigènes allèrent chercher des faisceaux de piquets d'écume solidifiée et les placèrent dans l'écume fraîche. Bientôt, une épaisse couche de mousse s'étendit tout autour de la forteresse, formant un immense anneau. Aussitôt, toute la masse du Premier Peuple vint s'agglomérer derrière et se mit à projeter une nouvelle vague d'écume, dont le niveau s'éleva rapidement. Des centaines de faisceaux de piquets furent alors apportés ; plantés dans la mousse, ils consolidèrent l'ensemble et l'aidèrent à se solidifier.

— « Tirez ! Criblez-les de flèches ! » vociféra Lord Faide. « Visez à la tête ! Bernard, vos hommes ont-ils achevé de confectionner leurs boucliers pare-guêpes ? »

— « Pas encore, Lord Faide. C'est un travail qui nécessite un certain temps. »

Lord Faide ne répondit pas. L'anneau d'écume était maintenant haut de trois mètres et il continuait à s'élever régulièrement. Lord Faide se tourna vers Hein Huss. « Qu'espèrent-ils faire ? »

Hein Huss secoua la tête. « Pour l'instant, je n'arrive pas à interpréter leur but. »

Le premier étage d'écume avait durci. Le Premier Peuple entreprit d'en établir un second, renforçant sans cesse la couche de mousse au moyen de barreaux placés en croix, horizontalement et verticalement. Quinze minutes plus tard, lorsque le deuxième étage se fut durci à son tour, le Premier Peuple dressa des échelles grossières faites d'éléments d'écume solidifiée afin de réaliser un troisième étage. Lorsqu'ils eurent terminé, l'anneau blanc qui cernait la forteresse était haut de dix mètres et épais de douze à la base.

— « Regardez, » dit Hein Huss en levant le doigt. Le toit en parasol qui surplombait les remparts s'achevait à dix mètres à peine de la partie supérieure de l'anneau d'écume. « Quelques étages supplémentaires de mousse, et ils atteindront le bord du toit. »

— « Et alors ? » répliqua Lord Faide. « Le toit est aussi solide que les murailles. »

— Nous serons murés à l'intérieur. »

Lord Faide étudia la masse d'écume à la lumière de cette pensée nouvelle. Déjà les indigènes, hissant leurs échelles, s'apprêtaient à établir un quatrième étage d'écume. Ils placèrent tout d'abord des barres et des faisceaux entretoisés puis lancèrent de grandes projections d'écume. Lorsqu'ils eurent terminé, le niveau supérieure de la grande masse blanche n'était plus qu'à cinq mètres du bord du toit.

Lord Faide se tourna vers le sergent. « Dites à vos hommes de se préparer à la sortie. »

— « Les boucliers pare-guêpes ne sont pas tout à fait prêts, Seigneur. »

— « Combien de temps vous faut-il encore ? »

— « Une dizaine de minutes. »

— « Dans dix minutes, nous serons tous en train de suffoquer. Il faut que nous nous frayions un chemin à travers l'écume. »

Dix minutes s'écoulèrent, puis quinze. Le Premier Peuple créait des plans inclinés derrière la muraille et transportait jusqu'au sommet des clayonnages faits de minces éléments d'écume solidifiés, destinés à recevoir une nouvelle couche de mousse. Le sergent Bernard s'approcha de Lord Faide.

— « Nous sommes prêts, Seigneur. »

— « Parfait. »

Lord Faide descendit dans la cour, fit face aux troupes et donna ses ordres : « Avancez vivement, mais ne vous écartez pas l'un de l'autre. Nous ne devons pas nous perdre dans l'écume. En avançant, donnez de grands coups d'épée devant et sur les côtés. N'oubliez pas que les sauvages ont un immense avantage sur nous : ils voient clair dans l'écume. Lorsque vous aurez franchi la masse de mousse, protégez-vous au moyen de vos boucliers grillagés. Deux soldats doivent couvrir chaque cavalier. N'oubliez pas : traversez vivement l'écume si vous ne voulez pas périr asphyxiés. Ouvrez les portes ! »

Les portes s'ouvrirent au large et les troupes s'ébranlèrent. Elles furent arrêtées au bout de quelques mètres par une muraille blanche ininterrompue. Nul assaillant n'était en vue.

Lord Faide brandit son épée. « En avant ! » Il se précipita vers le mur d'écume, essayant de se frayer un chemin à travers la masse blanche maintenant raide et craquante et plus dure que

ce à quoi il s'était attendu. Elle lui résista. Avec fureur, il tailla dans l'écume à grands coups d'épée. Les chevaliers et les soldats se joignirent à lui, et lentement ils réussirent à percer un tunnel dans la masse friable.

Lorsque la trouée fut achevée, les indigènes apparurent devant eux, grouillant sur leurs échelles. Leurs soufflets dorsaux se mirent à pomper et une masse d'écume fraîche jaillit en cascade de leurs évents, inondant les soldats.

A son créneau, Hein Huss soupira et se tourna vers l'apprenti Sam Salazar. « Il va falloir maintenant qu'ils rentrent s'ils ne veulent pas suffoquer dans la mousse. S'ils ne réussissent pas à faire une trouée, nous mourrons tous asphyxiés. »

Le mur d'écume touchait déjà le bord du toit en plusieurs points. En bas, rugissant et poussant d'affreux jurons, Lord Faide émergea à reculons de la masse d'écume fraîche et essuya la visière de son casque. Il reprit son souffle et se précipita à nouveau en avant dans une nouvelle tentative désespérée de percer le rempart blanc.

La mousse solidifiée était friable et se laissait trancher aisément, mais les morceaux détachés bloquaient le passage. Une nouvelle cascade d'écume jaillit, noyant chevaliers et soldats.

Lord Faide recula une nouvelle fois, en criant aux hommes de rejoindre la forteresse. A ce moment-là les indigènes juchés au sommet du rempart d'écume qui avait atteint la hauteur des créneaux, commençaient à disposer verticalement des claies qui s'appuyaient contre le rebord du toit débordant. Puis ils se mirent à projeter des flots d'écume et la vue du ciel disparut graduellement aux regards de Hein Huss et de Sam Salazar.

— « Dans une heure, deux au maximum, nous mourrons, » dit Hein Huss. « Ils nous ont maintenant murés à l'intérieur. Nous sommes plusieurs milliers dans la forteresse, et chacun de nous va bientôt se mettre à respirer profondément. »

— « Il existe pour nous une possibilité de survivre, » dit nerveusement Sam Salazar, « ou du moins de ne pas périr asphyxiés. »

— « Ah oui ? » s'exclama Hein Huss d'un ton sarcastique. « Tu envisages de faire un miracle ? »

— « S'il s'agit d'un miracle, il appartient à la catégorie la plus triviale. J'ai observé que ni l'eau, ni le lait, ni le vin, ni l'alcool ne réagissent sur l'écume solidifiée. Par contre, le vinaigre a la propriété de la dissoudre instantanément. »

— « Il faut en informer immédiatement Lord Faide, » dit Hein Huss.

— « Il est préférable que vous vous en chargiez vous-même, » dit Sam Salazar. « A moi, il ne prêtera aucune attention. »

13

UNE demi-heure s'écoula. La lumière ne parvenait plus à l'intérieur de Faide Keep que sous la forme d'une faible lueur grise. L'air était épais, acide et moite. Par les portes ouvertes les soldats se précipitèrent vers le mur d'écume. Chaque homme portait une cruche, un broc, une outre ou une fiole contenant du vinaigre fort.

— « Agissez vite, mais soigneusement, » cria Lord Faide. « Ne gaspillez pas le vinaigre. Placez-vous en rangs serrés. En avant ! »

Les soldats s'approchèrent du rempart blanc et se mirent à projeter le vinaigre devant eux. L'écume solidifiée crépita et grésilla puis se mit à fondre.

« Ne gaspillez pas le vinaigre ! » répéta Lord Faide. « Avancez, dépêchez-vous ! Derrière, roulez les fûts ! »

Quelques minutes plus tard, les soldats émergèrent sur la mousse, à l'air libre. Les indigènes massés devant eux les regardèrent en clignant des yeux.

— « Chargez ! » croassa Lord Faide, la gorge irritée par les émanations de vinaigre. « Que deux soldats flanquent chaque cavalier ! En avant ! Exterminez ces vermines blanches ! »

Les hommes se précipitèrent en avant. Devant eux des tubes se levèrent. « Halte ! » aboya Lord Faide. « Les guêpes ! »

Les guêpes foncèrent, les ailes grinçantes. Les boucliers en grillage se levèrent et les insectes vinrent s'y écraser avec un bruit mat avant de tomber sur la mousse où les soldats les écrasèrent sous leurs semelles. Puis apparurent les scarabées et les mille-pattes géants, moins nombreux que la veille car un grand nombre d'entre eux avaient été mutilés ou tués. De nombreux soldats périrent sous leur attaque, mais les monstres furent bientôt exterminés jusqu'au dernier et réduits en une bouillie brune. D'autres guêpes foncèrent et quelques-unes d'entre elles atteignirent leur but. L'agonie des hommes piqués par leur dard empoisonné fut

effrayante. Mais bientôt leur nombre diminua et en définitive il n'y en eut plus une seule.

Les hommes firent face aux indigènes du Premier Peuple, armés seulement d'épines et de leur écume, qui maintenant avait pris une coloration pourpre.

Lord Faide leva son épée. Les hommes bondirent en avant et s'enfoncèrent dans la masse compacte des indigènes, se livrant à un effroyable carnage. Têtes, bras et jambes se mirent à voler en l'air par centaines.

Hein Huss s'approcha des premiers rangs des combattants et se fraya un chemin jusqu'à Lord Faide dont l'épée dessinait des arcs étincelants dans l'air.

— « Ordonnez la cessation du combat, » demanda-t-il.

— « La cessation du combat ? Pourquoi ? Il faut tuer ces êtres bestiaux jusqu'au dernier. »

— « Vous feriez bien mieux de m'écouter. Il n'est pas utile de tuer les autres. Le temps est venu de montrer une grande sagesse. »

— « Ils nous ont fait choir dans leurs pièges, nous ont assiégés, nous ont attaqués avec leurs guêpes. Et vous voudriez que j'ordonne l'arrêt du combat ? »

— « Ils nourrissent une rancune vieille de seize siècles. Il vaut mieux ne pas en provoquer une nouvelle. »

Lord Faide regarda Hein Huss. « Que proposez-vous ? »

— « La paix entre les deux races... la paix et la coopération. »

— « Très bien, mais à condition qu'il n'y ait plus de trappes, plus de plantation, plus d'élevage de monstres. »

— « Rappelez vos hommes. Je vais essayer. »

— « En arrière ! » cria Lord Faide. « Cessez le combat ! »

Avec répugnance, chevaliers et hommes d'armes obéirent et reculèrent.

Hein Huss s'approcha de la masse compacte des indigènes, qui projetaient toujours de l'écume pourpre. Ils le regardèrent attentivement. Le Chef Sorcier s'adressa à eux dans leur langue :

— « Vous avez attaqué Faide Keep, et vous avez été battus. Vous êtes de bons stratèges et de valeureux combattants, mais nous vous sommes supérieurs. Maintenant, si nous le désirions, nous pourrions vous tuer jusqu'au dernier, et mettre le feu à vos forêts. Mais cela, nous ne le voulons pas. Lord Faide propose la paix entre les deux races, les humains et le Premier Peuple ; cela signifie : plus de trappes mortelles. Les hommes devront pouvoir accéder librement aux forêts et les traverser à leur guise et sans

risques. En échange, nous vous accorderons de revenir en liberté sur les dunes. Aucune des deux races ne devra importuner ni provoquer l'autre. Que choisissez-vous ? L'extinction de votre espèce ou la paix ? »

L'écume pourpre cessa de jaillir des évents des indigènes. « Nous choisissons la paix ! »

— « Il ne devra plus y avoir de guêpes ni de scarabées géants. Les pièges devront tous être désarmés et les fosses comblées. »

— « Nous nous y engageons. Mais vous nous garantissez la liberté de retourner vivre sur la mousse, dans les dunes. »

— « Oui. Ramassez vos morts et vos blessés, et remportez vos barres d'écume. »

Hein Huss revint vers Lord Faide. « Ils ont opté pour la paix. »

Lord Faide hocha la tête. « Parfait. Tout est pour le mieux. » Il se tourna vers ses troupes. « Rengainez vos épées. Nous avons remporté une grande victoire. » Il jeta un regard lugubre à la forteresse, dissimulée derrière un rideau blanc et dont seul le toit était visible et ajouta : « Cent barils de vinaigre ne suffiront pas à dissoudre tout cela ! »

Hein Huss parut fixer son attention sur un point du ciel. « Vos alliés approchent rapidement. Leurs sorciers leur ont appris votre victoire. »

Lord Faide émit son petit rire amer. « Mes alliés vont avoir pour tâche de faire disparaître le mur d'écume qui entoure Faide Keep. »

14

DANS la salle d'apparat de Faide Keep, où se tenait le banquet de la victoire, Lord Faide s'adressa jovialement à Hein Huss. « Je crois qu'à partir de ce jour, Chef Sorcier Huss, il va nous falloir compter avec votre apprenti, l'oisif et propre à rien Sam Salazar. Où est-il, au fait ? »

— « Ici, Lord Faide. Lève-toi, Sam Salazar. Aie conscience de l'honneur qui t'est fait. »

Sam Salazar se mit debout et s'inclina. Lord Faide lui tendit une coupe. « Bois, Sam Salazar. Divertis-toi. J'admets bien volontiers que ton bricolage d'amateur nous a tous sauvé la vie. Sam Salazar, je te salue et je te remercie. Mais je pense que maintenant,

le temps est venu pour toi de cesser tes amusettes, de t'intéresser sériusement à ton travail et de t'efforcer de devenir un honnête sorcier. Lorsque le temps sera venu, je te promets que tu trouveras à Faide Keep un emploi intéressant. »

— « Merci, Seigneur, » dit Sam Salazar avec modestie. « Mais je ne crois pas devenir un jour sorcier. »

— « Pourquoi ? Tu as d'autres projets ? »

Sam Salazar dit quelques mots en bafouillant, tandis que ses joues rondes devenaient écarlates ; puis il se redressa, prit une profonde inspiration et parla aussi clairement et aussi distinctement qu'il le put : « Je préfère poursuivre ce que vous appelez mes amusettes. Et j'espère que je pourrai en persuader d'autres à se joindre à moi. »

— « Les amusettes sont toujours attirantes, » dit Lord Faide. « Je ne doute pas un instant que tu trouves d'autres têtes de linotte dans ton genre. »

Sam Salazar répondit d'une voix ferme : « Ces amusettes peuvent être à l'origine de choses sérieuses. Il est indiscutable que nos ancêtres étaient des barbares. Ils contrôlaient des entités au moyen de symboles qu'ils étaient incapables de comprendre. Nous sommes pour notre part méthodiques et rationnels ; pourquoi n'essaierions-nous pas de systématiser et de comprendre les miracles d'autrefois ? »

— « Oui, pourquoi pas ? » dit Lord Faide. « Quelqu'un a-t-il une réponse à donner ? »

Personne ne répondit. Isak Comandore se contenta de siffler entre ses dents en secouant la tête.

— « Il est possible qu'en ce qui me concerne, je n'arrive jamais à reproduire un seul miracle, » dit Sam Salazar. « Je soupçonne que c'est plus difficile que ça en a l'air. Cependant, j'espère que vous consentirez à mettre à ma disposition une salle de travail où, avec l'aide de ceux qui partageront mes vues, je pourrai me livrer à quelques tentatives. Je dois dire qu'en cette matière, je dispose de l'appui et de l'encouragement du Chef Sorcier Huss. »

Lord Faide leva son hanap. « Très bien, apprenti Sam Salazar. Ce soir, je n'ai rien à te refuser. Tu auras ce que tu désires, et je te souhaite bonne chance dans ton entreprise. Peut-être aurai-je la chance de te voir accomplir un miracle durant les années qui me restent à vivre. »

Isak Comandore se tourna vers Hein Huss et dit d'une voix sèche : « Je considère ceci comme un événement fâcheux et regret-

table, qui dénote l'anarchie intellectuelle, la dégradation de la sorcellerie et la prostitution de la logique. La nouveauté est un moyen d'attirer la jeunesse — je vois déjà les jeteurs de sorts et les apprentis qui murmurent entre eux d'un air excité. La sorcellerie des temps à venir sera une chose désolante. Comment ceux-là pratiqueront-ils pour réaliser une possession démoniaque ? Avec une roue dentée, un engrenage et un bouton-poussoir ? Comment s'y prendront-ils pour opérer un envoûtement ? Ils trouveront plus facile d'abattre leur victime à coups de hache. »

— « Les temps changent, » dit Hein Huss. « Il y a maintenant sur Pangborn une autorité unique, celle de Lord Faide, et les forteresses peuvent se passer du service des sorciers. Qui sait, peut-être demanderai-je à Sam Salazar de m'accorder une place dans sa salle de travail. »

— « Le futur que vous dépeignez est affligeant, » dit Isak Comandore avec un reniflement de dégoût.

— « Il y a de nombreux futurs possibles. Certains d'entre eux sont sans aucun doute affligeants. »

Lord Faide leva à nouveau son hanap. « Au meilleur de vos nombreux futurs, Hein Huss. Qui sait, peut-être Sam Salazar pourra-t-il un jour commander à un vaisseau de l'espace de nous ramener à la planète de nos ancêtres ? »

— « Oui, qui sait ? » dit Hein Huss. Il leva sa coupe. « Au meilleur des futurs ! »

FIN

Traduit par Marcel Battin.
Titre original : The miracle workers.

ROBERT

BLOCH

Le monde de l'écran

Robert Bloch, l'auteur de Psychose *et de bien des classiques de SF ou de terreur, côtoie depuis si longtemps le monde du cinéma (il exerce principalement le métier de scénariste) qu'il a souvent situé des histoires (fantastiques ou policières) à Hollywood. C'est le cas de celle-ci, où il reprend sous une forme neuve une vieille idée de la littérature fantastique : l'existence d'une vie réelle dans un univers visuel qui est à nos yeux fictif et à deux dimensions, que ce soit celui de la peinture, de la photo ou — comme ici — des films. Nous publierons le mois prochain une nouvelle-choc de Bloch,* Un jouet pour Juliette, *couplée avec un récit de Harlan Ellison,* Le rôdeur dans la cité à la lisière du monde, *en un dyptique qui sera un des événements de l'année.*

P. H.

DEUX mille étoiles.

Deux mille étoiles, peut-être plus, fixées dans les trottoirs de Hollywood Boulevard, chaque plaque de métal portant le nom de quelqu'un appartenant à l'industrie du cinéma. Ils remontent loin ces noms ; de Broncho Billy Anderson à Adolph Zukor, tous sont là.

Tous sauf Jimmy Rogers.

Vous ne trouverez pas le nom de Jimmy parce que ce n'était pas une vedette, pas même un petit rôle — rien qu'un figurant.

— « Mais je la mérite, » me dit-il. « Si quelqu'un y a droit, c'est bien moi. J'ai démarré en 1920 quand je n'étais encore qu'un gamin débutant. Regardez bien, vous me reconnaîtrez dans les scènes de foule du *Signe de Zorro*. J'ai participé à plus de quatre cent cinquante films depuis et je continue sur ma lancée. Il n'en reste pas beaucoup qui puissent battre ce record. Ça devrait vraiment compter. »

C'était peut-être vrai, mais il n'y avait pas d'étoile pour Jimmy Rogers et cette affirmation qu'il continuait sur sa lancée n'était qu'une vantardise. Actuellement, Jimmy avait bien de la chance s'il recevait une convocation une ou deux fois par an ; il n'y a pas d'engagement pour un vieux de la vieille au museau blanchi sauf pour une scène de bar dans un western.

La plupart du temps, Jimmy se bornait à se promener sur le Boulevard : grand, droit comme un militaire, il tranchait sur la foule des touristes, factotums et farfelus. L'adresse de son domicile était à Las Palmas, quelque part au sud de Sunset Boulevard. Je n'y étais jamais allé, mais je pouvais deviner ce que c'était — une de ces vieilles cahutes démontables en bois dites ensemble de bungalows, construites vers l'époque où il était venu au cinéma et toujours debout par la grâce de Dieu et la disgrâce de l'administration du logement. Voilà le genre d'endroit où résidait Jimmy, mais il n'y vivait pas vraiment.

Jimmy Rogers vivait au Cinéma Muet.

Le Cinéma Muet est là-bas sur Fairfax Boulevard et c'est le seul endroit de la ville où l'on peut encore voir *Le signe de Zorro*. Il y a toujours une comédie de Chaplin et généralement Laurel et Hardy, en même temps qu'un feuilleton avec comme vedettes Pearl White, Elmo Lincoln ou Houdini. Et les grands films sont formidables : les premiers Griffith et DeMille, Barrymore dans *Dr Jekyll et Mr. Hyde*, Lon Shaney dans *Le bossu de Notre-Dame*, Valentino dans *Sang et sable* et cent autres.

L'affiche change tous les mercredis et chaque mercredi soir Jimmy Rogers était là, donnant ses 90 cents au guichet pour voir *Le pirate noir* ou *Le fils du Sheik* ou *Orphelins de la tempête.*

Pour revivre.

Car Jimmy n'allait pas là pour voir Doug et Mary ou Rudy, Clara ou Gloria ou encore les sœurs Gish. Il venait là pour se voir lui, dans les scènes de foule.

Du moins est-ce ce que j'ai cru, la première fois que je l'ai rencontré. On jouait *Le fantôme de l'Opéra*, ce soir-là. Je passai ensuite l'entracte à fumer une cigarette en examinant les photos de publicité exposées devant la salle.

Si vous me demandiez d'en jurer, je serais incapable de vous dire exactement comment notre conversation a commencé, mais c'est là que j'ai entendu pour la première fois le numéro de Jimmy concernant les quatre cent cinquante films et la continuation sur sa lancée.

— « Est-ce que vous m'avez vu, ce soir ? » demanda-t-il.

Je le regardai et secouai la tête ; même avec le minable costume de confection et la barbe blanche, Jimmy Rogers n'était pas du genre qu'on remarque dans une assistance.

— « Je pense qu'il faisait trop sombre pour que j'aie pu vous remarquer, » dis-je.

— « Mais il y avait des torches, » précisa Jimmy. « J'en portais une. »

C'est alors que je compris. Il était figurant dans le film.

Jimmy sourit et haussa les épaules. « Sapristi, j'oublie toujours. Vous ne pourriez pas me reconnaître. Nous avons tourné *Le fantôme* en 25. J'avais l'air si jeune que les maquilleurs m'ont collé une moustache et une perruque noire. Difficile de me repérer dans les scènes des catacombes, toutes prises de loin. Mais à la fin, quand Chaney retient la foule, je me distingue assez bien à l'arrière-plan, juste à gauche de Charley Zimmer. C'est celui qui brandit le poing. J'agite ma torche. Il y a eu un tas de difficultés avec ce film, mais nous avons réussi cette scène-là du premier coup. »

Pendant les semaines qui suivirent, j'ai vu assez souvent Jimmy Rogers. Il était parfois là sur l'écran, bien qu'à dire vrai je ne l'aie jamais reconnu ; dans ces films des années vingt, c'était un jeune homme et ses apparitions étaient limitées à un éclair tremblotant, un visage flou entrevu dans une foule.

Mais Jimmy était toujours dans l'assistance, même s'il n'avait pas joué dans le film. Et, un soir, j'ai découvert pourquoi.

C'était de nouveau pendant l'entracte et nous nous tenions au-dehors. Jimmy avait maintenant pris l'habitude de me parler et ce soir-là nous avions été assis côte à côte pendant la projection du *Chariot bâché.*

Donc nous étions dehors et Jimmy me regarda en clignant de la paupière. « N'est-ce pas qu'elle était ravissante ? » demanda-t-il. « Elles ne sont plus comme ça, maintenant. »

Je hochai la tête. « Loïs Wilson ? Très séduisante. »

— « Je parle de June. »

Je regardai Jimmy et je me rendis compte alors qu'il ne clignait pas de l'œil. Il pleurait.

— « June Logan. Mon amie. C'était son premier rôle, la scène de l'attaque des Indiens. Elle devait avoir dans les dix-sept ans — je ne la connaissais pas à ce moment-là ; nous nous sommes rencontrés deux ans plus tard au First National. Mais vous avez dû la remarquer. C'est celle avec les longues boucles blondes. »

— « Ah ! celle-là. » Je hochai de nouveau la tête. « Vous avez raison. Elle était charmante. »

Je mentais, parce que je ne me rappelais pas du tout l'avoir vue, mais je voulais faire plaisir au vieillard.

— « Junie figure dans une quantité de films qu'on passe ici. Et à partir de 1925, nous avons fait des tas de ces films ensemble. Pendant un temps, nous avons pensé nous marier, mais elle avait commencé à faire son chemin, à obtenir des rôles de servantes et autres, tandis que moi je suis toujours resté dans la figuration. Nous étions tous les deux dans la partie depuis assez longtemps pour savoir que cela ne marche jamais quand un des deux reste petit et que l'autre est en route pour une grande carrière. »

Jimmy réussit à sourire tout en s'essuyant les yeux avec quelque chose qui avait dû être naguère un mouchoir. « Vous croyez que je vous raconte des histoires, hein ? A propos de sa carrière, j'entends. Mais elle prenait de l'importance. Elle aurait bientôt joué des seconds rôles. »

— « Qu'est-il arrivé ? » demandai-je.

Le sourire s'effaça et les paupières battirent à nouveau. « Le parlant l'a tuée. »

— « Elle n'avait pas la voix qui convenait ? »

Jimmy secoua la tête. « Elle avait une voix épatante. Je vous

ai dit qu'elle était prête pour les seconds rôles... et en 1930, elle avait déjà participé à une douzaine de films sonores. Mais c'est alors que le parlant l'a tuée. »

J'avais entendu cette expression un millier de fois, mais jamais comme cela. Parce que c'était littéralement ce qui s'était passé, d'après la façon dont Jimmy racontait l'histoire. June Logan, son amie Junie, se trouvait sur le plateau pendant le tournage d'un de ces premiers films *cent pour cent parlants, chantants, dansants.* Le metteur en scène et les cameramen, voulant se libérer de la tyrannie du microphone fixe, montèrent un des premiers micros mobiles sur un mât. Il n'existait pas encore d'équipement standard de ce genre et c'était un essai. Quoi qu'il en soit, pendant une prise de vues, le travelling craqua et le mât s'abattit, fracassant le crâne de June Logan.

Les journaux n'en surent rien, ni même ceux du cinéma. Le studio étouffa l'affaire et June Logan eut un enterrement discret.

— « Sacrebleu, cela va faire près de quarante ans, » dit Jimmy, « et me voilà en train de pleurer comme si c'était hier. Mais June était mon amie... »

Telle était l'autre raison pour laquelle Jimmy Rogers allait au Cinéma Muet : pour voir son amie.

— « Vous comprenez ? » me dit-il. « Elle est toujours vivante là sur l'écran, dans tous ces films. Exactement comme quand nous étions ensemble. Cinq ans, ça a duré, les meilleures années pour moi. »

Je comprenais très bien. Tous deux épris l'un de l'autre et du cinéma. Parce que, en ce temps-là, les gens aimaient vraiment le cinéma. Et figurer dans un film, même dans des rôles infimes, c'était pour la moyenne des gens la conception du septième ciel.

Le septième ciel, encore un film que nous avons vu où June Logan jouait dans une scène de masse. Au cours des semaines qui suivirent, avec l'aide de Jimmy, je parvins à repérer son amie. Il avait dit vrai : c'était une beauté. Quand on l'avait remarquée, réellement vue, on ne l'oubliait pas. Ces boucles blondes, ce sourire l'identifiaient immédiatement.

Un vendredi soir, Jimmy et moi étions assis ensemble en train de regarder *La naissance d'une nation.* Pendant une scène de rue, Jimmy toucha mon épaule. « Regardez, voilà June. »

Je scrutai l'écran, puis secouai la tête. « Je ne la vois pas. »

— « Attendez une seconde... tenez, la voilà encore. Regardez, sur la gauche, derrière l'épaule de Walthall. »

Il y eut une image brouillée, puis la caméra suivit Henry B. Walthall qui s'éloignait.

Je jetai un coup d'œil à Jimmy. Il se levait.

— « Où allez-vous ? »

Il continua à se diriger vers la sortie.

Quand je l'eus imité, je le trouvai appuyé contre le mur sous la marquise, respirant difficilement ; sa peau était de la couleur de ses moustaches.

— « Junie, » murmura-t-il, « je l'ai vue... »

Je pris une profonde aspiration. « Ecoutez-moi. Vous m'avez dit que son premier film avait été *Le chariot bâché.* Il date de 1923. Et Griffith a tourné *La naissance d'une nation* en 1915. »

Jimmy ne dit rien. Il n'y avait rien à dire. Nous savions tous les deux ce que nous allions faire : retourner dans la salle assister à la seconde séance.

Quand l'écran s'illumina de nouveau, nous étions là à observer et à attendre. Je regardai l'écran, puis tournai les yeux vers Jimmy.

— « Elle a disparu, » murmura-t-il. « Elle n'est pas dans le film. »

— « Elle n'y a jamais été, » répliquai-je. « Vous le savez bien. »

— « Oui. » Jimmy se leva et s'éloigna dans la nuit ; je ne le revis que la semaine suivante.

On passait alors un court métrage avec Charles Ray — j'ai oublié le titre, mais il joue son personnage habituel de gars de la campagne, et au dénouement il y a une partie de baseball où Ray intervient et gagne.

La caméra exécuta une vue panoramique de la foule assise dans les tribunes et je captai l'image fugitive d'une jeune fille souriante avec de longues boucles blondes.

— « Est-ce que vous l'avez vue ? » Jimmy m'agrippait le bras.

— « Cette jeune fille... »

— « C'était Junie. Elle m'a fait un clin d'œil ! »

Cette fois, ce fut moi qui me levai et sortis. Il suivit. J'attendais devant la salle, planté à côté de l'affiche publicitaire.

— « Voyez vous-même. » Je désignai l'affiche. « Ce film a été tourné en 1917. » Je me forçai à sourire. « Vous oubliez qu'il y avait des milliers de jolies figurantes blondes dans les films, et que la plupart avaient des boucles. »

Il se tenait là, tremblant, ne m'écoutant pas du tout. Je lui mis la main sur l'épaule.

« Voyons, regardez... »

— « C'est ce que j'ai fait, » répliqua Jimmy. « Semaine après semaine, année après année. Et autant que vous sachiez la vérité. Ce n'est pas la première fois que cela se produit. Junie apparaît constamment dans des quantités de films où je sais qu'elle n'a jamais joué. Pas seulement dans les premiers, avant son temps, mais plus tard, pendant les années vingt où je la connaissais, où je savais exactement dans quoi elle jouait. Parfois, c'est seulement le temps d'un éclair, mais je la vois, puis elle disparaît. Et à la projection suivante, elle ne revient pas.

» A tel point que, pendant un temps, j'avais presque peur d'aller à une séance — je m'imaginais que je perdais la boule. Mais maintenant vous l'avez vue, vous aussi... »

Je secouai lentement la tête.

— « Je regrette, Jimmy, mais je n'ai jamais dit cela. » Je lui jetai un coup d'œil, puis fis un geste vers ma voiture garée au bord du trottoir. « Vous avez l'air fatigué. Venez, je vous conduirai chez vous. »

Il avait l'air plus que fatigué ; il paraissait perdu, solitaire et infiniment vieux. Mais il y avait une lueur d'entêtement dans ses yeux, et il ne se laissa pas aller.

— « Non, merci. Je vais rester pour la seconde séance. »

Comme je me glissais derrière le volant, je le vis faire demi-tour et entrer dans la salle, dans cet endroit où le présent devient le passé et le passé devient le présent. Là-haut, dans la cabine, ils appellent ça un appareil de projection mais, en réalité, c'est un appareil temporel ; il peut vous faire remonter le temps, jouer des tours à votre imagination et à votre mémoire. Une jeune fille morte depuis quarante ans revient à la vie et un vieillard revit sa jeunesse évanouie...

Mais j'appartenais au monde réel et c'est là que je restai. Je n'allai pas au Cinéma Muet la semaine d'après, ni la semaine qui suivit.

Et je ne revis Jimmy que presque un mois plus tard, au studio.

On tournait un western, un de mes scénarios, et le metteur en scène voulait un supplément de dialogue pour allonger une séquence. On me convoqua donc et je me rendis en voiture sur le lieu de tournage, au ranch.

La plupart des studios ont un vaste ranch pour les séquences

mouvementées des films de western, et celui-ci était un des plus anciens ; il datait du temps du muet. Ce qui me fascinait, c'est le fort en bois où l'on tournait les scènes de foule. J'aurais juré que c'était le même qui avait servi aux premiers films de Tim McCoy. Aussi, après avoir confabulé avec le metteur en scène et griffonné quelques lignes supplémentaires pour les premiers rôles, j'allai fureter derrière le fort, par pure curiosité, pendant qu'on préparait les nouvelles prises de vues.

Sur le devant régnait l'habituelle confusion organisée ; acteurs et machinistes fourmillant autour des caravanes, figurants étalés sur l'herbe en train de boire du café. Mais là, derrière, j'étais tout seul à rôder dans les pièces sentant le moisi, aux parois de rondins qui avaient été construites pour le besoin de films oubliés. Hoot Gibson s'était tenu près de ce bar et Jack Hoxie s'était élancé du haut de ce lustre de salle de danse. Ici, il y avait une table couverte de poussière où s'était assis Fred Thomson et, passé le coin, dans le dortoir sans façade...

Au coin, dans le dortoir sans façade, Jim Rogers était assis au bord d'un matelas tout piqué par l'humidité et il leva les yeux, surpris, quand je m'avançai.

— « Vous ?... »

J'expliquai vivement ma présence. Point n'était besoin qu'il explique la sienne. La distribution l'avait convoqué et lui avait donné une journée de travail ici, dans les scènes d'extérieur.

— « Ils ont tergiversé toute la journée et il fait chaud là-bas. Je me suis dit que je pourrais me défiler ici pour un petit somme à l'ombre. »

— « Comment avez-vous su où aller ? » questionnai-je. « Vous êtes déjà venu ici ? »

— « Pour sûr. Il y a quarante ans, dans ce dortoir même. Junie et moi, nous avions l'habitude d'y venir pendant la pause du déjeuner et... »

Il s'arrêta.

— « Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Quelque chose, effectivement, n'allait pas. Avec son maquillage, Jimmy Rogers était la parfaite image du vieux pionnier de l'Ouest grisonnant — culotte de daim, chemise à franges, moustache blanche et le reste. Mais, sous le fard, il y avait de la pâleur et les mains qui tenaient une enveloppe tremblaient.

L'enveloppe...

Il me la tendit. « Tenez, mieux vaut peut-être que vous lisiez ça. »

L'enveloppe n'était pas cachetée ni timbrée, ni adressée. Elle contenait quatre pages pliées, couvertes d'une fine écriture. Je les sortis avec lenteur. Jimmy me regardait fixement.

« Je l'ai trouvée ici, sur le matelas, quand je suis entré, » murmura-t-il. « Elle m'attendait. »

— « Mais qu'est-ce que c'est ? D'où est-elle venue ? »

— « Lisez-la, vous verrez. »

Comme je commençais à déplier les pages, le sifflet retentit. Nous connaissions tous les deux le signal : le décor était installé, on était prêt à tourner, on demandait aux acteurs et aux figurants de prendre place devant les caméras.

Jimmy Rogers se leva et s'éloigna, vieil homme fatigué qui traînait les pieds sous le soleil brûlant. Je lui fis un petit signe de la main, puis m'assis sur le matelas moisissant et ouvris la lettre. L'écriture était pâlie et il y avait une fine couche de poussière sur les pages. Mais je pouvais tout de même la déchiffrer, lire chaque mot...

Chéri,

J'essaie de te joindre depuis très longtemps et de bien des façons. Bien sûr, je t'ai vu, mais il fait si sombre là-dedans, je ne peux pas toujours en être certaine, et aussi tu as beaucoup changé au cours des années.

Mais je te vois pourtant très souvent, même si ce n'est qu'un instant. Et j'espère que tu m'as vue, car je m'efforce toujours de cligner de l'œil ou de faire un geste quelconque pour attirer ton attention.

La seule chose, c'est que je ne peux pas en faire trop ou me montrer trop longtemps, sinon cela causerait des ennuis. C'est ça, le grand secret : rester dans le fond pour que les autres ne me remarquent pas. Il ne faut effrayer personne ni même amener quelqu'un à se demander pourquoi il y a plus de gens qu'il ne devrait y en avoir à l'arrière-plan d'une scène.

C'est une chose dont il sera bon que tu te souviennes, mon chéri, à l'occasion. On est en sécurité aussi longtemps qu'on se tient en dehors des gros plans. Les films en costumes sont les meilleurs — tout ce qu'on a à faire, c'est de tendre les bras de temps à autre en criant « A la Bastille ! » ou quelque chose comme

ça. Cela n'a vraiment pas d'importance, sauf pour ceux qui lisent sur les lèvres, parce que le film est muet, bien entendu.

Ah ! il faut veiller à un tas de choses. Etre figurant en costume a ses avantages mais pas dans les séances de bal ; il y a trop de danses. C'est aussi le cas pour les réceptions, surtout dans une production de DeMille où on fait la bombe ou dans une des orgies de von Stroheim. D'ailleurs, les scènes de von Stroheim sont toujours coupées.

Ce n'est pas douloureux d'être coupé, ne t'imagine pas ça. Cela revient au même qu'un fondu ordinaire à la fin d'une séquence et après on est libre d'aller figurer dans un autre film. N'importe lequel qui a déjà été tourné pourvu qu'il y ait encore une copie disponible pour la projection quelque part. C'est comme de s'endormir et d'avoir ensuite un rêve après l'autre. Les rêves sont les scènes, évidemment, mais pendant que les scènes sont jouées, elles sont réelles.

Je ne suis pas la seule non plus. Dieu sait combien d'autres en font autant, peut-être des centaines si ça se trouve, mais il y en a plusieurs que je suis sûre d'avoir reconnus et je crois que certains m'ont reconnue aussi. Nous ne communiquons pas entre nous parce qu'il ne faut pas soulever de soupçons.

Je pense parfois que, si nous pouvions en discuter, nous arriverions à comprendre comment cela se produit et pourquoi. Mais précisément on ne peut *pas parler, tout est silencieux ; on ne fait que remuer les lèvres, et si on tentait de communiquer une chose aussi difficile par la pantomine on attirerait sûrement l'attention.*

Je crois que la meilleure explication que je puisse en donner, c'est de dire que c'est comme la réincarnation : on peut jouer un millier de rôles, prendre ou rejeter un rôle à sa fantaisie, du moment qu'on ne se fait pas remarquer ou qu'on ne fait rien qui modifie l'intrigue.

Naturellement, on s'habitue à certaines choses. Au silence, bien sûr. Et à la scintillation, si l'on passe dans une mauvaise copie ; quelquefois, même l'air semble graineux et pendant quelques images on risque d'être effacé ou pas au point.

Ce qui me rappelle... encore une chose à éviter : les histoires de tarte à la crème. Les premières comédies de Mack Sennett sont les pires, mais Larry Semon et quelques autres ne valent pas mieux. Ces accélérations de projection vous étourdissent.

Une fois qu'on a appris à s'adapter, ça va tout seul, même quand on regarde les spectateurs depuis l'écran. Au début, l'obscu-

rité est un peu effrayante — il faut se rappeler que ce n'est qu'une salle de cinéma et qu'il y a là simplement des gens, des gens ordinaires qui regardent un spectacle. Ils ne savent pas qu'on les voit. Ils ne savent pas que, pendant le temps que passe votre scène, on est tout aussi réel qu'eux, simplement d'une manière différente. On marche, on court, on sourit, on fronce les sourcils, on boit, on mange...

Voilà encore une chose qu'il faut se rappeler, pour la nourriture. Eviter les courts métrages de second ordre où tout est bon marché et trafiqué. Aller où il y a de vrais décors, dans de grandes productions avec scènes de banquet et vraie nourriture. Si on se dépêche, on peut manger suffisamment en quelques minutes pour se rassasier pendant qu'on est en dehors du champ de la caméra.

La grande règle, c'est d'être toujours prudent. Il ne faut pas se faire prendre. Il y a si peu de temps et on a rarement l'occasion d'agir de sa propre initiative, même pendant une longue séquence. Il m'a fallu un temps infini pour avoir cette chance de t'écrire — je le projetais depuis bien longtemps, mon chéri, mais cela n'avait pas été possible jusqu'à maintenant.

Cette scène se joue devant le fort, mais il y a une foule considérable de pionniers et de gens en caravanes et j'ai eu la possibilité de me faufiler ici dans les pièces au fond — elles figurent à l'arrière-plan pendant tout le tournage de la scène. J'ai trouvé ce papier et un porte-plume et je griffonne aussi vite que je peux. J'espère que tu pourras lire. C'est-à-dire si jamais tu en as l'occasion !

Naturellement, je ne peux pas l'expédier, mais j'ai un drôle de pressentiment. J'ai remarqué ce décor fixe derrière, le dortoir où nous avions l'habitude, toi et moi, de venir autrefois. Je vais laisser cette lettre sous le matelas et prier.

Oui, chéri, je prie. Quelqu'un ou quelque chose est renseigné sur nous et sur nos sentiments. Ce que cela représentait pour nous d'être dans le cinéma. C'est pourquoi je suis ici, j'en suis certaine ; parce que j'ai toujours tellement aimé les films. Quelqu'un qui sait ça doit savoir aussi combien je t'aimais. Et t'aime toujours.

Je crois qu'il doit y avoir beaucoup de paradis et beaucoup d'enfers, chacun de nous faisant le sien, et...

La lettre s'arrêtait là.

Pas de signature mais, évidemment, je n'en avais pas besoin. Et elle n'aurait rien prouvé. Un vieillard solitaire qui entretient son amour pendant quarante ans, qui garde en lui sa bien-aimée si vivante qu'elle apparaît sous la forme d'une hallucination visuelle sur l'écran — un tel homme peut évidemment aboutir à une crise de schizophrénie assez prononcée pour imiter l'écriture d'une femme en consignant par écrit la rationalisation de son obsession.

Je commençais à replier la lettre quand le cri aigu de la sirène d'une ambulance me fit sursauter et la laisser choir sur le matelas.

A l'instant même où je franchissais le seuil de la porte, j'eus l'impression de savoir ce que j'allais trouver : la foule amassée autour d'une forme allongée dans la poussière sous le soleil brûlant. Les vieillards se fatiguent facilement par une si forte chaleur, et une fois que le cœur lâche...

Jimmy Rogers paraissait vraiment sourire dans son sommeil quand on le hissa dans l'ambulance. J'en fus content. Au moins était-il mort avec ses illusions intactes.

— « Il s'est effondré comme ça, pendant le tournage. Une minute, il était debout, à la minute suivante... »

Ils continuaient à bavarder et à jacasser quand je m'éloignai et retournai derrière le fort, dans le dortoir.

La lettre avait disparu.

Je l'avais laissé tomber sur le matelas et elle avait disparu. C'est tout ce que je puis dire. Peut-être quelqu'un est-il passé par là pendant que j'étais sur le devant à regarder emmener Jimmy. Peut-être un coup de vent l'a-t-il emportée par la porte et une de ces chaudes bourrasques de Santa Ana l'a-t-elle balayée dans le désert. Peut-être n'y avait-il pas de lettre. A vous de choisir... je ne peux que relater les faits.

Et il n'y en a guère plus à signaler.

Je ne suis pas allé aux obsèques de Jimmy Rogers, si toutefois il en a eu. Je ne sais même pas où il a été enterré ; la Caisse du cinéma s'est probablement occupée de lui. Quels que soient ces faits-là, ils n'ont pas d'importance.

Pendant quelques jours, je ne me suis pas trop intéressé aux faits. Je m'efforçais de répondre à quelques questions abstraites concernant la métaphysique : réincarnation, ciel et enfer, la différence entre la vie réelle et la vie filmée. Je ne cessais de penser à ces images qu'on voit sur l'écran dans ces vieux films ; images de gens réels s'appliquant à faire vivre des chimères. Mais, même

après leur mort, les chimères continuent et c'est aussi une forme de réalité. Je veux dire : où est la ligne de démarcation ? Et s'il existe une ligne de démarcation, est-il possible de la franchir ? *La vie n'est qu'une ombre qui passe...*

C'est Shakespeare qui a déclaré ça, mais je n'étais pas sûr de ce qu'il voulait dire.

Je n'en suis toujours pas sûr, mais il y a encore un fait que je dois raconter.

L'autre soir, pour la première fois depuis la mort de Jimmy Rogers, je suis retourné au Cinéma Muet.

On présentait *Intolérance*, une des plus grandes productions de Griffith. Déjà, en 1916, il avait construit le plus grand décor jamais montré à l'écran : le grand temple dans la séquence de Babylone.

Une vue ne manque jamais de m'impressionner, et elle le fit à ce moment : un grand angle sur le temple géant avec des milliers de gens se déplaçant comme des fourmis au milieu des gigantesques sculptures et des statues colossales. Au loin, par-delà les degrés gardés par des rangées d'éléphants de pierre, s'élève un mur grandiose dont le haut est couvert de silhouettes minuscules. Il faut regarder attentivement pour les distinguer. Mais j'ai regardé attentivement, et cette fois je peux dire ce que j'ai vu sous la foi du serment.

L'un des figurants, là-haut sur le mur à l'arrière-plan, était une jeune fille souriante avec de longues boucles blondes. Et debout à côté d'elle, un bras passé autour de son épaule, il y avait un grand vieillard avec des moustaches blanches. Je ne les aurais remarqués ni l'un ni l'autre si ce n'est pour une chose.

Ils me faisaient signe de la main....

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : The movie people.

BARRY N. MALZBERG

Il est né, le divin enfant...

Barry Malzberg est un jeune auteur qui écrit des histoires inhabituelles (La guerre définitive *et* Triptyque : *nos 188 et 191 de* Fiction; Par droit de succession : *no 73 de* Galaxie) *et qui commence à faire beaucoup parler de lui aux U.S.A. Sous le pseudonyme de K.M. O'Donnell, il publie des romans ou des nouvelles de science-fiction dans l'optique traditionnelle; sous son nom, des œuvres plus « avancées ». Un roman signé Barry Malzberg,* Ecran, *est paru il y a quelques mois en France dans une collection en marge (il s'agit de l'homologue de la fameuse série en langue américaine Olympia Press, spécialisée dans le sexe et l'érotisme); derrière la façade des thèmes érotiques, Malzberg y développe un sens très aigu de l'insolite (Marie Concorde, éditeur). Dans la nouvelle qu'on va lire, il s'attaque à un thème religieux. L'utilisation de la religion dans la science-fiction aboutit presque toujours à des œuvres de valeur, sans doute parce que seuls des auteurs doués osent aborder ce genre de sujet (qu'on se rappelle* La planète du dieu *de Farmer ou* Un cas de conscience *de Blish). Malzberg ne faillit pas à la règle, et son idée audacieuse et déconcertante a le mérite d'être tout à fait neuve.*

A. D.

Dépositions recueillies après l'événement :

ROMANO, AUMONIER : Les voies de la Divinité nous sont impénétrables ; plus compliqué, plus vaste devient notre univers, plus elles doivent devenir impénétrables. C'est le genre de choses qu'il faut comprendre ; il m'a fallu quarante années pour l'apprendre et je ne saurais assez souligner combien ce point est fondamental. Il fut un temps, si j'entends bien, à l'aurore de la science organisée et à la naissance de la morale rationnelle, où l'on pensait que plus on avançait, plus on apprenait ; plus loin on voyageait, plus on devait dissiper de mystères, jusqu'à ce qu'enfin vienne un temps où la connaissance écraserait totalement le mystère, où tout serait sous contrôle. Ce n'est qu'au cours des quelques derniers siècles, je crois, que nous avons commencé à nous rendre compte qu'en réalité le processus allait à l'inverse ; que nous apprenions seulement à répandre sur une plus vaste échelle notre folie et notre insuffisance ; que l'exploration de l'espace et la colonisation de la galaxie révélaient seulement des incidences plus étendues de l'incontrôlable. Du moins est-ce sur cet aspect que j'insiste. Je n'éprouve donc aucun sentiment de culpabilité quant à ce qui s'est produit sur Rigel XIV ; ma responsabilité n'était pas en jeu. Bien sûr, j'ai fait de mon mieux pour déconseiller cette répugnante histoire, mais quelle influence réelle pour avoir un aumônier, surtout sur des hommes qui sont presque obligés de renier Dieu pour parvenir là où ils se trouvent ? Il ne me plaît pas plus de porter ce témoignage, messieurs, qu'il ne vous plaît de l'enregistrer, mais on doit regarder la réalité en face. En période difficile, on doit rejeter les idées préconçues, les attitudes et même l'espoir pour accomplir les choses de la manière la plus pénible. Je me suis aperçu que c'est là un comportement qui permet de prolonger la vie.

Certes j'ai lancé des avertissements. Dès que j'en ai entendu parler, dès que j'ai pu approcher Williams, je lui ai dit : « Capitaine Williams, j'insiste pour que vous abandonniez vos projets. Ils sont sacrilèges, ils sont grossiers, ils sont sans portée et pourraient même devenir dangereux. Nous devrions célébrer Noël de la manière accoutumée ou ne pas le célébrer du tout, mais il ne nous est nullement permis d'en faire un spectacle qui serait au mieux une apostasie. En outre, certains des plus irrévérencieux pourraient être conduits à des observations et aboutir à des conclusions que les circonstances ne justifieraient que trop. L'idée de la crèche est

assez mauvaise en soi, mais la peupler de figures vivantes est encore plus révoltant. De plus l'atmosphère est ici absolument intolérable et les hommes seront contraints d'endosser les lourdes combinaisons spatiales si la cérémonie doit durer un tant soit peu. Et les Rigéliens, si touchants soient-ils à leur façon, n'ont malheureusement ni l'apparence ni les manières qui seraient de mise pour toute cérémonie religieuse un peu sérieuse. Outre toutes les plaisanteries qui circulent quant à leur aspect, ils sentent mauvais et leur sens de l'humour est plutôt déplacé. »

Naturellement, Williams ne m'a pas écouté. Il ne l'aurait pas pu de toute façon. Quand j'eus réussi à obtenir une entrevue — comme vous vous en apercevez, l'aumônier n'est guère considéré dans ces équipes d'exploration — ce n'était que deux heures avant le début de la cérémonie. Il n'était plus temps de l'annuler, même si Williams en avait eu l'intention, ce qu'il affirmait n'être pas le cas. Il déclara que mes idées étaient risibles. Il prétendit que j'adoptais une position purement doctrinale et sentimentale. Il ajouta que les hommes de cet avant-poste avaient besoin de distractions sous toutes les formes possibles, sexuelles s'il le fallait, et que le fait même qu'ils aient souhaité une fête de Noël indiquait qu'ils risquaient d'en retirer des idées sérieuses en même temps que le plaisir. Il se leva, marcha de long en large avec agitation et vida une bouteille de whisky qu'il buvait dans ses quartiers, dit-il, pour célébrer la journée ; puis il me mit poliment à la porte en me disant qu'il devait se préparer car on lui avait confié le rôle d'un Pharisien, ce qu'il considérait comme un très grand honneur. J'étais venu sans espoir et je repartis sans désespoir. Je n'y pouvais rien. J'avais donné un avertissement au mieux de mes connaissances. Ma responsabilité s'arrêtait là.

Quant aux pénibles événements qui s'ensuivirent et qui motivent notre présence à tous ici, je n'ai rien à en dire. J'aurais pu les prédire. Nous nous enfonçons de plus en plus loin dans les ténèbres rien que pour voir l'univers s'ouvrir davantage devant nous dans un hurlement. Bien sûr. Bien sûr. J'ai donné tous les conseils d'ordre spirituel que j'ai pu, et pour ce qui est de la cérémonie proprement dite, je n'en ai rien vu. Je n'ai déduit ce qui s'est passé que d'après ouï-dire. Il vous suffira donc d'en débattre avec ceux qui y assistaient. Pourquoi me déranger, d'ailleurs ? Je comprends bien qu'il vous faille un expert religieux pour déposer devant vous, mais je ne saurais vous aider en rien, messieurs, et j'ai mes propres préoccupations.

HAWKINS, TECHNICIEN BOTANISTE : Eh bien, j'imagine que c'est du pot. Je ne vois pas d'autre mot. Ç'aurait pu être moi. A l'origine, on m'avait choisi pour ce rôle, mais j'ai changé d'avis au dernier moment, et on m'a remplacé par Cullings. Mince, ce que j'ai pu être horrifié en voyant ce qui lui arrivait ! C'était comme si tout m'arrivait à moi, sauf que je n'y étais pas. J'avais fini par avoir un petit rôle, m'occuper d'un des ânes, ce qui était déjà assez moche vu les circonstances.

Si je me suis défilé au dernier moment, c'est grâce au Dr Romano, l'aumônier de l'équipe — et je lui suis rudement reconnaissant maintenant de ce qu'il a fait pour moi, même si sur le moment je n'en ai pas été tellement satisfait. Juste quand on allait commencer les répétitions, le Dr Romano est venu me trouver pour me demander un entretien dès que j'aurais un moment de libre et comme je ne voulais pas avoir d'ennuis — il était quand même officier — je l'ai rejoint dans sa chambre un peu plus tard et on a bavardé. Il m'a dit que, d'après mon dossier, il savait que j'avais eu une formation religieuse et que dans ces circonstances il tenait à savoir comment je me trouvais embringué dans une pareille affaire. Je lui ai répondu que la raison qui m'avait poussé à être volontaire pour le rôle de l'Enfant Jésus, c'était précisément ma formation religieuse ; j'avais toujours pris la religion au sérieux et j'avais été bien élevé, et en acceptant ce rôle j'avais le sentiment d'apporter ma contribution à ma propre foi. Mais alors le Dr Romano m'a expliqué que ce n'était pas tant une affaire religieuse qu'une apostasie — comme il a dit — parce que la cérémonie ne visait qu'à la distraction par le spectacle, et que la plupart des participants n'y croyaient pas du tout ; alors j'ai commencé à comprendre où il voulait en venir. Il a dit que dans toutes les situations et à toutes les époques, il se trouvait des gens pour jouer de la foi et se servir de ses apparences plutôt que de sa signification à leurs propres fins, mais que le vrai croyant devait apprendre à discerner cela et à l'éviter. *A lutter contre avec toute la force de son cœur*, m'a dit le Dr Romano, ou quelque chose d'approchant. Alors je me suis tout de suite retiré de ce rôle ; j'en ai eu des remords parce qu'on avait déjà mis les vêtements à ma taille et arrangé les choses pour moi, mais sachant pour quel idiot on avait bien failli me faire passer, c'était bien décidé que je n'accepterais pas. Donc j'ai pris un des petits rôles de figuration, et ils ont choisi Cullings parce qu'on avait tous les deux à peu près les mêmes proportions, ce qui n'imposerait pas trop de modifications. En fait, Cullings en était

heureux, parce qu'en somme c'était un honneur de tenir ce rôle, et c'est encore une raison de ma contrariété. Mais quand j'ai vu comment ça se déroulait, j'ai commencé à éprouver de la gratitude et je n'ai plus cessé depuis d'être reconnaissant.

Bien sûr que non, je n'ai pas compris ce qui se passait là-bas. Qu'y avait-il à comprendre ? Qui pouvait savoir ? Comment cela pouvait-il pénétrer jusqu'à nos cerveaux ? Ce n'était qu'un jeu, une sorte de jeu auquel on se livrait sur cette fichue planète parce qu'on s'ennuyait tellement, et que les indigènes étaient si empressés de nous plaire, et parce que Noël approchait. Si ça m'arrivait d'une autre manière et en un autre lieu, je ne saurais toujours pas ce qui se passe. Mais ça ne se produira pas, parce que je quitte le service ; mon engagement aurait pris fin depuis une semaine, sans cette enquête ; et quoi que vous décidiez de nous faire, je ne retournerai jamais là-bas. Même si on doit me garder quelque part pendant trente ans. Parce qu'il vient un moment où on a atteint le point final, si vous me suivez bien ? Je ne connaissais pas bien Cullings ; c'était juste un gars comme les autres. On était nombreux là-bas, vous savez ; c'était comme un gros bourg et chacun avait son boulot et fréquentait les gens qui travaillaient autour de lui. Quand même, j'ai été vraiment désolé de ce qui est arrivé.

XCBNMJY, INDIGENE : La trompette retentira et les morts sortiront incorruptibles du tombeau pour écouter je vous dis un mystère nous ne dormons pas mais nous serons tous changés en un instant en un clin d'œil à la dernière sonnerie de trompette *(le reste de la déposition est indéchiffrable)*.

WILLIAMS, COMMANDANT DE POSTE : Je vais raconter les choses aussi simplement et franchement que possible et après je n'aurai plus rien à dire. Je pense que c'est une honte d'avoir réuni une cour d'enquête pour ce triste incident. Ce n'est absolument pas motivé et, si certains éléments de la bureaucratie ne sentaient pas obscurément que ces événements menacent leurs propres situations, ça ne se serait jamais produit. Ils cherchent seulement à nous faire pendre avant qu'on s'en prenne à eux. J'ai toujours été un homme droit et je dis la vérité. C'est un des risques du commandement. Quelle idée peuvent bien se faire de la responsabilité ces ronds-de-cuir et gratte-papier ?

D'accord, j'ai autorisé la fête. Rigel XIV est un avant-poste sinistre, l'une des plus épouvantables affectations du corps d'exploration. Le territoire est lamentable ; la vue impossible ; le climat intolérable ; et pour couronner le tout, l'atmosphère qui paraît tout à fait inoffensive au premier moment devient mortelle si on y est exposé plus de trente minutes. Naturellement, c'est empiriquement qu'on l'a appris, il y a déjà longtemps.

C'est un boulot désagréable et ce n'est généralement pas là qu'aboutissent les personnalités de premier ordre ; la plupart d'entre nous n'avaient pas de relations, autrement nous n'aurions purement et simplement pas été envoyés à ce poste en premier lieu. Dans mon cas, on voulait me punir de ce pastis sur Déneb il y a x années, car on croit toujours que c'est ma faute si les relevés ne mentionnaient pas les dépôts d'uranium. Il n'y a pas là-dedans une seule parcelle de vérité, mais on m'en veut depuis lors.

Le seul aspect plaisant du poste, ce sont les indigènes. D'aimables petits animaux ; terriblement stupides, bien sûr, et inéducables ou presque, mais pleins de bonne volonté. Ils sont capables d'apprendre la langue tant bien que mal, ainsi que d'exécuter des tâches élémentaires, mais je ne crois pas que cela indique l'intelligence selon les normes humaines. De plus, ils ressemblent à des ânes, et c'est peut-être de la xénophobie de ma part, mais tout ce qui ressemble à un âne ne saurait avoir droit à mon respect.

Ce sont cependant de gentilles créatures, des animaux familiers, et un homme même lourdement chargé peut voyager sur leur dos durant des heures. Ils sont étonnamment résistants et de plus, curieux à l'excès, alors je pense qu'il est possible d'établir des relations d'un ordre ou d'un autre avec eux. Je ne tiens nullement à me prononcer sur ces histoires de télépathie ; je sais qu'on en discute ici, ainsi que de tous les autres pouvoirs mystérieux qu'on leur attribue. Je n'en ai jamais relevé de preuves et je suis bien placé pour savoir. Et toute l'histoire de l'exploration, que je connais aussi bien que quiconque, montre qu'il n'y a jamais eu de difficultés entre eux et nous. Ils se contentent de vivre à leur propre niveau.

Je n'avais pas entendu parler de cette fête avant que l'idée m'en soit soumise par une délégation de mes hommes. Un des botanistes, Hawkins, en était plus ou moins le porte-parole, ce qui m'a surpris car je l'avais toujours jugé insignifiant, un de ces fonctionnaires qui constituent la masse des équipes, s'acquittant de leur travail avec autant d'efficacité et d'imagination que s'ils

étaient dans un grand bureau ici même. J'imagine qu'il y a des choses éternelles, en définitive ! Mais Hawkins était vraiment enthousiaste. Je ne l'avais jamais vu si animé.

— « Nous voulons une fête de Noël, » m'a-t-il dit. « Nous pouvons construire la crèche juste dehors et les hommes se partageront les divers rôles. Les Rigéliens seront les ânes dans l'étable et les moutons dans les champs. Notre idée, c'est de reconstituer la scène de la Nativité, qui nous fera songer à notre passé, à nos foyers. Nous vous demandons donc l'autorisation de bâtir la crèche. »

— « Je ne comprends pas, » ai-je répondu, et c'était la stricte vérité. « Voulez-vous dire que vous comptez attribuer les divers rôles aux gens de l'équipe et accomplir tout ça au-dehors, sur ce sol ? »

— « C'est exact. Nous avons déjà tout envisagé, avec les ingénieurs et les scientifiques. Nous estimons qu'il faut faire quelque chose pour Noël. Nous n'avons pas toujours vécu ici, vous savez ? »

— « Mais à quoi bon ? Et pourquoi tout cet enthousiasme ? » En effet, Hawkins et ses camarades tremblaient d'impatience ; je n'avais jamais vu les hommes si intéressés à quoi que ce soit. « Et dans quel but ? »

— « C'est une sorte de tribut que nous rendons à notre Histoire. A ce que nous sommes devenus, aux lieux où nous étions, à ce que nous voulions croire autrefois, à notre destination. C'est la reconstitution du mythe dans le cadre contemporain, la fusion du rêve avec la réalité, afin que dans le mélange des deux, rêve et réalité, nous les comprenions mieux. »

— « Curieuse façon de vous exprimer, » ai-je observé. « Je ne crois pas vous avoir jamais entendu parler ainsi. »

— « Nous avons en quelque sorte tout élaboré d'avance, » m'a dit Hawkins en regardant le plancher. « Est-ce que vous acceptez ? Pouvons-nous démarrer tout de suite ? »

— « Je ne sais même pas si vous avez besoin de ma permission. Cela entre dans le cadre des distractions auxquelles vous avez tous droit une fois votre besogne accomplie. Mais pourquoi ne pas organiser ça à l'intérieur ? »

— « Eh bien, nous désirons sortir. Il y a un joli creux à quelques centaines de mètres d'ici où la crèche serait dressée, et nous nous sommes dit qu'il valait mieux que ce soit en plein air. Je

ne saurais vous expliquer pourquoi, mais cela paraît plus conforme ainsi. »

— « Et pour les rôles ? Avez-vous déjà choisi ceux qui les assumeront ? N'y aura-t-il pas quelque... euh... timidité pour certains d'entre eux ? »

— « Je jouerai l'Enfant Jésus, » m'a dit Hawkins. « Et les autres trouveront bien leur place. » Il m'a désigné le trio qui l'accompagnait. « Naturellement, ils seront les Rois Mages. »

Naturellement. Bon. Pas d'objection de ma part. Ce n'était pas à moi de me livrer à des commentaires dans un sens ou dans l'autre. Les fonctions du commandant sont très rigoureusement délimitées dans le règlement général et ne prévoient pas qu'il se mêle des fantaisies de l'équipage quant à ses récréations, du moment qu'elles ne nuisent pas au service. L'idée me paraissait bien un peu étrange, infantile, ridicule, mais cela ne me concernait en rien.

— « Préparez donc votre fête, » ai-je conclu. « Toutefois je ne vous conseille pas d'insulter les indigènes pendant votre spectacle. »

— « Oh ! pas du tout, » a protesté Hawkins. « Ils sont un peu la clé de tout. L'élément pastoral. Nous les traiterons très bien. D'ailleurs l'idée les emballe déjà. Ça leur permettra de mieux nous connaître. »

Après, je ne m'en suis plus occupé. Cela paraissait un rien idiot, bien sûr, mais les hommes ont tendance à perdre le nord dans ces expéditions ; c'est d'ailleurs une sorte de compensation. J'en ai connu qui inventaient des variantes du jeu d'échecs, d'autres qui tapissaient leur chambre, murs, plancher et plafond, avec des reproductions de planches anatomiques ; j'en connais quelques-uns qui sont passés d'un alcoolisme avancé à la véritable démence en un seul séjour. C'est ce qui arrivera inévitablement quand vous entreprendrez de coloniser l'univers : des hommes devront s'en charger, des hommes devront s'y installer, et ils emporteront avec eux leur vraie nature. L'idée de cette crèche n'était pas plus absurde que ma conviction, lors de mon second séjour sur Campa I, que je revenais à l'état anthropoïde à force de m'ennuyer et que je serais bientôt en mesure de rédiger la première autobiographie logique d'une espèce sous-humaine. On est bien obligé de s'accommoder de ces fantaisies.

Quand j'ai appris que Hawkins s'était retiré et que Cullings le remplaçait, je n'y ai pas prêté attention ; et quand j'ai accepté

l'invitation d'assister au spectacle ce n'était pour moi qu'une façon de manifester mon estime aux hommes et de passer deux bonnes heures. Naturellement, ce qui est arrivé m'a déplu et, sous l'angle humain, je me sens un peu responsable, mais nous n'avions aucun moyen de savoir. Comment aurait-on deviné ? Du reste, à la longue, savoir ne changera probablement rien. D'après ceux qui le connaissaient, Cullings était un type renfermé, un incroyant ; peut-être cette expérience lui fera-t-elle du bien. Par ailleurs, je n'apprécie guère ce genre d'enquête et je n'ai rien de plus à dire.

STOCK, PSYCHOLOGUE : Il existe une explication parfaitement rationnelle à ce qui s'est passé, mais vous ne l'obtiendrez pas de la plupart des autres, surtout de Williams, que j'ai très vite reconnu comme un paranoïde rigide, refoulé, à tendances anales, dont les imaginations n'étaient que la réalisation faussement justifiée de son homosexualité latente fondamentale. Evidemment mon boulot porte davantage sur la psychologie et les rapports sociaux des êtres non humains, mais cela ne m'empêche pas de conserver ma faculté de jugement.

Il faut bien faire quelque chose pour maintenir en vie son intellect, après tout ; ces êtres différents — la plupart de ceux que j'ai rencontrés, et notamment les salopards de l'équipe de Rigel — sont à peine supérieurs à des végétaux et ce n'est guère excitant d'étudier la formation des coteries et les réactions sociales dans un groupe d'exploration parce que tous ceux qui s'y trouvent sont à demi fous dès le départ et le deviennent complètement par la suite. Quand j'ai eu vent de la fête projetée et de la façon que cela tournait, mon opinion a été que Cullings, Hawkins et toute leur bande étaient retombés à un état sub-infantile dans lequel la magie et le mysticisme leur servaient à écarter toute forme de menace ; ils étaient même au-dessous de l'état de perversité polymorphe. Je le comprenais d'emblée en voyant les détails particuliers de la scène qu'ils tenaient tant à jouer... le rapport entre la Madone et l'enfant au sein, la disposition des Rigéliens autour de la crèche, l'utilisation d'une paille spéciale... tout cela rentrait dans les impulsions de base. Et le fait que c'était un type énorme comme Forrest qui représentait la Madone avec le petit Cullings dans les bras y ajoutait encore un élément. Les incidences étaient fascinantes ; c'était la première chose réellement intéressante à mes yeux depuis

que j'avais signé mon contrat pour ce fichu poste. Mais là encore un homme réfléchi trouvait matière à s'effrayer.

Plusieurs points m'inquiétaient : tout d'abord, quand j'ai commencé à enquêter, à poser des questions discrètes de-ci de-là, je me suis aperçu que personne ne consentait à admettre la paternité de cette idée de représentation. « Elle est venue toute seule un jour et on s'est mis à l'œuvre, » voilà ce que je m'entendais répéter le plus souvent, ou bien « nous avons été nombreux à juger l'idée bonne ». Une obsession de masse qui s'impose soudain, sans origine distincte et individualisée, constitue l'un des plus sérieux indices qu'il se passe quelque chose d'anormal. Cela me déplut.

Je sais qu'on a émis l'hypothèse que l'idée avait pu être lancée par les indigènes qui se seraient servi de leurs moyens télépathiques pour l'implanter dans la cervelle de l'équipage avec tant de subtilité que les hommes auraient cru que cela sortait de leurs propres têtes. Ce serait une explication satisfaisante, mais elle ne tient guère : ces indigènes sont des idiots sous tous les rapports ; ils sont proches de l'animal non seulement par l'apparence, mais par le comportement, et le fait qu'ils aient une faible capacité de mimétisme leur permettant de simuler le langage n'est nullement un indice d'intelligence. Non, les hommes ont bien pris cela sous leur bonnet — psychose de masse si on en a jamais vu — et ils sont totalement responsables de ce qui est arrivé à Cullings.

Si vous prenez un groupe de ronds-de-cuir, d'imbéciles, de flemmards et de fonctionnaires, que vous les installiez dans un avant-poste sinistre non loin du centre de l'enfer — connu aussi sous le nom de bras externe de la Voie Lactée — que vous les laissiez livrés à eux-mêmes sans satisfaction sexuelle, sans ressources intérieures pour faire face aux événements, et que ce groupe se transforme en une bande de fanatiques religieux qui reproduisent un rite étrange d'où sort la mort, la disparition et la démence... de quelle explication supplémentaire avez-vous donc besoin ? Ce n'est pas que je sois si excessivement rationaliste... mais après tout, jusqu'où peut-on aller ? L'explication la plus simple est aussi la meilleure ; il y a longtemps que je le sais. Ici encore, la plus simple est la plus acceptable. Je n'apporterai pas d'autre concours à cette enquête et peu m'importe ce qu'il en résultera pour moi.

MARTINSON, HOMME D'EQUIPE : Oui, je peux vous donner un petit compte rendu, du mieux qu'il me souvienne. Je ne sais pas pourquoi vous me le demandez ; tous ces autres types qui ont témoigné sont bien plus capables que moi. Je ne suis qu'un simple athlète. Vous ne le saviez pas ? Je m'en tiens donc aux faits. Les répétitions ont assez bien marché, bien que le remplacement de Hawkins par Cullings nous ait un peu mis en retard. L'essentiel était que cela ne tourne pas au comique, à la farce. Moi, j'étais un des personnages à l'auberge ; je n'avais que quelques mots à dire ; quand l'aubergiste annonçait qu'il n'avait plus de place, je devais me lever et demander : « Mais, et l'enfant alors ? » Rien que ça : « Mais, et l'enfant alors ? ». C'était la phrase clé de toute la scène, mais il se passait tant de choses à la fois que personne ne l'écoutait.

Les indigènes s'en sont tirés magnifiquement. Non seulement ils jouaient les animaux, mais il en restait bien assez pour remplir la taverne. Il n'y avait rien d'extraordinaire à les voir tenir des rôles humains ; nous trouvions ça tout naturel. Ils s'étaient bien mis dans la peau des personnages et ils étaient bons acteurs, en plus.

Ainsi, le soir de la représentation, ça a marché tout comme aux répétitions, d'un bout à l'autre, sauf qu'à la fin les choses ont un peu changé. Ce que nous devions faire, si je me rappelle bien, c'était nous grouper simplement autour de Cullings pour le regarder, et alors les projecteurs qu'on avait installés s'éteindraient et ce serait la fin du spectacle. Cullings paraissait très paisible ; il prenait son rôle au sérieux. Tout au long des répétitions, chaque fois qu'il entrait en scène, il disait qu'il avait l'impression pour la première fois de se découvrir vraiment tel qu'il était. Je crois que c'est bien cela.

Mais, au moment où les lumières devaient s'éteindre, elles sont restées allumées. Je n'ai pas idée de ce qui est arrivé ; peut-être qu'il manquait un type aux commandes ? Bref les lumières ont continué à briller et on était tous là debout sur la paille, la plupart vêtus de longues robes et quelques-uns à califourchon sur des Rigéliens.

Les mots ? Ouais. Vous désirez les connaître. Je ne sais pas qui les a prononcés, un des ânes, peut-être le mien, peut-être un autre ? Mais cela disait : *Tu es mon fils bien-aimé ; je te fais signe et nous voici unis à jamais*. C'était tout. La voix paraissait heureuse.

Et Cullings... s'est mis à trembler.

Il s'est mis à se secouer, et puis il a commencé à baver, à dégouliner, à pleurer. Ça ne ressemblait plus du tout aux répétitions ; on aurait dit qu'il avait une crise ou une attaque et il s'est mis à crier des choses comme : « Je vois, je vois » et « Que se passe-t-il ici ? » et « Les voleurs, ils m'ont possédé ! » Et ce n'était pas du tout comme sa voix, c'était si tendre, si aigu. Et puis il s'est jeté en tous sens sur la paille. Comme un épileptique. Sauf que c'était plus surprenant.

Nous autres, on était tellement sidérés qu'on n'est même pas allés le ramasser ni l'aider. On regardait. C'était un peu terrifiant parce qu'on ne s'y attendait pas, vous comprenez ? On devait juste couper les lumières et regagner l'astronef pour vider quelques verres et chanter les anciens cantiques. Tout d'un coup, cela tournait au drame. Il sursautait et frémissait comme un fou, Cullings ; on aurait cru qu'il allait se lever et qu'il ne pouvait pas. Il arrivait à se mettre à genoux, et puis ça recommençait.

Et puis, bien sûr, il a prononcé ces paroles.

Dame, j'étais bouleversé ! Cullings n'était pas exactement un ami intime, mais je le connaissais et quand on vit tout près d'un gars, on a tendance à s'intéresser à lui. J'étais désolé de voir ce qui lui arrivait, mais je n'y pouvais rien du tout. Personne n'y pouvait rien ; on est resté plantés là comme une bande d'idiots. Avec les ânes. Au bout d'un temps, quand on a compris que c'était fini et que pourtant ça ne s'arrêtait pas, quelqu'un a dit qu'on ferait aussi bien de regagner le bord et de boire quand même un peu. Personne ne voulait toucher à Cullings, bien qu'un d'entre nous ait proposé qu'on le traîne jusque-là. Nous ne pouvions pas supporter de le toucher. Alors on l'a laissé là, entouré des ânes, et on est rentré. A mi-chemin du vaisseau, on a vu les projecteurs s'éteindre, alors on s'est enfermés et on a pris une belle cuite. Tout ce que je sais, c'est que le capitaine Williams a dit qu'on devrait tous quitter la planète immédiatement et ça, c'était toute une affaire, vous vous en doutez, avec la moitié d'entre nous qui titubaient en s'efforçant de travailler à bord. Mais on a réussi à décoller et on est arrivés ici en bon ordre, et puis d'un seul coup nous voilà devant cette cour d'enquête et tout ça. Je ne sais pas ce qui se passe. Mais j'ai beaucoup de sympathie pour Cullings. Je pense quelquefois à ce qu'il doit être en train de faire maintenant. S'il fait quelque chose. Mais j'essaie de ne plus y repenser à tout ça.

PETERS, PREMIER SECRETAIRE : Je pense que les déductions fondées sur ce que nous avons entendu et sur la « déclaration » de l'indigène sont assez concluantes. A propos, cet indigène mourra si nous ne le rapatrions pas rapidement. Nous ne sommes pas en mesure de simuler son atmosphère car elle comporte des éléments qui nous échappent.

C'est réellement concluant et je ne pense pas qu'il vaille la peine de continuer. La décision à prendre est simple : retournons-nous sur Rigel XIV ou non ? Comme je ne vois nulle raison à notre retour sinon la poursuite d'une aberration qui n'a que trop duré, je suis d'avis de nous en abstenir.

Je pense que nous devrions nous tenir à l'écart de bien des endroits, je le pense sincèrement. Il y a dans cet univers des forces que nous sommes condamnés à ne pas comprendre, et nos tentatives en vue de les conformer à notre conception du rationnel risquent de faire de nous des clowns cosmiques aux yeux de bien d'autres races que les Rigéliens si nous persévérons dans cette voie. Je crois que le Bureau va devoir réviser toutes ses méthodes et sa politique et qu'il est temps de nous regrouper pour procéder à une terrible réévaluation.

Quant à ce qui pourrait arriver dans les dizaines d'années à venir, nous n'avons aucun moyen de nous en assurer. Quoi qu'il advienne, c'est quelque chose avec quoi il nous faudra vivre. Je ne peux qu'espérer que la religiosité chez eux, comme elle l'a été chez nous, se révélera comme un phénomène localisé.

Et j'en appelle à la merci de ce tribunal ; je ne pense pas qu'on doive poursuivre les témoins. Que savaient-ils ? Que savons-nous ? En des circonstances analogues, nous aurions agi de même. Nous sommes ainsi faits. Donnez-leur des emplois de bureau et laissez-les tranquilles.

Nous ne pouvons faire de l'univers une extension de notre fonctionnariat. J'estime que ce point au moins est assez clair.

DERNIERES PAROLES DE CULLINGS, ABSENT : *Mon Dieu, mon Dieu ! Trente-deux ans à vivre...*

Mais je préférerais être en train de me saouler à l'auberge !

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : The falcon and the falconeer.

Chronique littéraire

Jack Vance ou le faiseur d'univers (2)

par Jacques Chambon et Jean-Pierre Fontana

(Voir le début de cet article dans notre précédent numéro)

Un monde d'azur a ceci de commun avec les autres ouvrages de Vance qu'il nous entraîne dans un univers hautement improbable. Décor : une planète qui n'est pas sans faire songer à la Perelandra de C. S. Lewis. Un océan la recouvre entièrement où surnagent des archipels formés par les pousses terminales de gigantesques plantes marines. Personnages : les lointains descendants d'un groupe de repris de justice échoués sur ces îles flottantes à la suite d'une fausse manœuvre du Vaisseau de l'Espace qui les déportait dans quelque colonie pénitentiaire. L'esprit de solidarité développé par les nécessités de l'adaptation ainsi qu'une volonté plus ou moins obscure de ne pas démériter de la chance d'une nouvelle vie ont contribué à la naissance d'une société harmonieuse, répartie en castes. Composées d'abord en fonction du type de truandage dont s'étaient rendus coupables les naufragés du Vaisseau de l'Espace, celles-ci se sont spécialisées et ont évolué de telle façon que leurs noms ont fini par se vider de leur signification : les Filous s'occupent de la pêche, les Déprédateurs contrôlent les travaux de teinturerie, les Contrebandiers préparent les vernis, la construction des arbres à éponges revient aux Canailles, les Bourreurs de Crâne monopolisent les communications, et ainsi de suite pour les Voleurs, les Voyous, les Détourneurs, les Incendiaires et quelques autres. Situation : au bout de la douzième génération, la vie, définitivement organisée, s'écoule dans un bonheur édénique. Quelques monstres marins auxquels les insulaires ont donné le nom de « kragens » pourraient constituer le point noir de ce paradis, mais les Ancêtres se sont assuré la protection du plus gros d'entre eux, le Roi Kragen, en échange d'une sorte de droit de pâture. Certes, le Roi Kragen est un dieu bien vorace et a suscité dans ses prêtres, les Médiateurs, des personnages aussi autoritaires et hautains qu'improductifs. Tout le monde admet pourtant cet état de choses du moment qu'il est un moindre mal pour sauvegarder l'universelle tranquillité. L'histoire est archi-simple : elle trouve un moteur tout naturel dans le personnage de Sklar Hast, jeune Bourreur de Crâne dont le tempérament d'homme d'action et l'esprit d'indépen-

dance acceptent mal le joug du Roi Kragen et la tutelle des Médiateurs. **« Il n'y a plus que le confort et le bien-être qui nous intéressent. « Assouvissement, Accommodement, Abandon », telle pourrait être notre devise »**, constate-t-il amèrement. Après s'être débarrassé d'un kragen sans passer par l'intermédiaire du Roi Kragen, il ne propose rien de moins à son ambition que la destruction du monstrueux dieu marin. Sklar Hast et ses compagnons de croisades rencontreront l'opposition des tenants de l'ordre établi, et il faudra une sécession, une guerre où les fidèles du Roi Kragen redécouvriront le fascisme, et bien des vicisssitudes avant que chacun puisse se féliciter dans la réconciliation générale **« de n'avoir plus à servir le Roi Kragen, ni qui que ce fût de semblable. »**

Des hommes et des monstres, des affrontements épiques et des paysages grandioses, de l'aventure plutôt que de la psychologie : nous retrouvons là des éléments caractéristiques de l'inspiration vancéenne. Il ne leur manque même pas d'être servis par la maîtrise de l'auteur dans l'art de donner consistance et force de conviction à ses visions les plus débridées. Vance fait découler de sa donnée initiale d'un monde exclusivement aquatique et végétal une économie et des techniques d'une remarquable cohérence. Il imagine toute une culture fondée sur les Mémoires des naufragés du Vaisseau de l'Espace et les Analectes qui en ont été tirés : de plus en plus idéalisés au cours des générations, les Ancêtres sont devenus de fières victimes **« fuyant la persécution de tyrans mégalomanes »**, et les dépositaires de toute vérité. Il opère une nouvelle variation sur le thème de la communication en munissant ses îlots d'un pittoresque système de signalisation lumineuse. Enfin, comme dans la plupart de ses grands textes mais de façon beaucoup plus souple, les détails d'ordre sociologique et historique s'intègrent par petites touches à un récit où l'action est reine. On en jugera par le très beau deuxième chapitre : Sklar Hast et le Maître-Transmetteur Zander Rohan s'affrontent dans un tournoi consistant à transposer le plus rapidement possible des extraits des Mémoires en configurations lumineuses, ce qui permet à Vance de développer son exposition tout en tenant le lecteur sous le charme d'un bien étrange combat. C'est dire qu'**Un monde d'azur** peut être considéré comme une somme. Les qualités de Jack Vance semblent s'y être réunies pour mieux trouver leur accomplissement. Mais ce n'est là qu'une vue superficielle. Si les coutures qui unissent l' « heroïc fantasy » et la science-fiction s'effacent pour donner naissance à une œuvre élégante et mélodieuse, c'est parce qu'elles servent l'une et l'autre l'intention supérieure d'un conte philosophique à la manière du XVIIIe siècle.

Dès les premières pages, le Roi Kragen apparaît comme un symbole. Parce que Jack Vance est américain. on est d'abord tenté de voir dans le Pacte établi entre les insulaires et le monstre marin une allusion à la protection dont les gangsters de Chicago faisaient « bénéficier » les commerçants de certains quartiers et à tous les rackets fondés sur ce principe. Mais Vance a eu le bonheur de rester assez imprécis pour qu'il soit possible d'élargir l'interprétation et de pluraliser les lectures. Ainsi, le statut régissant les rapports avec le Roi Kragen ne peut pas ne pas évoquer l'hypocrisie colonialiste qui a reçu le beau nom de protectorat. Des chefs gaulois consacrés amis du peuple romain à certains sultans nord-africains et — pourquoi pas ? — au gouvernement de Vichy, le Médiateur Barquan Blasdel et les adorateurs dociles du Roi Kragen représenteraient tous ceux qui se laissent séduire de plus ou moins bonne foi par l'argument classique de toute entreprise impérialiste : nous

vous garantissons la sécurité moyennant quelques avantages dont les modalités seront fixées en commun. Quant à Sklar Hast et à ses partisans, ils figurent clairement une humanité devenue assez lucide pour prendre conscience de l'esclavage camouflé qu'implique le système, et déclencher un mouvement de libération tout en se gardant des excès du nationalisme. Un détail qui risque de passer inaperçu souligne et complète le thème. L'occupation de nouveaux îlots par les dissidents ralliés à Sklar Hast ne s'accompagne d'aucune réduction d'autrui, malgré la tentation qu'offre un îlot où vivent des sauvages capables de se procurer le bien précieux entre tous dans ce monde sans connaissance : du métal. Il y a là un bel apologue qui est tout à l'honneur de son auteur. Il ne laisse pourtant pas d'étonner si l'on se souvient que Jack Vance fait partie des écrivains de science-fiction qui ont **« la conviction que les Etats-Unis doivent demeurer au Vietnam pour remplir leurs responsabilités envers le peuple de ce pays »** (1). Insincérité ? Marque d'une évolution (2) ? Bien que le problème reste posé, il semble plutôt que Vance ait la naïveté de croire que les Américains collaborent à la noble cause d'une guerre d'indépendance.

Récit d'une libération politique, **Un monde d'azur** est aussi le récit d'une libération religieuse. En faisant profiter le peuple des îlots d'une vie paisible et prospère, le Roi Kragen ne se comporte pas autrement que le dieu de la Bible à l'égard d'Adam et Eve ou le Saturne de la mythologie païenne à l'égard des habitants de l'ancienne Italie. Comme le premier, il s'est réservé des prérogatives auxquelles les hommes ne sauraient avoir part... jusqu'au moment où il se montre trop capricieux et trop exigeant avec les êtres qui sont devenus ses jouets. On ne sait pourquoi — mais pourquoi Dieu a-t-il laissé l'Arbre de Vie à la portée d'Adam ? — il s'abstient un jour de venir débarrasser Sklar Hast du petit kragen qui est en train de saccager son îlot. Pour ce jeune homme déjà enclin à ruer dans les brancards, l'occasion est belle de mordre au fruit défendu. Il élimine l'intrus par ses propres moyens et accède du même coup à une vérité essentielle : **« Le Roi Kragen ne veut pas que les hommes se mettent à tuer des kragens par crainte qu'ils n'essaient de le tuer lui aussi ».** La suite nous montre comment les réactions du Roi Kragen et ses conséquences obligent les « pêcheurs » à quitter le Jardin d'Eden, mais elle cesse d'être familière dès que les structures du mythe se complètent de leur interprétation : déchéance du dieu, gloire et progrès pour l'humanité.

Exilé, l'homme se voit imposer la terrible loi du travail, mais ce n'est une malédiction qu'en apparence. Arrachées par les difficultés à l'assoupissement où les plongeaient les facilités de l'Age d'Or, son imagination et son ingéniosité vont lui donner les outils qui l'aideront à améliorer ses conditions de vie. Et Vance nous invite à une sorte de grand poème du bricolage. Au diable ces descriptions de mécaniques futuristes auxquelles on ne comprend rien ! Vance se propose de nous émerveiller en nous montrant ce que l'on peut faire d'un os ou d'une branche d'osier. Au départ, l'outil n'est qu'un produit ou un objet naturel dérivé vers une destination inattendue — par exemple, une feuille translucide remplie d'eau et convenablement disposée donnera une loupe — mais le résultat obtenu conduit à la réalisation d'outils plus perfectionnés qui permettront d'agir de plus en plus efficacement sur le milieu naturel. Mieux encore : à force d'être sollicitées par la promotion de nouvelles techniques, les facultés de raisonnement se développent jusqu'à auto-

(1) Voir le **En bref** du n° 175 de **Fiction.**

(2) La motion qui a reçu l'approbation de Vance se situe en 1968, deux ans après la publication d'**Un monde d'azur.**

riser le maniement des abstractions. C'est ainsi que les Mémoires seront relus à la lumière de l'esprit critique et que la vérité sera faite sur les Ancêtres. On peut donc dire que le passage de l'Age d'Or à l'Age de Fer est décrit par Vance dans une optique typiquement virgilienne, à cette différence près qu'il ne l'attribue pas à un plan délibéré de la divinité. Le poète latin écrit en effet dans **Les Géorgiques** : **« Le Père des Dieux lui-même a voulu rendre l'agriculture difficile ; le premier il a fait méthodiquement remuer les terres, en aiguisant par les soucis l'intelligence des mortels, et il n'a pas permis à son empire de s'engourdir dans une lourde torpeur... Alors on connut la rigidité du fer... Alors parurent les différents arts. Un travail acharné vint à bout de tout, ainsi que le besoin pressant dans une dure condition »** (1). Il viendra ici à bout de la création d'un nouveau paradis qu'anathématiseront et menaceront aussitôt les zélateurs du Roi Kragen. Le processus n'en est pas moins irréversible. Des moyens ont été conçus de défendre le bonheur reconquis et des ambitions encore plus hautes. L'ère des tabous anesthésiants a pris fin. Les temps sont venus de chasser Dieu du royaume des Hommes ; les temps sont venus de mettre à mort le Roi Kragen.

Ainsi, plus que la somme de l'œuvre de Vance, cette superbe fable en constitue le mieux venu des compléments. Roman de l'extrême avenir, **Un monde d'azur** amplifie la quête de Gersen et celle de Cugel en même temps qu'il promet la société de rêve à la recherche de laquelle nous avons vu partir certains héros vancéens. Roman de l'extrême passé, il délaisse les prestiges d'une science que sa complication a parée du masque de la magie pour nous amener aux premières productions de l'outil ; il précise aussi comment l'homme a pu créer et commander des monstres au gré de sa fantaisie en nous rappelant à un temps où il lui a fallu lutter contre eux. Roman mythique, il figure quelques étapes cardinales de l'histoire de l'humanité et résume de la sorte le passé et l'avenir.

Ce dernier aspect du livre est particulièrement important car il résout un problème que **La retraite d'Ullward** et surtout le cycle de Gersen s'étaient contentés de poser : à force de s'évader dans des univers créés de toutes pièces par l'imagination à la façon de la « fantasy », ne risque-t-on pas de céder à l'attrait de l'illusion au point de perdre tout contact avec la réalité ? Et de fait, si **Un monde d'azur** respire le fabriqué à pleins pores et s'affranchit des exigences traditionnelles du vraisemblable jusqu'à mettre en scène des personnages aux allures de fantoches — Barquan Blasdel fait penser à Picrochole — il retrouve la réalité en obéissant à des structures symboliques qui nous renvoient à quelques-unes de nos préoccupations essentielles. C'est là une subtile manière de se bercer des chatoiements de l'imaginaire sans pour autant s'y perdre, et de revenir au monde des hommes sans pour autant s'y engluer. Une rapide comparaison avec **Ose,** roman de Philip José Farmer qui date de 1965 et précède immédiatement **Un monde d'azur** dans la collection « Ailleurs et Demain », permettra de mieux s'en convaincre. Comme Vance, Farmer peint la société qui est sortie d'un groupe de Terriens abandonnés sur une planète étrangère, mais il a tendance à faire passer l'idéologie avant le dépaysement et à chausser ses allusions de gros sabots. Aussi son livre, assez mal ficelé au demeurant, n'arrive-t-il guère à nous transporter au-delà des Etats-Unis ; tout au plus peut-il toucher aux problèmes généraux que soulève toute communauté où voisinent des groupes de races et de mœurs différentes.

---

(1) Traduction de E. de Saint-Denis, éd. Budé.

Au moment de conclure l'ensemble de cette étude, le parallèle peut être conservé entre Vance et Farmer dans la mesure où ils ont évolué de façon presque inverse. Dès le début de son œuvre, Farmer utilise la science-fiction comme une machine de guerre qu'il dresse successivement contre les tabous pesant sur le sexe, les mystifications religieuses, la métaphysique de la mort et les dieux eux-mêmes. Puis, après quelques ouvrages où il poursuit sa thématique dans des décors de plus en plus ahurissants, il se lance dans de vastes sagas qu'anime surtout la joie d'écrire et d'inventer en toute liberté. Vance se consacre d'emblée à la création d'univers délirants. Assez peu enclin aux contestations lyriques, il se contente de rendre ses rêves plausibles à force de rigueur dans les détails sociologiques et de les faire vibrer du souffle de l'épopée ; même s'il abolit pour cela les frontières entre le space-opera, l'« heroïc fantasy » et la science-fiction policière, il excite moins l'intérêt du philosophe que celui du littéraire. Il faut attendre **Un monde d'azur**, et le réseau symbolique de significations politiques, religieuses et morales dont cet ouvrage est porteur, pour le voir aborder les grandes mises en question. Un personnage du livre annonce vers la fin que les descendants du peuple des îlots ont des chances de pouvoir un jour retourner vers la Terre : c'est peut-être ce que va faire Vance, du moins symboliquement. Bien qu'il ne soit plus tout jeune et que sa fécondité comme sa turbulence soient loin d'égaler celle de Farmer, il faut espérer qu'il nous ramènera d'autres **Monde d'azur** des nouveaux domaines qu'il a l'air de vouloir explorer.

ŒUVRES DE JACK VANCE TRADUITES EN FRANÇAIS

1955

Une conquête abandonnée : nouvelle.
In **Galaxie** nº 23, octobre. Titre original : « Winner loses all », In **Galaxie**, décembre 1951.

1959

La retraite d'Ullward : nouvelle.
In **Galaxie** nº 65, avril. Titre original : « Ullward's retreat », in **Galaxy**, décembre 1958.

1964

Magie verte : nouvelle.
In **Fiction** nº 124, mars. Titre original : « Green magic », in **F. & S. F.**, juin 1963. Traduit par Christine Renard.

1965

Le Prince des Etoiles : roman.
In **Galaxie** nºs 10 et 11, février-mars. Titre original : « The Star King », in **Galaxy**, décembre 1963 et février 1964. Traduit par Pierre Billon.

Les langages de Pao : roman.
Denoël, collection « Présence du Futur ». Titre original : « The languages of Pao », 1958. Traduit par Elizabeth Gille.

Les Maîtres des Dragons : novelette.
In **Galaxie** n° 14, juin. Titre original : « The Dragon Masters », in **Galaxy**, août 1962. Traduit par Michel Deutsch.

1966

Les aventures de Cugel l'Astucieux.
1) **Le Monde Supérieur** : nouvelle.
In **Fiction** n° 149, avril. Titre original : « The Overworld », in **F. & S. F.**, 1965. Traduit par Paul Alpérine.

2) **Les montagnes de Magnatz** : nouvelle.
In **Fiction** n° 150, mai. Titre original : « The mountains of Magnatz », in **F. & S.F.**, 1965. Traduit par Paul Alpérine.

3) **Pharesme le Sorcier** : nouvelle.
In **Fiction** n° 152, juillet. Titre original : « The Sorcerer Pharesm », in **F. & S. F.**, 1966. Traduit par Paul Alpérine.

4) **Les pèlerins** : nouvelle.
In **Fiction** n° 154, septembre. Titre original : « The pilgrims », in **F. & S. F.**, 1966. Traduit par Paul Alpérine.

5) **Le castel d'Iucounu** : nouvelle.
In **Fiction** n° 156, novembre. Titre original : « The manse of Iucounu », in **F. & S. F.**, 1966. Traduit par Paul Alpérine.

Le Papillon de Lune : nouvelle.
In **Galaxie** n° 22, février. Titre original : « The Moon Moth », in **Galaxy**, août 1961. Traduit par Michel Deutsch.

Le dernier château : novelette.
In **Galaxie** n° 31. novembre. Titre original : « The last castle », in **Galaxie**, avril 1966. Traduit par Frank Straschitz.

1967

Le Palais de l'Amour : roman.
In **Galaxie** n°s 43, 44, 45, novembre, décembre + janvier 1968. Titre original : « The Palace of Love », in **Galaxie**, octobre et décembre 1966, février 1967. Traduit par Frank Straschitz.

1969

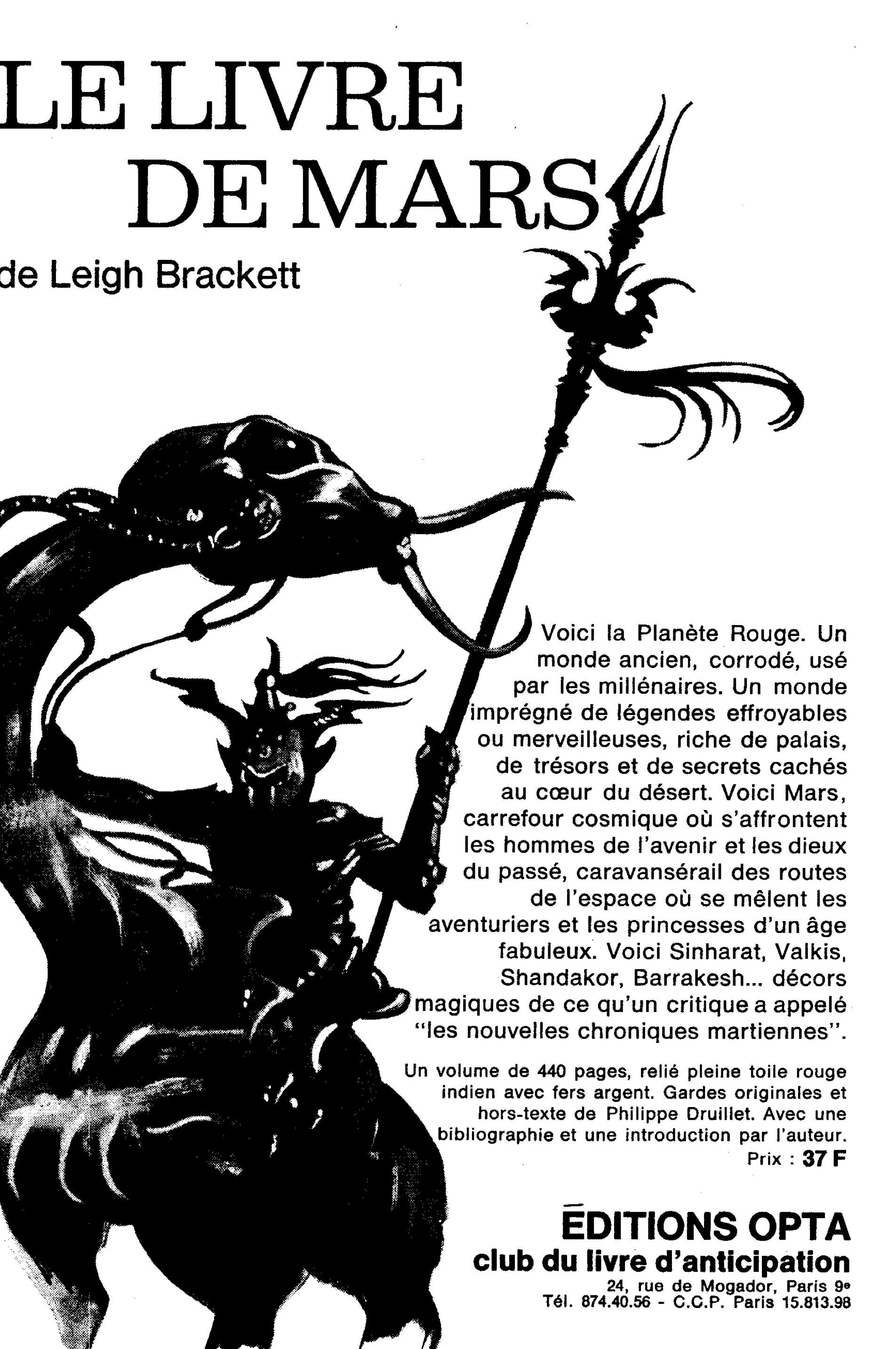
La Machine à Tuer : roman.
In **Galaxie-Bis** n° 12, novembre. Titre original : « The Killing Machine », 1964. Traduit par Guy Abadia.

La planète de Sulwen : nouvelle.
In **Histoires stellaires, Fiction Spécial n° 15**. Titre original : « Sulwen's planet », in **The farthest reaches**, 1968. Traduit par Guy Abadia.

1970

Un monde d'azur : roman.
Laffont, collection « Ailleurs et Demain ». Titre original : « The blue world », 1966. Traduit par Jacqueline Remillet.

Les faiseurs de miracles : novelette.
In **Fiction** n°s 200 et 201, août-septembre. Titre original : « The miracle workers », in **Astounding S. F.**, juillet 1958. Traduit par Marcel Battin.


LE LIVRE DE MARS
de Leigh Brackett
Voici la Planète Rouge. Un monde ancien, corrodé, usé par les millénaires. Un monde imprégné de légendes effroyables ou merveilleuses, riche de palais, de trésors et de secrets cachés au cœur du désert. Voici Mars, carrefour cosmique où s'affrontent les hommes de l'avenir et les dieux du passé, caravansérail des routes de l'espace où se mêlent les aventuriers et les princesses d'un âge fabuleux. Voici Sinharat, Valkis, Shandakor, Barrakesh... décors magiques de ce qu'un critique a appelé "les nouvelles chroniques martiennes".
Un volume de 440 pages, relié pleine toile rouge indien avec fers argent. Gardes originales et hors-texte de Philippe Druillet. Avec une bibliographie et une introduction par l'auteur.
Prix : 37 F
ÉDITIONS OPTA
club du livre d'anticipation
24, rue de Mogador, Paris 9e
Tél. 874.40.56 - C.C.P. Paris 15.813.98

Revue des livres

LE LONG LABEUR DU TEMPS par John Brunner

Avec la consciencieuse assurance d'un bon artisan, John Brunner démontre dans chacun de ses romans qu'il n'est l'esclave ni d'un genre, ni d'un style, ni même d'un message. Ce récit, qui parut primitivement en Angleterre en 1965, utilise un certain nombre de thèmes familiers, mais il est mené à un rythme rapide et régulier, en combinant adroitement des traits d'un roman policier à plusieurs données psychologiques et sociales. L'action est narrée par le protagoniste. Elle se déroule en quelques jours à peine. Le lecteur est entraîné dans le mouvement sans posséder au début tous les éléments du décor, mais ceux-ci lui sont fournis en cours de route, clairement, complètement et adroitement.

L'action se situe à une époque à laquelle l'humanité a commencé la colonisation de certaines planètes de la Galaxie. Des races intelligentes ont été découvertes sur plusieurs de celles-ci, mais aucune de ces races ne possédait la navigation interstellaire. L'humanité se trouve donc dans une position privilégiée par rapport aux extra-terrestres, avec lesquels elle entretient de bons rapports. Seulement, une des colonies humaines, celle d'un monde baptisé Stellaris, a considérablement progressé par elle-même : ses astronefs ont découvert une nouvelle espèce intelligente, sur une planète gravitant autour de l'étoile Tau Ceti, et cette découverte encourage leurs velléités d'indépendance. Lorsque le rideau se lève, un astronef stellarien amène vers la Terre la première délégation de Tau Ceti, et les Stellariens espèrent évidemment que les Terriens commettront quelque maladresse au cours de cette première rencontre.

Bien entendu, il existe un organisme chargé de résoudre ce genre de problèmes : c'est le Bureau des Relations Culturelles, dans lequel le narrateur occupe un poste assez élevé. Mais le Bureau doit simultanément faire face à d'autres difficultés, et en particulier à celles que suscitent les fanatiques de la « Ligue des Etoiles pour l'Homme », lesquels voudraient faire de la navigation interstellaire un monopole de l'homme. Le roman raconte comment les divers problèmes se concrétisent par des crises plus ou moins graves, comment celles-ci sont résolues sous le regard moins indifférent qu'il ne semble d'un extra-terrestre venu de Régulus, et comment un jeune sociologue génial découvre que le rapport des forces entre la Terre et Stellaris n'est pas tout à fait ce qu'il paraît à première vue.

Il est clair que pour Brunner — tout comme pour Asimov, par exemple — l'histoire se répète fréquemment. Ainsi que le remarquent les personnages du récit, les relations entre la Terre et Stellaris sont à peu près celles qui existaient au dix-huitième siècle entre l'Angleterre et ses possessions d'Amérique. La proclamation d'indépendance des Etats-Unis constitue un précédent à suivre, estiment les personnages du livre, et le court épilogue indique que leur choix était le bon.

Parallèlement à cette confiance qu'il accorde aux ensembles de population (nations ou planètes) qui atteignent leur maturité, Brunner attaque vigoureusement les racistes. Car il est clair que l'attitude de sa « Ligue » envers les espèces non humaines est directement calquée sur celle des extrémistes pour lesquels la valeur d'un homme est fonction de la couleur de sa peau. Là aussi, l'auteur se montre optimiste quant au bon sens de ses personnages, puisqu'il montre la « Ligue » réduite à néant dans l'épilogue.

En marge de tous ces conflits majeurs, le narrateur a ses propres problèmes, qui englobent en particulier une liaison moins heureuse qu'il ne paraît au début, ainsi que divers attentats dans lesquels il est indirectement impliqué. Il y a là plusieurs plans narratifs entre lesquels l'auteur ne se perd nullement, alors même qu'il réussit à mêler leurs éléments en un apparent désordre, suggérant ainsi le tourbillon au milieu duquel le narrateur essaie de garder sa lucidité. La restitution du style employé par Brunner était moins simple qu'on ne le penserait ; notre rédacteur en chef et néanmoins ami, à qui l'on doit la version française, est parvenu à conserver le rythme et le caractère de l'original avec passablement de naturel.

Le seul point faible de ce roman est le tracé sommaire des caractères. Mais cela n'est pas bien grave, car ce sont surtout les situations collectives — conflits sociaux, attitudes psychologiques de groupes — qui conditionnent l'action. Et le décor de celle-ci — une utopie fondamentalement heureuse dans laquelle on ne s'ennuie pourtant pas — présente une consistance qui compense ce défaut.

Demètre IOAKIMIDIS.

Le long labeur du temps (The long result) par John Brunner : Robert Laffont, collection « Ailleurs et Demain ».

LES AVENTURES DE PHOEBE ZEIT-GEIST par Frank Springer et Michael O'Donoghue VALENTINA par Guido Crepax

Eric Losfeld n'a-t-il plus confiance dans l'avenir d'un genre dont il fut le promoteur ? En même temps qu'elle était frustrée — et son éditeur avec elle — d'un succès proportionnel aux efforts déployés pour sa réalisation, la *Saga de Xam* de Nicolas Devil constituait-elle un point limite par rapport auquel toute nouvelle tentative était condamnée à l'infériorité, une crise de démesure comme on n'en connaît qu'une seule fois dans sa vie, une de ces énormes sommes après lesquelles il n'y a plus grand-chose à dire ? Enfin, tout simplement, éditer des Bandes-Dessinées-de-Luxe-pour-Grandes - Personnes n'amuse-t-il plus Eric Losfeld ? Toujours est-il que la publication en version française de *Phœbe Zeit-Geist*, parue à partir de fin 1965 dans la revue américaine *Evergreen*, et de *Valentina*, issue de la revue italienne *Linus*, n'apportera pas grand-chose à la gloire d'une collection dont je me suis plu à saluer ici quelques-uns des plus beaux fleurons. L'origine de ces bandes, la réduction du format, le graphisme maladroit de textes souvent traduits de façon approximative, les fautes d'orthographe qui les émaillent jusqu'à la provocation, une impression parfois défectueuse en ce qui concerne *Phœbe* — décidément peu gâtée avec sa couverture d'un vert à vomir où se détache une illustration puérilement agressive —, tout est là pour signaler la négligence et ce qu'on appellerait au cinéma une production fauchée. Ces deux albums ne sont pas sans intérêt pour autant. Eric Losfeld semble tenir à ne pas trop décevoir la petite clientèle de ceux qui auguraient un nouvel Age d'Or de la B.D. à la parution de *Barbarella*. Mais il faut bien le dire : l'enthousiasme n'y est plus.

Conçu sous forme de serial par Frank Springer pour le dessin et Michael O'Donoghue pour le texte, l'album de *Phœbe Zeit-Geist* se présente en partie comme une assez savoureuse parodie des romans noirs où de pauvres gourdes de bonne famille ne cessent d'être en butte aux pires avanies. *Phœbe Zeit-Geist* ou Les Malheurs de la Bêtise... car ce n'est pas pour rien que la jeune Phœbe se fait une première idée de son destin à la Foire aux Oies. La tendre petite en est d'ailleurs toute traumatisée. Et il y a de quoi. Dès qu'elle est en âge de les supporter,

elle va d'humiliation en humiliation. Comble d'ironie : cette homonyme de la déesse de la chasse et de la chasteté est perpétuellement pourchassée et sera violée par un lézard géant. Mieux, elle trouvera le moyen de mourir et son cadavre connaîtra trois épisodes de tribulations, de la Californie en Alaska, via les forêts de Ceylan où il servira temporairement d'humus à une nouvelle espèce de champignon. Ressuscite-t-elle, c'est pour affronter dans les vingt-quatre heures suivantes un ours polaire, deux affreux jojos d'homosexuels et une raie géante. Plus solitaire que Fleur de Marie puisque nul Rodolphe ne veille sur elle, plus démunie que la Blanche-Epiphanie de Lob et Pichard (1) puisqu'aucun justicier masqué ne vient jamais la tirer des mauvais draps où elle s'entortille, Phœbe Zeit-Geist boit jusqu'à la lie la coupe de l'amertume. Qu'on me pardonne ce style mais F. Springer et M. O'Donoghue exploitent toutes les recettes du genre mélodramatique avec une euphorie communicative. Ils raffinent sur le verbiage volontiers moralisateur qui en fait tout le sel, s'égarent allégrement en vastes digressions, sacrifient au cosmopolitisme en promenant Phœbe autour du monde enfermée dans une poubelle. Il faut voir surtout avec quel plaisir ils abandonnent leur héroïne dans une situation désespérée à la fin de chaque épisode pour l'en sortir au début du suivant au prix des plus délirantes invraisemblances.

Si nos deux compères ne s'étaient proposé d'autres fins que la mise en pièces d'un certain type de récit populaire par l'utilisation forcenée de ses ressorts, il y aurait là de quoi s'amuser sans arrière-pensée. Mais ces messieurs ont été plus ambitieux — ou moins selon le point de vue où l'on se place. Cédant à une manie fort répandue aujourd'hui, ils ont tenu à témoigner de leur civilisation. Les aventures de Phœbe peuvent bien être juxtaposées à un rythme trop rapide pour être prises au sérieux, ses tortionnaires n'en sont pas moins suffisamment caractérisés pour que défilent avec eux les démons qui hantent l'Amérique. Et passent les poncifs : le nazisme, les sectes secrètes, le communisme, la trinité abondance-publicité-consommation, les philosophies fumeuses, la violence et surtout le sexe dans ses manifestations les plus aberrantes. Certes, les luttes raciales et la drogue manquent à l'appel, mais Springer et O'Donoghue remontent courageusement le handicap en développant autour de ces points d'orgue toute une vision du monde — elle aussi très à la mode — que la fantaisie, devenue simple moyen, est chargée à la fois de révéler et d'exorciser. L'univers s'y définit en peu de mots : tout y est absurde, inattendu, piégé, sordide. De ce point de vue, la première rencontre de Phœbe avec Naguchi Koto, mystérieux archer oriental qui paraît incarner les voies incompréhensibles de la Providence, est tout à fait typique. « *Comment avez-vous pu atteindre une cible à 400 pieds, dans l'obscurité ?* » *demande Phœbe.* « *Très simple. L'obscurité, jolie madame, ne m'est pas inconnue. Je suis aveugle de naissance !* » — « *Je ne comprends pas. Pourquoi m'avez-vous sauvée ?* » — *Je vous ai sauvée uniquement pour vous tuer moi-même.* » Pas question de se bercer du moindre espoir. La fuite finale de Phœbe par monts et par vaux a pour seul effet de la replonger au cœur du cauchemar, et il faut toute la désinvolture des auteurs pour la faire échouer saine et sauve dans une garden-party où roulent des conversations d'une rassurante futilité. C'est dans une semblable garden-party que les malheurs de Phœbe avaient commencé. Car le monde est ainsi fait selon Springer et O'Donoghue : les uns sont la proie du mal ou de la folie, les autres s'en foutent. Très bien. On a compris. On donnera pour le Biafra et le Vietnam à la prochaine occasion.

Il va sans dire qu'il n'est pas question pour moi de faire à Springer et O'Donoghue un procès d'intentions. Sans doute y a-t-il en ce bas monde un certain nombre de choses qu'il ne faut pas hésiter à rabâcher. La littérature comme le cinéma ne s'en privent d'ailleurs pas. Pour nous en tenir au premier domaine, Norman Mailer — qui prête ses traits à l'un des personnages de la

---

(1) Cette excellente bande dessinée paraît dans **V-Magazine** depuis le numéro d'été 1967. Parmi les autres productions de Pichard, signalons l'intéressante adaptation S.F. de **L'Odyssée** que **Charlie** a publiée à partir du numéro 1.

bande — et bien d'autres écrivains américains avec lui ne cessent de nous parler de l'Amérique comme elle se porte (1). Quant au monde comme il va, Voltaire et compagnie nous en entretiennent sans lassitude pour eux ni pour le lecteur. Seulement voilà. N'importe qui ne peut être le Mailer ou le Voltaire de la bande dessinée — si tant est que celle-ci ait à tirer profit d'une telle inspiration. Là où l'un est baroque, poétique, profond, Springer et O'Donoghue sont plats et vulgaires. Là où l'autre est fin, nuancé, précis, efficace, ils sont lourds et confus au point qu'on se demande parfois dans quelle mesure ils ne se prennent pas au sérieux et qui ils visent exactement : les responcables des obsessions américaines ? Les Américains qui souffrent de ces obsessions ? Ceux qui se font une idée caricaturale des Américains et de leurs obsessions ? Tout le monde ensemble ? Une chose est sûre en tout cas : personne ne se sentira concerné.

Passons, pour en finir avec *Phœbe Zeit-Geist*, au principal auteur de ces défauts : le dessinateur Frank Springer. Celui-ci est loin d'être un débutant. Il a longtemps œuvré dans les « horror-comics » et on lui doit la reprise du personnage de Charlie Chan. Mais c'est justement là que le bât blesse. La thématique et le ton général de *Phœbe Zeit-Geist* réclamaient un style lyrique, aérien, alertement rythmé. Fonctionnant comme une machine électronique bien programmée, Springer a résolument conservé celui des horror-comics et des bandes policières : trait ferme et parfois appuyé jusqu'à frôler la caricature, jeux d'ombres et de hachures très léchés, robustes encrages, finition du moindre détail, plans généralement très classiques, le tout débouchant sur une sorte d'hyper-réalisme. Le désastre est on ne peut plus radical. Cette technique étroitement adaptée est presque toujours décalée. Elle insiste pesamment sur les allusions les plus claires ; elle ramène à ras de terre les rares moments où la bande ne demandait qu'à s'évader dans la plus haute fantaisie ; elle s'abîme dans une ignoble laideur quand Springer prétend parodier certaines revues partout appelées spéciales comme *Dominating Females* ou *Bizarre Beauties*... Et puis il y a cette malheureuse héroïne. Dépourvue de toute personnalité physique, guère loquace, elle ne suscite pas le moindre intérêt. C'est un objet. C'est un produit bien américain. Un gadget.

Avec *Valentina*, le dessinateur italien Guido Crepax nous fait faire la connaissance d'une héroïne beaucoup plus caractérisée. Tout en l'entraînant naturellement sur la voie de l'aventure et de l'érotisme, ces deux mamelles de la bande dessinée pour adultes, son métier de photographe de mode et de reporter-photographe assure à Valentina une totale indépendance. Assez intellectuelle pour être de bonne compagnie, pleine d'humour, encline à des rêves déments où se libèrent tour à tour de secrets désirs de soumission et de domination, elle est assez délurée pour entretenir d'intéressants rapports avec ses deux compagnons mais assez sensible pour se laisser effleurer par des pensées de midinette et piquer de temps en temps sa petite crise de nerfs. Cette délicieuse féminité trouve son accomplissement sur le plan physique. Un tiers d'Elsa Martinelli, deux tiers de Daliah Lavi, la bouche de Marisa Mell et une coiffure qui lui sied à ravir achèvent de donner à Valentina de quoi soutenir la comparaison avec les plus séduisantes de celles qu'il est désormais convenu d'appeler « les filles d'Eric Losfeld ». S'il fallait renoncer au plaisir de la décrire, son destin graphique lui constituerait de toute façon d'assez bonnes références. Quand Guido Crepax commença à dessiner pour *Linus*, le premier rôle revenait à Philip Rembrandt alias Neutron, curieux superman qui partageait son temps entre la critique d'art et la lutte contre le crime. Valentina n'intervenait qu'épisodiquement pour assurer le repos du guerrier ou lui donner un coup de main. Il apparut pourtant rapidement que la jeune femme méritait mieux et, l'intérêt de son créateur s'attachant de plus en plus à elle,

(1) J'en profite pour recommander la lecture d'**Un rêve américain** qui est à mon sens le plus beau livre de Mailer. Sous la trame d'un roman policier frôlant parfois le fantastique, bourré de détails biographiques et écrit avec un lyrisme échevelé, celui-ci développe une des plus fascinantes évocations du chaudron aux sorcières.

elle devint la protagoniste d'une série d'histoires où Neutron évoluait vers un type de personnage tenant du grand frère, de l'amant de cœur et du chevalier servant.

L'histoire que nous pouvons lire aujourd'hui en français repose sur un thème plutôt banal. Au cours d'une expédition spéléologique, Valentina, Neutron et le cinéaste Arno Treves — qui joue un rôle important dans d'excellents épisodes ultérieurement parus en Italie — rencontrent une civilisation souterraine dont la division en deux communautés ennemies sert de moteur initial à l'action. De Jules Verne à Daniel Galouye en passant par E.R. Burroughs et E.P. Jacobs, ce type d'aventures fantastiques a été exploité par bon nombre d'écrivains et d'auteurs de bandes dessinées, et Guido Crepax a eu un certain mal à en renouveler l'intérêt. La nature comme le nombre des procédés utilisés dans ce but en témoignent amplement. Le peuple des Souterrains parle une langue forgée de toutes pièces qui justifie un glossaire en fin d'album après avoir fait l'objet d'un concours de traduction quand la bande paraissait en épisodes dans *Linus*. Des allusions graphiques et littéraires sont ménagées ici et là selon un jeu devenu tellement traditionnel que j'avoue ne m'être guère excité à les découvrir. L'arrivée des personnages en Russie tsariste à la suite d'un bouleversement géologique fournit l'occasion, à partir des deux tiers du volume, d'une longue digression qui masque mal un terrible passage à vide. On relève enfin les inévitables protestations socio-politiques. Une des communautés souterraines — la méchante — rêve de domination universelle, exécute les individus qui n'atteignent pas la taille requise et fait marcher ses troupes au pas de l'oie, ce qui confirme tout au plus la tendance de certains artistes italiens à oublier que la grande idole d'Hitler fut le Duce.

Ces facilités sont d'autant plus regrettables que Guido Crepax est loin de manquer d'imagination. Sans parler des trouvailles très SF dont s'orne parfois le détail, la conception générale des Souterrains atteint à une ampleur poétique et — osons le mot — philosophique assez remarquable. La cascade de l'Aquarium y symbolise le Verseau ; les oscillations d'un énorme rocher appelé Grande Balance font pivoter tout le système sous la croûte terrestre ; de monstrueuses créatures incarnant les autres signes du Zodiaque possèdent chacune sa zone d'influence. Les événements ou les luttes dont cet univers est le théâtre — luttes des communautés souterraines entre elles ou contre les créatures et luttes des créatures entre elles ou contre les communautés — ont leur pendant à la surface de la terre ou s'y répercutent. Nous serions ainsi tout proches de l'épopée homérique où les colères divines s'inscrivent sur la terre si le vieux thème du déterminisme astral n'était pas contesté au fur et à mesure de son développement. Transformer tous les signes du Zodiaque en puissances chtoniennes revient en effet à suggérer que l'homme doit cesser de s'expliquer en fonction de principes transcendants : la justification de sa condition se situe au seul niveau terrestre. Neutron en fait l'expérience en découvrant que ses mystérieux pouvoirs viennent de ce qu'il est le lointain descendant d'une Souterraine. La civilisation des Souterrains le confirme par tout ce qu'elle doit à la terrestre qui fut un moment leur reine. Alors nait la chance d'un progrès. Quand arrivent leurs visiteurs de la superficie, les Souterrains sont en train de sortir vainqueurs du combat que leur ancienne souveraine a entrepris contre les créatures. Réduites à l'état de grands squelettes ou domestiquées, celles-ci témoignent d'une humanité délivrée de ses superstitions et gagnée à l'idée d'un monde sans autre sens ni autre ordre que ceux qu'elle aura décidé de lui donner. C'est assez dire qu'à l'exemple des grandes épopées le voyage de Valentina et de Neutron au cœur de la terre a valeur d'initiation. Dans des abîmes qui symbolisent à la fois ceux de l'Histoire et ceux de l'esprit, leur est offert le rare privilège d'assister en raccourci à la montée du cri nietzschéen.

Les développements adjacents au récit central sont loin d'avoir le même intérêt mais ils bénéficient comme tout le reste d'un excellent support graphique. Surnommé en Italie « le Raphaël de la bande dessinée », Guido Crepax se signale surtout par son sens de la composition. Chaque image, chaque plan,

chaque mouvement est calculé pour former avec ceux qui l'entourent l'harmonie de lignes et de masses correspondant à l'atmosphère de la séquence. De ce point de vue, deux planches méritent d'être mentionnées : par le bruitage, la multiplication des plans, la variété de la dimension des images et la succession de petites visions-éclairs, Guido Crepax arrive à y rendre sensible jusqu'au rythme d'une séance de pose à la *Blow up*. Son intérêt pour les ensembles équilibrés ne s'exprime pourtant pleinement que lorsque les rêves de Valentina sont l'objet de tableaux étalés sur toute une page — et c'est là qu'on peut déplorer le format modeste de l'album. Exploitant au maximum le graphisme raffiné qui lui permet ailleurs de pimenter son dessin de détails délicieusement rococos, Crepax y dispose tout un bric à brac d'objets et de machines bizarres, affuble les personnages d'incroyables harnachements, fait fourmiller ici et là d'adorables chichis... Et le tout est *« beau comme la rencontre fortuite d'une machine à coudre et d'un parapluie sur une table de dissection »*. Car il ne faut pas s'y tromper : malgré quelques côtés « pop-art », le dessin s'allie à la thématique pour faire dériver *Valentina* du plus pur surréalisme.

Il serait trop simple de conclure en disant que, ceci compensant cela, *Valentina* nous arrache des ornières où nous fait trébucher *Phœbe Zeit-Geist*. Une fois refermés ces deux albums, l'impression générale subsiste que la bande dessinée érotico-fantastique est à la recherche de son second souffle. En reprenant des procédés qui commencent à avoir fait long feu — ainsi celui de l'allusion —, elle a tendance à se figer dans un système de conventions dont je doute qu'elle se libère en se faisant le véhicule de telle ou telle idéologie. Sans compter que l'expression délibérée d'une philosophie risque ici de tourner à la basse vulgarisation, pareille option ne peut constituer qu'une contrainte de plus pour l'affabulation. Merveilleux laboratoire offert aux recherches graphiques, domaine privilégié de la liberté et de l'imagination, la bande dessinée pour adultes n'a besoin que d'être purgée de tout ce qui menace de la limiter, c'est-à-dire de tout ce qui n'est pas de son essence. C'est ce qui arrive parfois dans *Valentina* sans préjudice pour la richesse de la signification. C'est ce que semble se proposer chez nous G. Pichard auquel il serait peut-être temps qu'Eric Losfeld s'intéresse.

Jacques CHAMBON

Phoebe Zeit-Geist, par Michael O'Donoghue et Frank Springer ; **Valentina,** par Guido Crepax : Eric Losfeld.


ceux de nulle part
les robinsons du cosmos
Deux œuvres telles que Jules Verne aurait pu en écrire s'il avait connu la relativité générale et s'il avait été au fait des derniers progrès de la physique. Deux romans d'aventures des âges à venir, dont les héros affrontent des univers totalement étrangers. Deux œuvres qui ont consacré leur auteur comme l'un des plus brillants écrivains français de science-fiction.
EDITIONS OPTA
club du livre d'anticipation
24 rue de Mogador, Paris 9e - Tél. 874.40.56
Un volume de 370 pages, relié plein toile sable avec fers noirs. Garde originale et illustrations de Moebius.
Prix de vente 37 F

Voici certains des auteurs que vous pouvez trouver aux sommaires de FICTION :

Brian W. Aldiss
Poul Anderson
Isaac Asimov
J.G. Ballard
H. Beam Piper
Alfred Bester
Robert Bloch
Ray Bradbury
John Brunner
Fredric Brown
Algis Budrys
Arthur C. Clarke
Samuel R. Delany
Philip K. Dick
Thomas M. Disch
Harlan Ellison
Philip José Farmer
Randall Garrett
James E. Gunn
Edmond Hamilton
Robert E. Heinlein
Henry Kuttner
Fritz Leiber
Richard Matheson
Walter M. Miller
Catherine L. Moore
Chad Oliver
Lewis Padgett
Lester del Rey
Eric Frank Russell
Robert Sheckley
Robert Silverberg
Clifford D. Simak
Cordwainer Smith
Theodore Sturgeon
William Tenn
Jack Vance
A.E. van Vogt
John Wyndham
Roger Zelazny

Certains sont bien connus de vous ; d'autres le sont moins. Ceux qu'apprécient les uns sont parfois décriés par les autres. Mais leur réunion forme un large éventail, un panorama complet de la science-fiction dans toutes ses tendances, sous tous ses aspects, de l'âge d'or aux temps modernes : la science-fiction dans son intégralité.

FICTION : chaque mois l'anthologie permanente de la science-fiction.

Revue des films

L'EDEN ET APRES d'Alain Robbe-Grillet

Chaque roman, chaque film de Robbe-Grillet repose sur un truc ; tant que le lecteur ou le spectateur n'en possède pas le mécanisme, il peut prendre quelque intérêt à ce qu'il a sous les yeux. Une fois l'astuce découverte — et il n'y faut guère de subtilité — l'ouvrage s'effondre comme un château de cartes. La combine a fait maintenant long feu ; le prétendu prestidigitateur n'avait qu'un pauvre tour dans son sac. A force de le rééditer, il l'a épuisé.

Dans *L'Eden et après*, un certain nombre de thèmes, ordinairement stimulants pour l'imagination et appartenant au même fond, celui des œuvres populaires (romans d'aventures, romans fantastiques, bandes dessinées), sont rassemblés arbitrairement autour d'une intrigue rebattue et négligée. Chaque thème (le sang, la drogue, l'Arabie, le bel inconnu, la traite des blanches, le monde où l'on s'ennuie...) est développé comme on développe certaines formules mathématiques. Les tableaux de Mondrian qui forment le décor du café l'Eden fournissent clairement la clé du mécanisme : eux aussi reposent sur le développement rigoureux de quelques couleurs primaires. Avec un peu d'attention, il n'est pas difficile de prévoir le moment où tel thème doit revenir, le moment où tel autre doit disparaître. Ce petit jeu permet au moins d'éviter l'ennui.

Car ces thèmes, utilisés comme les inconnues d'une équation, perdent toute leur puissance évocatrice ; chaque élément, coupé de ses racines, devient un bloc sans signification, chaque plan une photographie sans prolongement. Les images érotiques ne manquent pas, mais plates et sèches comme dans *Trans-Europ-Express ;* ce qui explique que l'on voit ici, source d'attraits soigneusement mise en relief, des nus féminins intégraux plus nettement et plus fréquemment qu'ailleurs. Que la censure les ait tolérés ne montre pas un libéralisme bien grand, mais plutôt une certaine sensibilité : ces nus ne sont pas le moins du monde suggestifs.

Robbe-Grillet jongle avec ces éléments figés. Symboliquement, dans le film, un tableau abstrait retourné devient figuratif. Robbe-Grillet opère de ces tours de passe-passe, mais ils sont si connus et si visibles qu'ils perdent leur attrait. Aucun développement ne possède de valeur dramatique ; la plus complète gratuité règne, le superflu s'ajoute au superflu. Comme devant ces descriptions maniaques qui sont devenus sa marque de fabrique, on regrette que le soin attentif apporté à la technique (photo, montage, bande sonore) soit mis au service de tant de futilité. Ce souci de la technique annihile d'ailleurs tous les autres ; et si, par exemple, Catherine Jourdan, au milieu d'acteurs transformés en zombies, paraît vivante, c'est parce qu'elle se fait son petit cinéma personnel et semble y prendre un plaisir certain.

Une œuvre de Robbe-Grillet se veut un système clos sur soi-même ; mais l'auteur ne peut empêcher les comparaisons ; et ce qui apparaît aussitôt est la banalité de ses trouvailles, la caducité de ses ficelles, la pauvreté de son imagination. Robbe-Grillet prétend agir sur la sensibilité des spectateurs ; c'est l'inverse qui se produit. On ne saurait se tromper plus gravement ni manifester plus clairement son échec.

Alain GARSAULT.

LA VAMPIRE NUE de Jean Rollin

Jean Rollin eut la malchance que son film en deux épisodes *Le viol du vampire* et *La reine des vampires* soit distribué en mai 1968. Les comptes rendus furent rares, la notoriété réduite. Situation regrettable d'autant plus que Jean Rollin, en dépit de conditions de production et de tournage visiblement précaires, montrait une conception intelligente du film fantastique et un profond sens poétique. Plus ramassé, plus soigné, bénéficiant de la couleur, *La vampire nue* confirme ce talent et approfondit cette conception.

Ni un romancier ni un metteur en scène ne sauraient, de nos jours, créer une œuvre uniquement en suivant les canons et les principes qui guidèrent les auteurs populaires. A moins de tomber dans le pastiche. Mais, en partant de ces canons et principes et de l'analyse que la critique a pu en donner, il est possible non seulement de retrouver les aspects les plus séduisants de ces œuvres, mais aussi de faire un ouvrage original et neuf. C'est ce que tente de faire Jean Rollin.

Le personnage est réduit à son apparence et ne se définit que par sa fonction : le jeune héros, son père, P.-D.G. criminel, flanqué de deux associés et de deux servantes, la jeune innocente, le personnage énigmatique ; la psychologie, inutile, est exclue. Les dialogues sont faits de formules conventionnelles, à la tournure mélodramatique et souvent pompeuse comme ceux des bandes dessinées et des romans-photos. La fausseté du ton sur lequel ils sont récités les rend encore plus superflus ; mais ce procédé n'est pas sans nuire à la valeur dramatique, ainsi que le manque d'uniformité de l'interprétation, ici ironique ou convaincue, là fort malaisée.

Parallèlement au héros, qui n'est plus invulnérable ni immortel, se distingue le personnage énigmatique, sorte de super-héros dont le rôle est d'abord intermittent et indéterminé (ami ? ennemi ? en fait ni l'un ni l'autre, mais simplement supérieur parce que surhumain) ; sa puissance et son importance croissent jusqu'à en faire l'organisateur et le responsable de toute l'action. Ce développement commande la construction du film : un personnage (un jeune homme) est plongé dans une aventure mystérieuse pour lui et pour le spectateur (qui est cette jeune fille découverte, une nuit, à moitié nue alors que la poursuivaient trois hommes masqués ? que signifient les curieuses réunions qui se tiennent, autour de cette jeune fille, dans un hôtel particulier ? que se passe-t-il dans les bureaux du P.-D.G. ? pourquoi lui et ses associés s'intéressent-ils à la jeune fille ?) ; l'histoire progresse d'un mystère à demi expliqué par une raison à moitié fausse (la jeune fille souffre d'une infection sanguine très rare : faux ; les membres d'un suicide-club se sacrifient pour elle : vrai) à un autre mystère d'une importance plus grande. C'est le rythme du feuilleton ou du serial ; mais, dans ceux-ci, l'accumulation des événements ou des énigmes était destinée à soutenir l'intérêt du spectateur, ici celui-ci pressent une explication d'une portée très large.

La valeur des personnages décroît en proportion de l'élargissement du mystère : la jeune fille n'est plus qu'un moyen, le héros s'éclipse (prisonnier, éloigné, en tout cas absent, impuissant), les méchants deviennent ridicules et leurs actions sont dérisoires ; plus besoin ainsi de les faire mourir, il suffit qu'ils disparaissent. La clé du mystère attribue à tous les événements leur véritable sens ; mais sa révélation ne marque pas la fin du film, elle annonce et prépare l'apothéose finale : au bord de la mer, quelques êtres jeunes et beaux renaissent dans la lumière de l'aube.

Les éléments fantastiques sont utilisés au premier degré ; non que Jean Rollin ne se montre conscient de leurs implications (ainsi d'une insolite collection de vieilles poupées), mais il refuse tout recul pour mieux montrer et raconter. Cette attitude se remarque à son utilisation de l'humour : Rollin ne se moque pas du fantastique populaire, mais de ses perversions intellectuelles et modernes (dans cette liquidation d'un peintre qui en savait trop, dans cette petite séance dans un cabaret, dans ces

allusions à l'*Histoire d'O*). Ces éléments fantastiques, à n'être plus utilisés pour des raisons extérieures (conventions, impératifs du genre), retrouvent leur puissance suggestive. Le récit progresse à travers eux, par eux prend son sens. L'ouverture évoque *Fantômas*, romans et films ; un geste (une jeune femme s'entaille légèrement un sein pour abreuver la vampire) rappelle les couvertures des fascicules d'*Harry Dickson ;* le titre même du film pourrait être de Jean Ray. Comme dans les films muets, c'est de l'image qu'émane la poésie.

Bien que *La vampire nue* vaille mieux que *Le viol* et *La reine,* on y trouve encore des défauts évidents ; la pauvreté de budget, à nouveau, les explique en majeure partie. Mais il est d'autres faiblesses : une tendance à la surcharge dans les péripéties et dans la construction, une surabondance de plans à l'intérieur des séquences ; deux abus complémentaires qui relèvent peut-être d'un manque de sûreté, encore fort compréhensible chez qui réalise ses premiers films.

Dans une production qui tend toujours vers la répétition mécanique, les films de Jean Rollin, imparfaits, attirent et intéressent parce que le sens du cinéma et le sens du fantastique et de son évolution s'y trouvent alliés.

Alain GARSAULT.

FICTION

Directeur : Daniel DOMANGE
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX
Conseiller scientifique : Jacques BERGIER

Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96 rue de la Victoire, Paris-9e (744 87-49).

Vente et abonnements :
24 rue de Mogador, Paris-9e (874 40-56).

La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous,

EDITION FRANÇAISE
DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U.S.A.)

Le n° : France 4 F ; Suisse 4,90 FS ; Belgique 48 FB ;
Algérie 4 DA ; Maroc 4,20 DH.

TARIF DES ABONNEMENTS

	Pays destinataire		6 mois	1 an
FRANCE	Ordinaire	F.	**21,80**	**43,20**
	Recommandé	F.	**29,60**	**58,80**
Pays Etrangers				
	Ordinaire	F.	**23,60**	**46,80**
	Recommandé	F.	**39,20**	**78**
BELGIQUE	Ordinaire	F.B.	**210**	**418**
	Recommandé	F.B.	**350**	**696**
SUISSE	Ordinaire	F.S.	**18,30**	**36,30**
	Recommandé	F.S.	**30,40**	**60,50**

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 196 av. de Messidor, BRUXELLES 18 - C.C.P. 3.500.41.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56 bd de Saint-Georges, GENEVE - C.C.P. 12.6112.

Adressez vos règlements aux Editions OPTA
24 rue de Mogador, PARIS-9e (C.C.P. 31.529.23 La Source)

Dépôt légal : 3e trimestre 1970 — Le gérant : D. DOMANGE
Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan